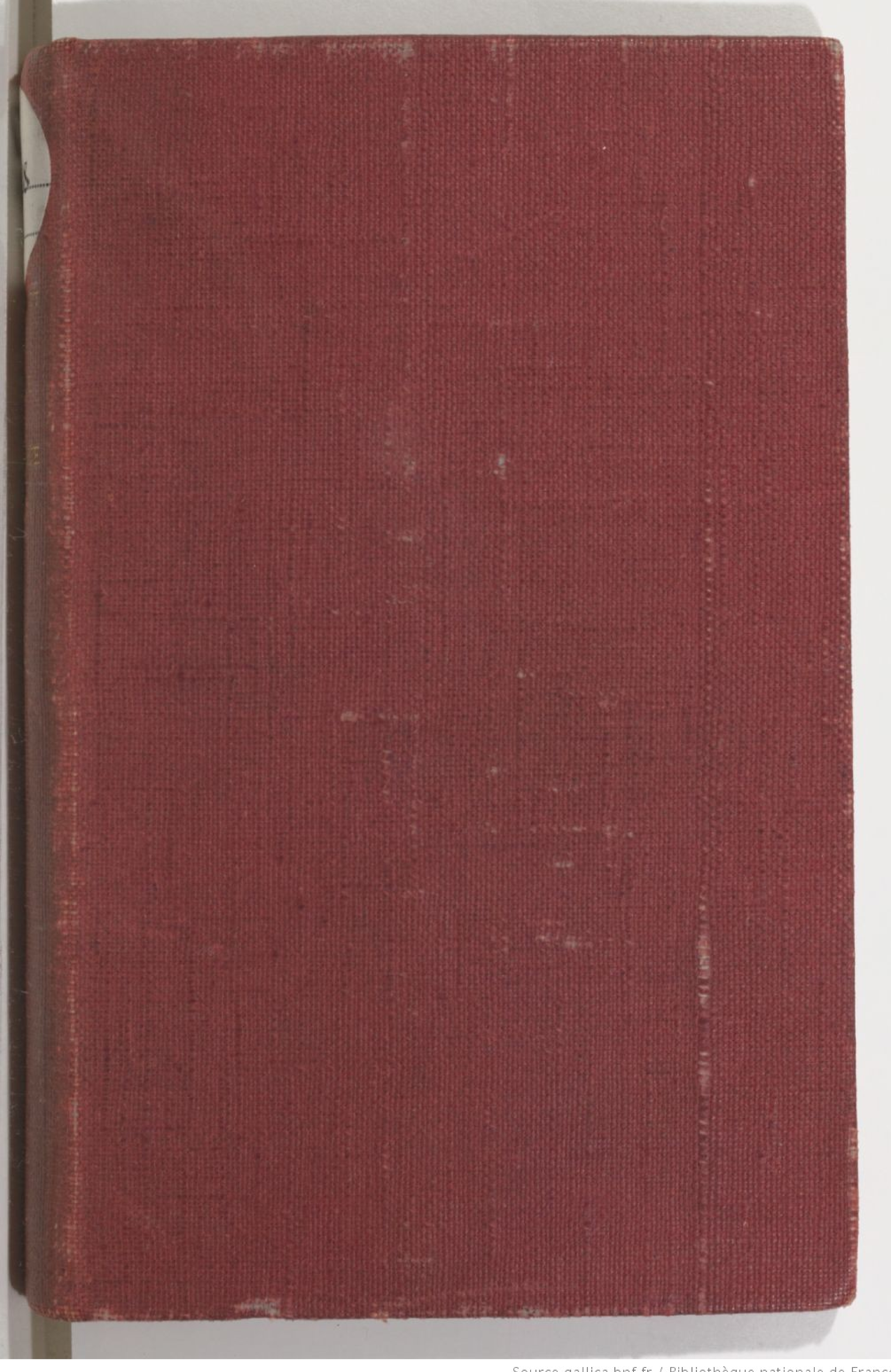
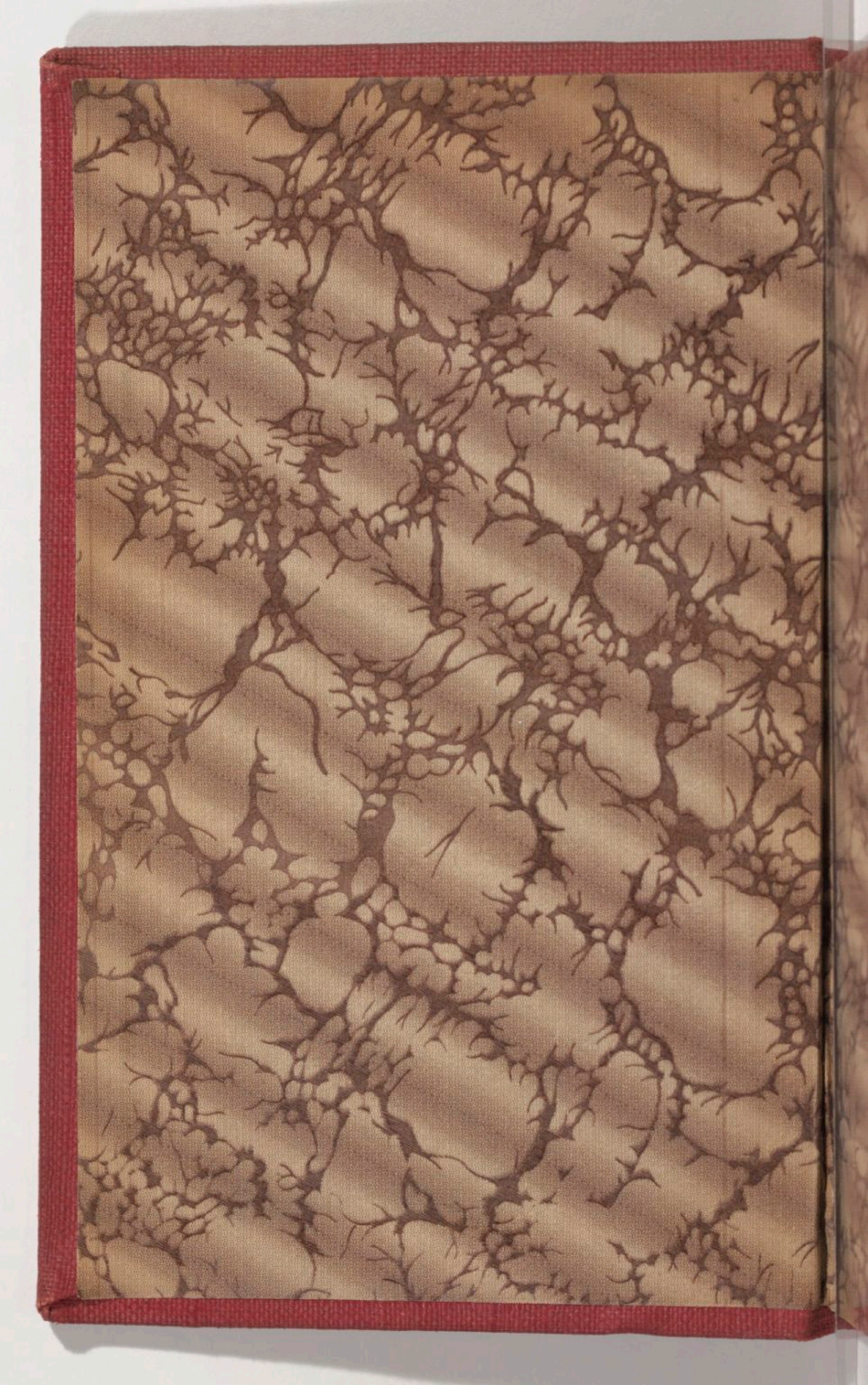
Fernand Fleuret. La Boîte à perruque



Fleuret, Fernand (1883-1945). Fernand Fleuret. La Boîte à perruque. 1935/06/25.





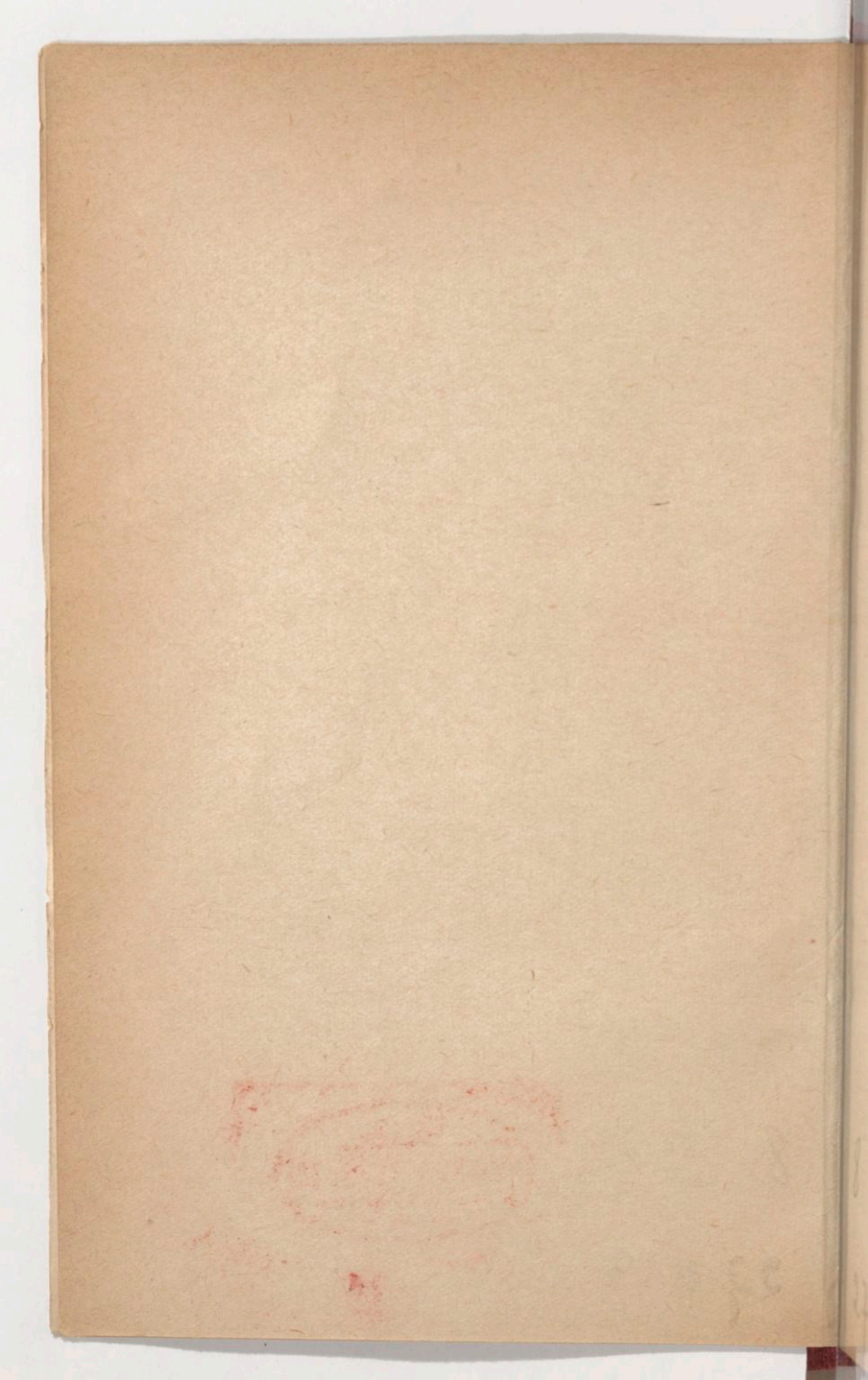


FERNAND FLEURET

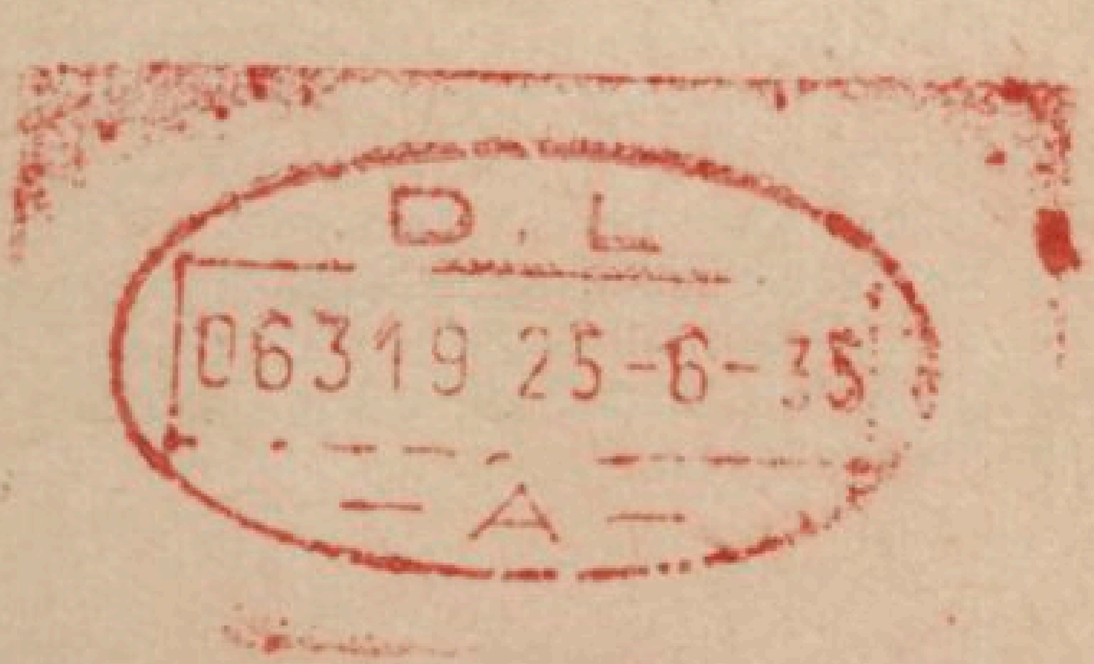
LA BOITE A PERRUQUE



Les Ecrivains Associés
Editeurs
Paris



LA BOITE A PERRUQUE



DU MEME AUTEUR

POESIES

Friperies, bois coloriés de Raoul Dufy, *N. R. F.* .. Le Carquois, grav. sur cuivre de Galanis, *Monde Nouveau.* — Falourdin, *satire, N. R. F.* — Le Triomphe du Pin de Bourgueil, *Garnier.* — Epitres plaisantes, *Champion* (*Les Amis d'Edouard*).

ROMANS ET NOUVELLES

III Contes anciens, *Monde Nouveau.* — Les derniers plaisirs, *N. R. F.* — Le Cendrier *N. R. F.* — Sœur Félicité, Eaux-fortes d'Yves, Allix, *Sans-Pareil.* — Histoire de la Bienheureuse Raton, fille de joie, *N. R. F.* — Jim Click, ou la Merveilleuse Invention, *N. R. F.* — Echec au Roi! *N. R. F.* — Au Temps du Bien-Aimé, *Ecrivains Associés.*

TRADUCTIONS

La Comtesse de Ponthieu *La Sirène.* — Amis et Amiles, suivis d'Asseneth, *Chiberre.* — L'Archidiable Belphégor, Nouvelle très plaisante de Nicolas Machiavel, Eaux-fortes d'Alexandra Crinewski, *Orion.*

THEATRE

La Célestine (avec Roger Allard), Eaux-fortes de Constant Le Breton, *Trianon.* — L'Ecole des Maitres (avec le même) Lithos d'Yves Allix, *Les Amis du Dr Lucien Graux.* — Fraternité (avec Georges Girard), suivi de Caravaca, Artiste Peintre (avec Amadeo Legua), *N. R. F.*

HISTOIRE ET CRITIQUE

Description des Passages de Dominique Fleuret, *Didot.* — Cartouche et Mandrin, *Didot.* — Les Amoureux Passe-temps, ou Choix des plus gentilles et gaillardes Inventions des xvie et xviie siècles, *éd. Montaigne.* — Les œuvres satyriques de Sigogne (avec L. Perceau), *Fort.* — L'Espadon satyrique de Claude d'Esternod (avec le même), *Fort.* — Le Cabinet satyrique (avec le même), *Fort.* — Les Satires françaises des xvie et xviie siècles (avec le même), *Garnier*, Classiques franç., 4 vol. — Les œuvres satyriques de Berthelot, *Sansot.* — Les Nymphes de Vaux, *N. R. F.* — De Gilles de Rois a Guillaume Apollinaire, *Mercure de France.* — L'Enfer de la Bibliothèque nationale (avec Guillaume Apollinaire et L. Perceau), *Mercure de France.* — De Ronsard a Baudelaire, *Mercure de France.* — Eloge de Raoul Dufy, lith. en couleurs de R. Dufy, *Les Amis du Dr Lucien Graux.*

FERNAND FLEURET

LA BOITE A PERRUQUE

« ... Lors donc qu'en rédigeant le *Mercure* du mois j'avois besoin de quelques jolis vers, j'allois voir mon ami Panard. « Fouillez, me disoit-il, « dans la boîte à perruque ». Cette boîte étoit en effet un vrai fouillis où étoient entassés pêle-mêle, et griffonnés sur des chiffons, les vers de ce poète aimable... »

Mémoires de MARMONTEL.

Les Écrivains associés
Éditeurs

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉROTÉS DE 1 A 35. CES EXEMPLAIRES CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE PROPREMENT DITE.

A MES AMIS DE 1914

Mesdames et Messieurs, il est dit que Jean Bart
Devant paraître en Cour se fit faire un tabar,
Une veste, un gilet, et même une culotte,
Qui, pour n'avoir pas l'air trop à la matelotte,
Etaient tout brodés d'or, l'endroit comme l'envers.
Aussi, bien qu'il fût raide, il marchait de travers
Et se sentait blessé par cette garniture,
Plus que le point coupé contraire à sa nature.
Peut-être que, malgré la brosse et le savon,
Il embaumait toujours la poudre et le goudron.
L'exemple peut servir : Jean court encor la poste,
Et rit de ces héros qui sont dans l'Arioste.

Quel discours Du Dézert vous aurait-il brodé,
Lui qui vous plut jadis si mal raccommodé,
Au temps où pour vingt sols on buvait quatre verres
Et que l'on trouvait bon le métier des galères?
Non, Messieurs mes Amis, vous ne l'attendiez pas!
Dites que nous marchons toujours du même pas
Nonchalant, vers la Mort ou la Gloire, il n'importe;
Que midi comme il vient chacun trouve à sa porte,
Et que rien aujourd'hui ne saurait nous forcer
A déguiser nos voix, ni même à les fausser,
Mais que rien n'est si doux, dussions-nous être bêtes,
Que chanter la Sirène entre gens « bien honnêtes »...

Lu pour la réception de l'auteur aux *Amis de* 1914.

O bons Galériens, nous avons vent debout,
L'eau saumâtre, non plus, n'est pas de notre goût.
Il fait noir. Il se peut que sur nous il crachine,
Mais en fermant les yeux l'on voit Vénus marine!...

ELEMIR BOURGES

« Pour se guérir des vents, il faut porter un gilet ou une ceinture de peau de daim... »

Celui qui proférait cette sentence comique parlait du milieu d'un escalier. Guillaume Apollinaire, penché sur la rampe de l'étage, riait aux éclats, avec cette bouffonnerie où il y avait de la jovialité vénitienne du temps des *Granelleschi*, et qui n'appartenait plus qu'à lui. C'était dans une petite maison de la rue Gros, où demeurait l'auteur de l'*Hérésiarque* encore inédit, et devant laquelle je prends soin de ne jamais passer.

Je m'étais effacé devant le haut vieillard un peu courbé qui sortait à petits pas, et dont j'ignorais le nom et la qualité. Mais sa noblesse alliée à la bonhomie, malgré la singularité de sa mise, m'avait frappé.

— Qui est-ce ? demandai-je à Guillaume Apollinaire.

— Elémir Bourges ! me répondit-il avec orgueil, comme s'il eût dit Stéphane Mallarmé. Il est très simple et très gentil pour un grand homme, ajouta-t-il.

Cela voulait dire qu'il en était déjà l'ami, qu'il traitait avec lui de pair à pair, et que, par lui, il obtiendrait le prix Goncourt pour l'*Hérésiarque*, alors en épreuves, et que j'avais corrigé

en y laissant beaucoup de fautes, selon ma coutume.

Ce nom d'Elémir Bourges éveilla en moi l'idée d'une littérature hermétique et somptueuse, bien que je n'eusse jamais lu *La Nef, Le Crépuscule des Dieux, Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.* Occulte vertu des noms : tout l'écrivain était dans le sien! Maintenant que je suis familier de son œuvre, je n'ai rien à retrancher ni à ajouter à cette première impression, qui m'en aurait fait parler à perte de vue. Cela est si vrai qu'à quelques jours de là Guillaume se trouvant fatigué me demanda de l'aider à écrire un article sur son grand ami, et que je le lui dictai d'un bout à l'autre. Il est malheureux que cet article, destiné à un journal du soir, n'ait jamais paru...

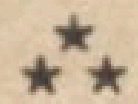
Quand le « papier » fut achevé, j'avouai que je n'avais rien lu de Bourges.

— C'est étonnant ! fit-il, parce que vous avez parlé des cortèges, des joyaux, des meubles précieux, des brocarts, des dentelles, du velours nacarat, des héros, et de toutes choses magnifiques qui peuplent à profusion le *Crépuscule* et les *Oiseaux s'envolent.*

Mais Guillaume ne s'étonna pas outre mesure. Il pensait que tous les poètes ont un sens inconnu du vulgaire qui leur fait percer jusqu'à la matière inerte et lever les voiles les plus impénétrables de l'Histoire. Il savait aussi que certains d'entre eux laissent une partie de leur âme dans un sillage d'effluves

qu'il est possible de s'assimiler, et qui révèle tout leur génie.

Ainsi donc marchait Elémir Bourges, traînant, derrière sa longue houppelande, une escorte d'ombres tragiques et princières, qui devaient chatoyer de tous leurs feux pour ceux qui voient l'Invisible...



Bientôt après, j'allais visiter tous les dimanches le vieux maître, à peu près ignoré du public, dans son petit appartement de la rue du Ranelagh et en compagnie de Guillaume Apollinaire. Celui-ci étalait devant lui le bric-à-brac d'une érudition bizarre qui l'amusait beaucoup. Plus ils parlaient ensemble avec passion des derniers *Nick Carter,* que Guillaume achetait régulièrement et dont profitait Elémir Bourges, grand lecteur d'Alexandre Dumas, de Victor Noir et de Paul Féval.

« Flaubert, disait Bourges, ne pouvait supporter la lecture de Féval, à qui il reprochait une imagination poétique certaine. Un jour, il prit sa bonne plume et écrivit à Féval ces mots pleins d'énergie : « Paul ! Paul ! tu as de la... dans les yeux ! »

« C'est que Flaubert, sous l'influence de Maxime du Camp voulait que l'on copiât la vie telle qu'elle est, ajouta Bourges. Moi, je ne me lasse pas de relire *Mille et une Nuits.* Je trouve même qu'il n'y a pas là assez de merveilleux. Tenez, je viens de lire *Gôa-le-Simple.*

Qui est-ce qui m'a f... un roman oriental où il n'y a ni *génies* ni *djinns?* Non, je ne voterai pas pour ce livre qui pourrait se passer à Pantin !... »

Lui qui parlait de la ceinture de peau de daim, faisait ses délices de la *Mère des Calamités*, des mêmes *Mille et une Nuits*. Quand il en parlait, c'était avec lyrisme, et sa veine devenant torrentielle il y déversait tout Rabelais. Par lui, la scatologie s'élevait jusqu'à l'épique, non qu'il y prît goût bassement, mais parce qu'elle représentait pour ce grand pessimiste l'injure la plus comique par laquelle il rabaissait et bafouait l'humanité contemptrice des dieux, des héros et des poètes.

Il avait aussi pris le goût du « langage artiste » dans la *Correspondance* de Flaubert, un de ses livres de chevet. Sur Flaubert, derechef, il ne tarissait pas d'anecdotes et se plaisait à conter la suivante.

C'était à un dîner d'hommes, où se trouvaient France et Maupassant. Ce dernier se vantant de ses prouesses amoureuses dépassait, sans se reprendre ni souffler, le nombre des Travaux d'Hercule.

« Eh bien, mon garçon, fit le vieux Flaubert, comme je veux voir ça, je vous emmène tous au...! Mais si tu mens, tu paieras les frais de la « maison » et du dîner !... »

Ils furent là où Flaubert les avaient conduits et regardèrent avec admiration le « surhomme » exécuter son pari point par point. Seul, France s'était discrètement retiré. On le cher-

cha, et, finalement, avec la complicité de la sous-maîtresse, il fut découvert au pied d'un lit, où il rendait à genoux des hommages très particuliers. Ce fut un grand éclat de rire. Mais Jérôme Coignard se retourna avec dignité, éleva la main comme Socrate, et dit d'un ton suave : « Qui me blâme ?... »

Jeune, il avait vécu en phalanstérien avec Richepin et Bourget. Le premier faisait sa joie par ses naïves extravagances. Comme il portait de ces vastes chapeaux « empruntés à d'anciens fumistes », selon Banville, ses deux amis firent des économies pour lui offrir un *sombrero,* qui servait de réclame chez un chapelier du Boulevard Saint-Michel, et qui mesurait plus d'un mètre d'envergure !

« Ce sont, lui dirent-ils, des étudiants en délégation qui l'ont apporté pour toi... » Le Touranien ayant descendu le Boulevard, coiffé de son couvre-chef magnifique, saluait largement, à la sortie des Ecoles, ceux qui poussaient des cris d'oiseaux et des hourras ironiques sur son passage.

« Le père de Richepin, racontait Bourges, était un vieux chirurgien de marine qui avait bourlingué par le monde entier. Quand son fils vint à Paris pour ses études à l'Ecole Normale, il le prit à part et lui dit : « Une seule recom-
« mandation, celle du médecin : prends garde
« à la *vérole capucinaire !...* »

« J'ai cherché dans bien des livres, interrogé bien des gens, reprenait inlassablement notre hôte, mais je crois que je mourrai sans

savoir quelle sorte effroyable de vérole peut bien être la *capucinaire !...* »

Moi de même, et c'est pourquoi j'ai mis *portugaise,* dans la *Bienheureuse Raton.*

« Ce Richepin, disait encore Bourges, était un discret farceur. Ainsi, quand il nous annonça qu'il partait en qualité de lutteur forain avec un cirque de romanichels dont il avait séduit l'écuyère par la puissance exceptionnelle de ses deltoïdes, il emportait un petit matelas de lettres de créance sur plusieurs banques et notaires de province. Voilà quels étaient ses véritables biceps !... »

Avant de parler et de rire avec nous, Bourges demandait la permission de bourrer une pipe. Alors, il se levait de son fauteuil, vêtu d'une robe de chambre en peluche mordorée et les épaules couvertes d'une sorte de châle retenu par des coquilles de vieil argent. Il allait, traînant ses pantoufles, vers le cabinet de toilette : son tabac anglais y était au frais, dans une poterie d'alcarazas, où il y avait une rondelle de carotte en supplément de fraîcheur. Puis il revenait bourrer sa pipe Scouflers en terre rouge, la pipe de l'amitié, car il ne la fumait qu'en compagnie, une fois par semaine. En réalité, cette pipe de tabac mouillé refusait tout tirage, et son maître la posait sur la table après cinq ou six tentatives infructueuses.

J'admirais, à chaque fois, l'intérieur de Bourges : cette chambre-bureau où il lisait sur un petit pupitre incliné et encombré de bibelots

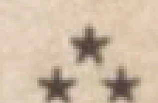
Un lit monumental, tout sculpté et à quenouilles, y tenait la plus grande place. Aux murs, se voyaient des photographies des Michel-Ange de la Chapelle-Sixtine et du Palais des Doges, car il n'avait d'autre culte que celui des héros; c'est en contemplant ces belles musculatures qu'il habillait de chair l'âme des siens.

Il s'élevait soudainement au-dessus des turpitudes humaines qui le faisaient rire à gorge déployée — le rire du buste de Sénèque, pour lequel il semblait avoir posé — et ne parlait plus que des tragiques grecs, de Dante, de Shakespeare, de Cervantès, de Victor Hugo et d'Agrippa d'Aubigné. Quelques amis venaient lui en lire, le dimanche matin, surtout Buzzoni, son lecteur préféré, et qui devrait être son Eckermann, mais avec un grand discernement et une finesse toute latine.

« Je n'ai guère écrit que trois livres, disait Bourges, d'abord parce qu'il faut se reposer sept ans quand on a le sentiment que l'on a fait quelque chose de bien, ensuite parce que j'ai le travail difficile, et, enfin, parce que j'ai la passion de la lecture. A la Bibliothèque de Versailles, j'ai relu trois fois Saint-Simon tout entier. Ça prend du temps !... »

Il l'avait lu de fort près, comme en témoigne le *Crépuscule des Dieux,* qui est du Saint-Simon romancé. Je le lui dis un jour, et il en convint *avec satisfaction.* Mais il avait lu les Goncourt d'aussi près, et peut-être a-t-il imité à travers eux la phrase déhanchée de Saint-

Simon, si agaçante, mais si extraordinairement vivante. Comme les Goncourt, il avait un sens exquis de la couleur, de la densité, de la sonorité des mots. C'est à Bourges que je pense quand je lis ce passage sur Caylus : « De Gillot, il vous donnera des danses, des fêtes, des bacchanales caprines et satyriaques, d'une touche sèche et libre comme son modèle; de Coypel, ces pudeurs de guenon abritée derrière l'éventail, et ces beaux airs de macaque dandiné sur une hanche, gravés comme à main levée, et des panneaux de clavecin où, dans des feuilles d'ornements, au milieu de jolies compagnies, des singes crachent dans des flûtes ou grattent des violons; et des caricatures de société, publiées pour le rire des amis; et cette gravure d'après lui-même, des ânes regardant des tableaux, l'*Assemblée des Brocanteurs;* après des centaines de lettres ornées, les panneaux printaniers, rustiques et galants d'Oudry; les statues et les dessins et les grasses académies de Bouchardon. »



Ce grand liseur regrettait de n'avoir pas assez vécu. Quand il nous demanda à chacun quel personnage il aurait voulu être, il prononça pour lui-même le nom de Casanova. Lui parler du charmant aventurier le plongeait dans le ravissement, et nous étions trois qui le connaissions bien. Aussi, refaisions-nous ensemble tous ses itinéraires. Par contre il aimait

rire de Stendhal, qui voulait être remarqué des femmes, qui portait une « moumoutte » qui avait du ventre et des prétentions. Il s'amusait un peu de Barbey d'Aurevilly, qui se teignait la moustache et que les filles des Champs-Elysées appelaient le *Mexicain,* à cause de sa mise singulière. Il l'avait beaucoup fréquenté chez Banville; mais il ne pouvait être indifférent à son génie romantique. Restif était aussi l'objet de sa satire, il l'aimait secrètement pour *Monsieur Nicolas,* bien qu'il le traitât de grand menteur. Peut-être était-il jaloux de lui à cause de *Mme Parangon...?*

Bourges n'avait aimé dans sa vie que Mme Bourges. Jadis fort belle, elle avait beaucoup d'esprit. Elle était même poétesse, mais il lui interdisait de traduire ses vers et lui montrait souvent de l'impatience. La raison de cette brusquerie étaient ses retards légendaires.

« Un jour, me dit Apollinaire, Mme Bourges s'en fut à Prague avec sa fille. Elles y devaient rester un mois. Alors Bourges s'installa à son petit bureau devant une pile de livres qu'il se promit de dévorer tranquille, et il mit une couverture sur ses genoux frileux. Mme Bourges et sa fille revinrent deux ans après : Bourges lisait toujours. Il tira sa montre, et dit : « Quelle heure avez-vous donc? Je crois que vous êtes encore en retard!... »

Il arriva qu'il ne put rester chez lui. Il en partit pour aller lire ailleurs. Ce fut moi qui le menai à la Bibliothèque Nationale et lui appris le maniement des catalogues. De temps

à autre, j'allais lui rendre visite. Mais le plus souvent je respectais son sommeil... Il dormait comme l'on médite, la tête en arrière, coiffée d'un vaste chapeau d'artiste, les cheveux un peu flottants sur un extraordinaire foulard rouge noué avec négligence, les mains croisées sur sa tunique à petits boutons. Devant lui, les dix volumes auxquels il avait droit : toujours les tragédies d'Eschyle, un tome de Shakespeare en anglais, trois ou quatre de Victor Hugo, et plusieurs des merveilles architecturales de l'Inde, illustrés de photographies. En rêve, il était au pays des idoles à trompe, qu'il aurait voulu voir avant de mourir. Toute sa philosophie tenait dans les livres hindous. Pourtant, de temps à autre, il disait : « Mon cher, il n'y a rien !... »

Un de ces jours-là, il vint me trouver avant la sortie pour m'emmener boire de la bière à la terrasse de la Régence.

« Mon petit Fleuret, dit-il, ce qui peut nous consoler, c'est que, dans trois cents ans, il se trouvera bien un vieil imbécile pour déterrer nos livres sous la poussière des bibliothèques et parler de nous en commettant les erreurs biographiques les plus amusantes. »

Puis, nous vînmes à parler de Baudelaire. Je fis quelques restrictions, et j'allai peut-être un peu loin.

« Voyez-vous, dit-il en posant sa main sur mon bras pour m'arrêter, il faut se garder de mépriser la nymphe qui vous a abreuvé.

Comme disait le vieil Hésiode : « Ne pissez pas dans les fleuves !... »

« Savez-vous, reprit-il brusquement, pourquoi je porte cette longue lévite ornée de cent petits boutons ? Vous croyez peut-être que c'est une fantaisie de ma part ? Eh bien, c'est pour cacher ma misère : j'ai toujours eu des trous à mes pantalons !... Mme Bourges ne raccommode pas. »

Une autre fois, il voulut entendre lecture de la *Célestine*, que j'avais écrite avec Roger Allard. Il fixa le rendez-vous chez Pierre Mac Orlan, rue du Ranelagh, afin, prétendait-il, d'être plus tranquilles. Après chaque acte, je regardais Bourges. « Continuez, disait-il, c'est très bien! » J'avais pourtant l'impression qu'il dormait et que le silence soudain le réveillait. A la fin du quatrième et dernier acte, j'attendis plus longtemps. Son mustisme me gênait. Pierre Mac Orlan et moi nous entre-regardâmes, absolument désespérés...

— Eh bien, quoi ? s'écria Bourges, c'est très bien! Pourquoi ne lisez-vous pas l'acte suivant ?

— Mon cher Maître, c'est que tout le monde est mort...

— Ça ne fait rien ! Ça ne fait rien ! Lisez le cinquième acte, mon petit Fleuret... »

Nous comprîmes, hélas ! que le vieux maître ne ramenait plus à lui son âme qui planait déjà chez Zeus, dans les éclairs et le roulement des foudres.

Il ne sortit plus et ne voulut plus recevoir

personne, car il craignait qu'on ne remarquât ses « absences ». C'est pourtant grâce à sa maladie que les *Derniers Plaisirs* durent une voix au Prix Goncourt, une voix par correspondance, qui les soutint jusqu'au bout. Mais, quand j'allai l'en remercier, je ne fus reçu que par Mme Bourges et ne vis du Maître que le portrait en pied peint par Zuloaga, qui allumait, dans un recoin obscur, son fond d'incendie...

Aujourd'hui, je relis avec attendrissement la lettre, déjà jaunie, qu'il eut la bonne grâce de m'écrire en 1912, alors que j'avais quitté Paris pour une rive lointaine :

Je vous regrette toutes les fois que je vais chez Apollinaire, et nous parlons de vous comme d'un bon Cosaque (voir Taras-Boulba, *de Gogol) qui est au loin, dans une île du Dnieper. Nos cosaqueries, ici, sont toujours les mêmes, et nous bouillons dans notre petit pot, avec l'entière conviction qu'il est le nombril de l'Univers. Il se parle fort en ce moment de la nomination du Prince des Poètes. Peut-être êtes-vous au courant de tout cela. Mais avez-vous vu que le Sieur Louvigné du Dézert, de si lointaine mémoire, avait été honoré d'un suffrage ? Il me semble avoir lu cela dans l'*Intransigeant. *Transmettez le renseignement à cet excellent nourrisson des Muses...* »

J'ai aussi de lui un *Keats* et un *Casanova* que ses héritiers m'ont fait tenir, comme s'il eût

couché lui-même sur le papier ce qui pouvait davantage me plaire, en témoignage des journées de Passy. Si jamais je retourne à Rome, j'emporterai ce *Keats* pour y relire *Endymion* au pied d'une colonne brisée. J'y mettrai un iris des ruines de Constantin, avec une plume de palombe ou de rossignol de muraille, en souvenir des *Oiseaux s'envolent et des Fleurs tombent,* dont le premier chapitre décrit le bombardement du Père-Lachaise, où Bourges poursuit un songe de pourpre, d'or et de flammes...

HENRI BEAUCLAIR

Il était de la souche normande des Plantagenêts d'Angleterre, qui s'embarquèrent à Dives avec le Duc Guillaume, car il s'appelait Plantagenêt-Beauclair. On voyait encore à Lisieux, voici quelque soixante ans, m'a dit son compatriote le poète Robert Campion, un écriteau au-dessus d'une petit épicerie, sur lequel se lisait en grosses lettres : *Plantagenêt-Beauclair, Epicier.*

En Normandie, il existe encore des cousins des illustres familes anglaises, « cousins de province », tel mon ami le poète-laboureur, Charles Boulen, auteur des *Sonnets pour la Servante,* et dont le nom s'écrit *Boylen* outre-mer. Ils pensent que ceux qui sont restés jadis ont raté le coche d'eau, et peut-être espèrent-ils que leurs neveux sauront mieux s'y prendre un jour, quand l'Histoire recommencera...

Ce n'est pas par Robert Campion que je connus l'auteur des *Déliquescences d'Adoré Floupette.* Ils s'étaient brouillés encore jeunes, au sujet d'une dédicace. *A Campion, fils de poète,* avait écrit Beauclair sur la page de garde des *Horizontales,* parodies du recueil d'Hugo. Campion, qui produit peu, médita sa vengeance pendant une vingtaine d'années. *A Beauclair, fils d'épicier,* écrivit-il à son tour sur les *Rimes Paysannes,* publiées en 1902.

Je le connus grâce à Ch.-Th. Féret, dès mon arrivée à Paris, alors que je cherchais une « situation », c'est-à-dire les cent francs par mois nécessaires, en cet heureux temps, à l'existence d'un jeune homme. Beauclair était alors secrétaire général de la rédaction du *Petit-Journal,* Duthé-Harispe régnant.

Je me trouvais donc, un beau matin, devant le *Petit-Journal,* en compagnie de Ch.-Th. Féret, mon Mentor. Il devait me présenter, mais ce violent était timide : l'idée de pénétrer dans un bureau directorial l'anéantissait; en outre, il se faisait de Beauclair une image grandiose, lui demeuré provincial malgré cinquante ans de Paris. Pensez donc : le *Petit-Journal,* deux millions de lecteurs !... On comptait alors à vue de nez, et la Gloire était bonne fille...

— J'oubliais, dit Féret, en tirant brusquement sa montre, que j'avais quelqu'un à déjeuner. Je vous quitte. Demandez Beauclair de ma part, et transmettez-lui mes amitiés.

Là-dessus, Féret me poussa devant le portier, demanda pour moi M. Beauclair et disparut, léger comme un Basque.

J'étais plus mort que vif lorsque je parus devant Henri Beauclair. De stature imposante, il ressemblait, en moins débonnaire, au roi Edouard VII. Une touffe de cheveux ondulés et domptés par le fer rappelait celle qui frisotte entre les cornes du taureau. Comme beaucoup de Normands, il affectait une éter-

nelle mauvaise humeur, encore que son cœur fût jovial. Enfin, gai ou fâché, il ne parlait que par grands éclats de Jupiter férétrien. Je balbutiai que je me présentais de la part de Féret, que nous figurions ensemble dans l'*Anthologie normande* que celui-ci venait de publier, que j'avais apprécié son roman du *Tapis Vert*, et que je m'étais délecté à la lecture des *Déliquescences d'André Floupette.*

Jusque-là, Beauclair m'avait écouté en souriant dans sa barbiche, et son visage reflétait beaucoup de prévenance et de bonté.

— Sacré N. de D... ! beugla-t-il, en voilà assez !... Je serai donc toujours l'auteur de cette c....... ? J'aime mieux vous dire, une fois pour toutes, que ni moi ni Vicaire n'en sommes les auteurs. Nous ramassions les blagues que les copains s'amusaient à écrire dans les brasseries du Quartier. Et puis, vous n'avez lu ni le *Tapis Vert*, ni rien d'autre. Foutez-moi donc la paix !... Hein ?... Quoi ?... Qu'est-ce que vous voulez ?... Une place de rédacteur ?... Ben, y en a pas, là !...

J'esquissai un mouvement de retraite en tremblant de tous mes membres, mais avec un impérieux désir de dévaler quatre à quatre les escaliers et de me trouver dans la rue pour y respirer à mon aise.

— Ben non, y en a pas ! reprit Beauclair. Mais je vous prends comme secrétaire. En outre, vous « ferez » la Chambre par téléphone. Acte de présence de midi à quatre heures. Cent cinquante balles. Ça vous va ?

J'aurais embrassé ce *bourru bienfaisant !*

— Eh bien ! reprit-il encore, qu'est-ce que vous f.....-là, planté comme un empoté ?... Prenez ma place, N. de D...! Moi, je vais déjeuner.

— Je n'ai pas déjeuné non plus, fis-je en souriant, malgré l'exigence de mon estomac de vingt ans. Il faut que je retourne à Colombes, prévenir au moins ma grand'mère, qui voulait me mettre à la porte... Un poète, un fainéant, vous comprenez, Monsieur Beauclair...

— Votre grand'mère?... Je me f... de votre grand'mère !... Votre grand'mère, moi, je l'emmène à la campagne !... C'est à prendre immédiatement. Ou bien, f..... le camp!... Hein?... Quoi ?...

Il avait déjà mis son chapeau et enfilé un ample pardessus avec une prestesse que je n'aurais pas soupçonnée, et je me trouvai soudainement assis dans son fauteuil, sous la pression d'une main extrêmement petite mais puissante.

— Non ! fit-il, rendez-moi ma place. Avant de sortir, je vais vous montrer comment je f... un imbécile à la porte!

Il sonna. Le garçon mit quelque temps à venir.

—Ah! N. de D... de N. de D... de N. de D!... hurla Beauclair. On sait que je passe ici mes nuits et mes matinées, que j'ai juste le temps d'aller bouffer et de pioncer! Ah! N. de D... de...

— Monsieur ? demanda le garçon.

— Allez me chercher Un Tel, et plus vite que ça, s'pèce d'andouille !

M. Un Tel avait l'air d'un de ces évêques des champs qui bénissaient la terre par les talons, au temps du *povre escholier Francoys*, c'est-à-dire au bout d'une corde. Et puis des cheveux en brosse, de l'acné, un binocle un peu rouillé, un petit col-tenant qui godait autour de son pauvre cou, une cravate à la Clemenceau, et l'air ahuri.

— Un Tel, ne prenez pas votre tête d'idiot, et répondez à ma question. Savez-vous faire...

Cette question saugrenue n'est pas facile à transcrire. Je dirai seulement qu'elle a trait au glottisme réprouvé par Joseph Prud'homme dans une page célèbre d'Henri Monnier.

— Mais, Monsieur Beauclair, répondit en tremblant l'Olibrius, je suis un homme marié et père de famille !...

— Hein ?... Quoi ?... Quel rapport ?... Voulez-vous ré-pon-dre à ma ques-tion, N. de D...?

— Je ne sais pas, Monsieur Beauclair, je n'ai jamais, jamais fait cela... Je crois que je n'aimerais pas ça, Monsieur Beauclair!...

— Ah ! Ah ! s'écria Beauclair, en s'étranglant d'un rire orgiaque. Ah ! Ah ! Je le savais bien que vous n'étiez qu'un imbécile !... Eh bien, Monsieur Un Tel, vous passerez à la caisse. Rompez !...

— N'est-ce pas, ajouta-t-il, tout rasséréné, quand le malheureux fut sorti en étouffant un sanglot dans son mouchoir, n'est-ce pas que c'était rigolo ?

De temps à autre, quand il avait cinq minutes, il venait les passer avec moi, pour tempérer le sentiment que je pouvais avoir de sa rudesse affectée. Comme il me trouvait toujours en train d'écrire des vers, il m'entretenait de Samain, de Verlaine et de la plupart des Symbolistes qu'il avait connus.

— Au moins, me dit-il un jour, félicitez-vous d'être ici comme en prison. On ne travaille bien qu'en prison ou en province. Imaginez un conservateur de musée ou de bibliothèque dans une petite ville. Eh bien ! c'est toujours un poète ou un archéologue, ce qui revient au même. Oh ! ça vaut ce que ça vaut !... Moi, je voudrais bien être à votre place, pour refaire des vers !...

Il prétendait — lui, ou l'un de ses amis — avoir rencontré Oscar Wilde après sa mort. C'était à New-York, dans je ne sais quelle avenue.

— Qu'est-ce que tu f...-là, sacré fumiste?...

—Moi ? Je suis marchand de meubles. Enfin, ça va !...



Au Jour de l'An, le garçon vint le prévenir que MM. les Journalistes attachés à l'information désiraient lui présenter leurs vœux dans la grande salle des fêtes.

— Suivez-moi ! dit Beauclair en prenant un air vraiment royal, le grand air d'Edouard VII.

Environ vingt-cinq informateurs, de ceux qui

« font » les commissariats de Paris et de banlieue, et qui se trouvaient directement sous sa dépendance, formaient une cohue jasarde autour de l'un d'eux, porteur d'un gros bouquet dans une collerette de papier, de ces collerettes que l'on ne voit plus que dans les vaudevilles.

— F.....-vous sur un rang, leur cria Beauclair, le petit doigt sur la couture du pantalon !...

Les mains derrière le dos, le front pensif, il passa et repassa devant sa troupe respectueuse. Ça n'en finissait pas ! Ces Messieurs, la tête un peu inclinée, tendaient comme une sébille une oreille attentive, pour y recevoir l'aumône d'un remerciement.

Enfin, Beauclair releva son front de commandement.

— Allez ! fit-il, avec un geste emphatique. Allez ! je vous remercie : vous êtes tous des c.....! Rompez!

Puis, il me prit sous le bras pendant que décroissait leur pas accéléré : « N'est-ce pas que c'était rigolo ?... »

Six mois plus tard, il me dit : « Mon petit, on vous a réformé; vous toussez toujours. Castex vous a conduit chez son ami l'homœopathe, et ça ne va pas mieux. Alors Castex a la trouille : à son âge, il ne veut pas devenir tuberculeux, c'est dur pour un grand reporteur. Et il ne veut pas crever. Vous comprenez ?... Et bien ! guérissez-vous !... Hein ?... Quoi ?... »

Il ne me dit pas *rompez !* car il m'aimait

bien, et c'était, au fond, un brave homme. Mais je n'ai pas trouvé cela *rigolo !*

Pourtant, dans sa jeunesse du Quartier Latin, Beauclair, lui, avait trouvé un ami fidèle et serviable dans l'éditeur Stock... Ce dernier se plaisait à raconter l'histoire suivante, que j'ai moi-même publiée ailleurs, sous l'anonyme.

Un matin, un monsieur, qui avait tout du tabellion, se présenta dans sa librairie, place du Théâtre-Français. Stock crut avoir à traiter avec un clerc de sous-préfecture :

-- Monsieur, lui dit-on, je ne suis pas un écrivain. J'en ai toutefois la réputation : je tourne assez agréablement une lettre, je récite volontiers dans le monde la *Mort du Loup* ou la *Fiancée du Timbalier*. Je ne viens donc ni vous soumettre un manuscrit, ni vous proposer de l'imprimer à mes frais. Au contraire, je viens vous en demander un.

« Figurez-vous, Monsieur, qu'à cause de ma réputation de poète, j'épouse une jeune fille rêveuse, et cette union me permet d'acheter une étude. Mes occupations passeront pour me détourner de la poésie, et, d'ailleurs, l'on ne passerait pas à un magistrat ce que l'on tolère chez un premier clerc. Et puis : *Neque semper arcum tendit Apollo...* Cependant, il serait décent, indispensable que, le jour de mon mariage, je récitasse un épithalame de mon cru.

— Je comprends, fit Stock. Vous cherchez un Apollon à l'arc toujours prêt ? J'ai votre affair

— Ciel ! vous êtes mon sauveur !

— Ouais ! Mais quel prix voulez-vous mettre ?

— Le vôtre sera le mien. Toutefois, comme je me marie après-demain, je repars ce soir-même et compte apprendre ces vers dans le wagon. Rien n'est plus propice au rythme, Monsieur. Essayez-en avec la *Jeune Captive.*

Stock connaissait son homme : obtenir de Beauclair, alors très paresseux, qu'il écrivît cinquante vers en une après-midi, c'était presque tenter l'impossible.

— Voyons, il est dix heures. Je vais envoyer un exprès chez notre poète. Certainement, il est encore couché. Monsieur, revenez ce soir à sept heures, j'espère vous satisfaire. Cent francs ?...

— Entendu ! Je suis, Monsieur, votre très reconnaissant serviteur...

Le clerc parti, Stock griffonne un mot à Beauclair et le fait porter :

« Si tu veux gagner cent francs à raison de deux francs le vers, accours immédiatement. Je paie le fiacre. »

Beauclair arrive, encore mal éveillé. Son ami lui expose la chose en détail, le pousse dans un bureau, lui fait servir de quoi manger, et surtout de quoi boire ; puis il ferme la porte à clef.

A l'heure dite, le clerc revient, non sans témoigner une certaine anxiété. Stock n'était pas moins anxieux. A la porte du bureau, des ronflements se font entendre.

— L'animal! se dit Stock, il a bu toute la bouteille d'amer-picon, et il n'a pas écrit dix lignes !

Il ouvre et trouve le poète endormi devant la tâche achevée et la bouteille presque vide.

Le clerc remet les cent francs à Stock, en échange de l'épithalame, qu'il trouve sublime. Puis il prend congé avec effusion, et le poète se réveille devant un mois de pension et quelques agréments.

Un an après, même visite. Un enfant allait naître. Le succès de l'épithalame exigeait au moins quatre-vingt vers sur le baptême. Beauclair tirait toujours le diable par la queue.

— Cette fois, dit Stock, puisque vous êtes content et que vos affaires semblent prospérer, ce sera le double.

Le notaire s'en fut satisfait comme devant, quand il n'était encore que clerc.

Dix ans après, un monsieur chauve et bedonnant, demande à parler à M. Stock.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Me Tartempion... Vous savez bien, l'épithalame, le baptême, le poète...

— Ah! oui. Asseyez-vous donc, Maître Tartempion. Quel nouvel enfant vous amène ?

— Hélas! Monsieur, ce n'est pas pour un enfant... Cette fois, j'ai perdu ma belle-mère! Alors, vous comprenez...

— Bel héritage ?

— Heu ! oui, pas mal. Mais le poète ?

— Toujours au poste. Cinq cents ?

— Aïe !

— C'est qu'il est devenu célèbre...

— Vous n'en auriez pas un autre, plus jeune ?

— Je vous demande pardon ! Très pris par mes affaires, j'ai l'honneur de vous...

— Monsieur, j'en passerai par vos conditions.

Cinq cents francs ! Le pauvre Beauclair avait bien des dettes de jeu, et son roman du *Tapis Vert* ne s'était pas très bien vendu...

Dix ans après, un monsieur voûté, aux favoris grisonnants, demande à parler à M. Stock.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Etc., etc...

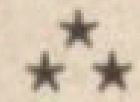
— Ah ! Parfaitement ! fait Stock en se passant la main sur le front. Diable! vous avez perdu votre femme, je parie ?

— Non, grâce à Dieu ! Mais je marie ma fille. Le poète ?

— Oh ! le poète, mon cher Monsieur, le poète est aujourd'hui rédacteur en chef du *Petit-Journal*. Soixante mille francs et plus par an. Allez le trouver, si vous voulez...

— Mais enfin, Monsieur, il faut absolument... Je suis de l'Académie de ma petite ville : que va-t-on penser ? Tout le monde attend. Je vous en prie, Monsieur! Deux mille?

— Ah ! f...-moi la paix ! Croyez-vous que mon ami va s'occuper toute sa vie de vos loupiots et arrière-petits-neveux ? C'est fini, Monsieur, c'est fini! Allez aux cinq cents diables !...



Dix ans après, ce Beauclair, jadis jovial et fantasque, mais devenu son propre fantôme, errait d'un front à l'autre, à la recherche de son fils disparu. Inlassablement, il questionnait les uns et les autres, leur offrait des cigarettes et leur décrivait son enfant...

GUILLAUME APOLLINAIRE

(Note pour *Alcools*)

Je crois connaître assez Guillaume Apollinaire pour ne pas me tromper en le comparant à nos anciens poètes et humanistes. Les goûts ultra-modernes qu'il affiche très ostensiblement ne me font éprouver aucun embarras à développer mon opinion.

L'art de Guillaume Apollinaire est populaire et savant comme celui des écrivains de la fin du Moyen Age ou des débuts de la Renaissance. Nourrie d'histoire sacrée, mythique et profane, sa science est celle qu'enseignait le collège des Quatre-Nations; il n'est pas jusqu'aux erreurs charmantes de ces temps qu'elle ne respecte. Je crois bien que le poète lit plus volontiers le *Violier des Histoires romaines* et les crédulités d'Hérodote que les *Annales* de Tacite, et qu'il s'en tiendrait volontiers aux notions géographiques de Marco Polo ou de Pierre d'Ailly. A l'imitation d'Eustache Deschamps et de Villon, qui font montre de leur savoir, il emprunte son pittoresque à l'histoire de l'humanité : aux noms des dieux, des rois, des prophètes, des martyrs, des enchanteurs, des héros d'anciens romans. Et ces noms, il les choisit de préférence infimes ou obscurs, car la véritable érudition est de connaître ce dont

personne ne se doute, et qu'ont oublié les plus savants.

La façon de voyager de Guillaume Apollinaire est d'un homme de jadis. Bien qu'il rencontre souvent les images de la Mort et de la Douleur et qu'il se plaise à les contempler, il ne va pas d'un cœur avide à leur rencontre comme les disciples de Maurice Barrès. Il ne suit point non plus cette bohème dorée dans les palaces, mais, savant et populaire, il loge dans les pauvres auberges d'étudiants — comme à Leyde, où il sait que les chambres se louent en latin : *Cubicula locanda.*

Son ambition est celle des lettrés qui parcouraient l'Europe policée pour en admirer les merveilles légendaires, s'instruire des usages, visiter les *librairies*, converser avec les philosophes et rendre hommage aux poètes célèbres. Guillaume Apollinaire se fût mis en route pour entendre Erasme de Rotterdam ou Ulric de Hutten. Curieux et salace, tel Poggio Bracciolini, il n'aurait manqué de s'arrêter aux bains de Bade, où les deux sexes paraissaient nus en public. Et, de retour en son pays, il eût échangé avec son hôte d'un jour une correspondance latine que la mort seule eût interrompue.

Comme il importe peu de mêler les époques, puisque ces voyages d'érudits trouvèrent des fervents jusqu'au dix-huitième siècle, je ne puis m'empêcher de songer encore au Président de Brosses. C'est sous les traits du facétieux Apollinaire que je m'imagine ce bonhom-

me charmant, quand, incommodé par le soleil d'Italie, il ne trouve d'autre moyen de se rafraîchir que d'exposer son gros derrière à la portière de la chaise de poste.

Je n'ai point l'intention de m'entretenir longtemps sur ce ton fantaisiste On se doute bien que ce qui m'incita à évoquer l'art villonesque, ce fut surtout la *Chanson du Mal-aimé.* Il n'y a pas là grande clairvoyance, j'en conviens. Cependant, il est peut-être malaisé à des gens prévenus contre le modernisme de retrouver ici la tradition dont je parle.

La poésie de Guillaume Apollinaire est *rurale* comme celle de l'*escholier* François. Les bars y remplacent les tavernes; les halls des gares, avec leurs filous et leurs émigrants misérables, les places sordides de l'ancien Paris. Les lieux communs poétiques chers à Deschamps, à Villon, à Marot, comme les amours de hasard, la destinée laborieuse, le regret de la jeunesse, la fuite du Temps, la paresse stérile, la Mort forment le meilleur de l'inspiration d'*Alcools.* Et je retrouve en Guillaume Apollinaire les sentiments contradictoires du grand poète français, qu'il serait impossible, même au plus appliqué des esprits livresques, de simuler durant deux cents pages. Comme Villon il rit en pleurs, il est roué et jobard, réaliste et raffiné, sceptique et crédule, viril et faible; il est le peuple de Paris, le Peuple même. Il est de ce peuple qui acclama Boulanger et le chassa sans regret de sa mémoire.

La langue poétique de Guillaume Apollinaire

n'est point le vers-libre. La plupart de ses pièces sont composées de lignes de prose sans mesure, mais possédant chacune un sens complet, de telle sorte que chacune représente ce que j'appellerai l'armature spirituelle d'un vers. C'est avec cet instrument, imparfait à dessein, qu'il peut célébrer la vie moderne, informe et multiforme, excessive et médiocre, et nommer les choses les plus vulgaires sans offenser. Le poète a retenu le conseil de Mallarmé : il faut réserver le vers pour des cas rares et solennels.

Je voudrais donner un fragment de *Zone* en exemple aux Apollons de tramways, de locomotives, d'aéroplanes et de toute la machinerie. Ces messieurs belges ont jusqu'ici tellement vociféré qu'il est bon, sans doute, de leur montrer que, sans transpirer sang et eau, on peut mettre de l'imagination, de la fantaisie et de la simplicité d'expression dans un pareil sujet :

...Changé en oiseau, ce siècle comme Jésus monte
[dans l'air.
Les diables, dans les abîmes, lèvent la tête pour le
[regarder;
Ils disent qu'il imite Simon-Mage en Judée
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur.
Les Anges voltigent autour du joli voltigeur.
Icare, Enoch, Elie, Apollonius de Tyane
Flottent autour du premier aéroplane.
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que
[transporte la Sainte-Eucharistie:
Ces prêtres qui montent éternellement en levant
[l'hostie.

L'avion se pose enfin sans refermer ses ailes.
Le ciel s'emplit alors de milliers d'hirondelles.
A tire d'aile viennent les corbeaux, les faucons, les
[hiboux :
D'Afrique arrivent les ibis, les flamands, les mara-
[bouts.
L'oiseau Roch, célébré par les conteurs et les poètes,
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam, la
[première tête.
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri

Et d'Amérique vient le petit colibri.
De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples.
Puis voici la colombe, esprit immaculé,
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé;
Le phénix, ce bûcher qui soi-même s'engendre,
Un instant voile tout de son ardente cendre;
Les Sirènes, laissant les périlleux détroits,
Arrivent en chantant bellement toutes trois,
Et tous, aigles, phénix et pihis de la Chine
Fraternisent avec la volante machine.

Je ne choisirai point cette belle occasion pour plaider la cause de l'ancienne prosodie, dont on peut en cette fin admirer les effets. Chaque âme a son secret, comme l'a dit un sot dans un sonnet trop célèbre, et je connais le secret de Guillaume Apollinaire. Je le livre afin de désespérer les écorcheurs d'alexandrins qui se félicitent de leur nouvelle et glorieuse recrue : Guillaume Apollinaire médite de revenir au vers régulier. C'est la grâce que je lui souhaite. La place me manque pour d'autres réflexions, notamment en ce qui concerne

l'obscurité que défend M. Jean Royère, lequel prêche sans doute pour son saint. J'aime dans *Alcools* de charmantes pénombres qui ne sont pas encore les ténèbres. Cependant, quand il m'arrive d'entrer dans la nuit, imitant prudemment M. Bergeret, je serre en silence la main de mon ami Guillaume Apollinaire, de peur d'offenser la Beauté inconnue...

LE DOUANIER ROUSSEAU

On pourrait dire *Douanier Rousseau,* comme Henri Heine et Nerval ont dit *Tambour Legrand...* Il y avait aussi chez Rousseau du vieux caporal de Gravelotte tombé dans la boisson, ce qui lui donnait de la bénignité.

Célèbre en 1905 parmi les peintres, il n'en était pourtant pas pris au sérieux. C'était le temps où Georges Courteline l'avait fait figurer dans son *Musée des Horreurs,* bien que le pauvre ne méritât pas plus cet excès d'indignité que, vingt ans après, un tel excès d'honneur. Géo Dupuis, qui illustrait alors Maupassant et Camille Lemonnier, le tournait en dérision, mais avec une certaine bienveillance, si l'on peut dire, une bienveillance, une bonhomie de collectionneur d'images d'Epinal et d'admirateur de Georgin, lequel, toutes proportions gardées, est à Rousseau ce que Cimabué est à Orcagna.

J'entends déjà de farouches « rousseauistes » soutenir que c'est le contraire et que jé suis dénué de toute sensibilité, comme de tout esprit critique...

Enfin, Géo Dupuis avait été charcutier et arracheur de dents, premier que de passer aux Arts décoratifs : dans la hiérarchie sociale, il protégeait le Douanier et l'enlumineur du rez-de-chaussée. Aussi n'était-ce pas tant ce der-

nier qu'il raillait, mais le musicien qui doublait le peintre, car Rousseau composait des valses sur le trombone et le basson en l'honneur de sa bien-aimée. Il fallait voir Géo Dupuis épouser la forme d'un de ces instruments et valser en chaussons de lisière pour imiter son ami le Douanier.

Rousseau écrivait aussi des mélodrames et des romans d'aventures, que lui corrigeait une autre de ses amies, institutrice en retraite. Voilà de quoi se gaussait encore Géo Dupuis, qui avait été l'intime de Léon Bloy, qui avait connu Verlaine et Bibi-la-Purée, et qui, chaque dimanche que nous passions avec lui, le poète Maurice Le Sieutre et moi, lisait à haute voix ou nous faisait lire les *Mille et une Nuits* de Mardrus et le *Livre de la Jungle.*

Sur la table, il y avait un flacon d'eau-de-vie de Dantzig, un autre de genièvre et un fœtus dans un bocal. La blague à tabac commune était faite d'une enveloppe roussâtre et velue qui ressemblait à un vampire et n'était autre qu'une bourse de testicules. Cependant, je n'ai jamais fumé d'aussi bonnes pipes de Southampton, dites de « marguillier ».

Mais tout cela ne me faisait pas connaître le Douanier Rousseau ! Raoul Dufy m'avait pourtant bien déçu un jour qu'il venait de conduire le bonhomme au Louvre.

— Je croyais, nous dit-il, qu'il tomberait en convulsions devant les Primitifs et qu'il sortirait de sa bouche des paroles inspirées. Mais ce vieil idiot m'a dit : « Vois-tu, petit, ces gens

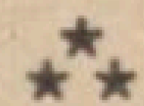
« dans les ténèbres du moyen âge ne savaient « pas dessiner. Leur couleur me plaît assez; « pourtant, ce n'est pas ça !... » Alors, je pensai redescendre en passant par le legs Chauchard, où il y a des Neuville et des Meissonnier, et semer Rousseau en marchant vite. Il s'attachait pourtant à mes pas et me tenait des discours ridicules que je n'entendais plus. Soudain, il me saisit par un pan de mon veston et m'arrêta net devant un Meissonnier :

— Vois-tu, petit, c'est ça qui est beau !... Tout y est : les boutons de guêtres et de capotes, la graine d'épinard des épaulettes et le numéro des régiments !...

— Comment, bougre d'abruti ! m'écriai-je, je t'ai fait voir l'Ecole d'Avignon et les plus beaux chefs-d'œuvre, y compris les Rembrandt, les Véronèse, les Tintoret, les Titien et les Delacroix, dont je comprends que tu ne te soucies pas, mais tu tombes en arrêt devant d'inqualifiables saloperies!... Adieu, f...-moi la paix ! Je n'ai plus de temps à perdre avec toi!... Tu n'es qu'une vieille bête, un vieux soûlaud, un monteur-mécanicien!... »

Nous laissâmes s'affaisser la soupe au lait du vitupérateur, qui n'en avait pas tant dit, et lui démontrâmes que les gravures de Georgin n'étaient, après tout, que des copies de chalcographes de David ou de son école, déformées par la maladresse de l'ouvrier et les impérieuses nécessités de son outil rudimentaire; qu'enfin, Rousseau agrandissait au pantographe des sujets du *Journal des Voyages*, du

Magasin Pittoresque et de l'*Histoire naturelle* de Buffon. De leur gaucherie réciproque, corrigée par une grande application d'artisan et l'amour de la matière, naissaient un charme, une poésie inexplicables qui eussent haussé presque jusqu'au chef-d'œuvre une copie, un calque même de ce Messonnier, cause de tout le mal. Néanmoins, nous souffrions en secret. Quoi ? était-ce là celui que l'on voulait nous représenter comme un autre Fra Angelico !... Je n'exagère rien : le mot fut écrit.



Je ne connus Rousseau que deux ou trois ans après, lors d'une exposition des Indépendants dans les baraques du Cours-la-Reine, au temps des premiers Fauves, celui de la *couleur pure.* Les dames y assortissaient les plus extraordinaires chapeaux, sans compter les châles et les ombrelles. Ces messieurs osaient des cravates aux éclats de lampes électriques. Vlaminck avait une « régate » taillée dans le bois, qu'il repeignait toutes les semaines. Il la décrochait et en frappait la table du café pour appeler le garçon. Max Jacob était vêtu en nécromant moderne, c'est-à-dire d'une redingote, d'un chapeau haut-de-forme, de gants clairs et de guêtres blanches. De belles lunettes d'or chevauchaient son nez spirituel. Tout ce monde, certain d'une gloire future et se sentant déjà maître du présent, riait et s'interpellait.

Enfin, Rousseau parut. C'était un petit vieux sans âge, un peu tassé, avec une bonne figure mal lavée qu'il penchait dévotieusement sur l'épaule et des yeux de pervenche toujours humectés de larmes. Un petit nœud d'étamine noire flottait sur sa chemise de grosse toile écrue et tachée de vin. Sa voix, qui était la douceur même, s'enroulait autour du sujet comme un ruban de soie lâche. Le goulot d'une petite bouteille plate sortait de la poche de son veston luisant : il y avait là du vin, du vin bleu de maçon, qui donne du cœur aux hommes de peine et des habits de velours aux pensées des vieux retraités.

Rousseau exposait une petite toile : *L'Arbre de la Liberté.* Cette *Liberté,* à défaut d'autre mérite, avait du moins celui de ne pas prétendre éclairer le Monde. C'était la Liberté des bonnes gens, des bonnes gens qui dansaient sous des lampions tricolores.

Un tout petit homme, qui se nommait Charles-Louis Philippe et qui paraissait avoir reçu une balle à bout portant dans la mâchoire, s'approcha de Rousseau :

— Tu vois ce grand type-là, Rousseau ?

— Oui, petit ! fit Rousseau.

— Eh bien ! c'est Leconte de Lisle, de l'Académie française.

— Ah ! fit Rousseau.

— Donc, Leconte de Lisle a regardé ton *Arbre de la Liberté,* et il a dit...

— Il a dit quoi, petit ?

— Que tu étais un vieux c...

— Ah ! par exemple ! s'écria Rousseau d'une voix encore plus blanche que de coutume, et cependant que sa bonne figure rosine s'empourprait comme la crête d'un coq. Eh ben ! moi, Rousseau, je vais lui dire ce que je pense de lui, à M. Leconte de Lisle !

Il fit quelques pas vers le « grand type », qui n'était autre que Charles Morice, alors critique d'art au *Mercure*, et dont la tête de Don Quichotte touchait le plafond de toile.

— Monsieur Leconte de Lisle, bredouilla Rousseau, je ne suis qu'un pauvre douanier. Mais je vous dis que c'est vous qui êtes un c..., Monsieur Leconte de Lisle!...

M. Leconte de Lisle regarda Rousseau avec bienveillance : sa voix ne parvenait pas jusqu'à lui.

— Oui, Monsieur Leconte de Lisle, c'est vous qui êtes un c..., tout Leconte de Lisle que vous êtes ! reprit Rousseau.

M. Leconte de Lisle tira sur son impériale grise, se pencha un peu comme Gulliver sur les pygmées, puis regarda ailleurs, d'un œil placide et satisfait.

— Monsieur Leconte de Lisle, continua Rousseau...

— Allons, viens ! dit Friesz en le prenant sous le bras, viens boire un coup : tu vois bien qu'il est trop grand, ou qu'il est sourd!

Le bon Rousseau se laissa entraîner vers le bistro. Il en avait dit assez pour venger son honneur. Mais il se penchait tantôt vers l'un,

tantôt vers l'autre, et tantôt prenait à parti un nouvel arrivant.

— Comm' j'iai dit : C'est vous, Monsieur Leconte de Lisle, qui êtes un c..., tout Leconte de Lisle que vous êtes !...

— Et puis, après ? demanda quelqu'un qui n'était pas au courant du scandale public.

— Eh ben ! après, il était si embêté qu'il a fait semblant de chercher un copain dans la salle et qu'il a tourné le dos comme un péteux. Ah ! mais, c'est vous, Monsieur Leconte de Lisle, etc...

Quand Friesz habitait le Couvent des Oiseaux, que l'on devait bientôt détruire et dont on avait loué d'immenses salles à des peintres, il convia Rousseau à ses réceptions hebdomadaires, certain qu'avec de la douceur et de l'opiniâtreté il en extrairait bien quelques paillettes d'or.

Rousseau vint en compagnie d'un vieil encaisseur en uniforme, à la moustache teinte en noir et portant beau. Il présenta comme un ami d'enfance celui qui ne croyait peut-être pas à son génie, mais que, du moins, il voulait convaincre de l'estime dans laquelle le tenaient quelques grands hommes bien logés, jeunes et de bonnes manières. Mais l'encaisseur était un sceptique à qui « on ne la faisait pas ». Il cligna dédaigneusement vers les marines du maître de maison et arrêta son regard sur un nu très épanoui de Van Donghen. En somme, puisqu'il y avait là des « femmes à poil », on ne devait pas toujours s'embêter.

Rousseau comprit sans doute sa pensée, car il dit, pour la renforcer d'une certitude flatteuse :

— Dis donc, petit, c'est grand ici, et c'est ciré : tu pourrais peut-être un soir organiser un bal. Moi, j'apporterais mon basson et on s'amuserait bien !...

— C'est une idée! dit Friesz... Mais, dis-donc, mon vieux Rousseau, explique-moi un peu comment tu fais pour peindre un arbre, par exemple...

— Eh ben ! petit, suppose que ce soit un palmier : j'ai de bonnes images en couleurs qui viennent d'un livre de botanique. Alors, je prends mon pantographe... Mais toi, tu dois avoir un bien meilleur pantographe ?... Le mien est en bois. Le tien est sûrement en nickel, avec des roulettes à pneus, comme ceux des architectes ! Ça, au moins, ça court tout seul et ça ne se relève pas ! Montre-moi ton pantographe, petit...

— Je ne me sers pas de ça ! dit Friesz en riant. Mais, puisque c'est ton idée, on pourra te payer à plusieurs un pantographe en nickel. Ça ne doit pas être le diable !...

— J'en ai vu à trois cents francs. Il doit y en avoir à deux cent cinquante, sans les pneus...

— Tu l'auras ! dit Friesz. Pourtant, toi qui as vu des palmiers, des caoutchoucs et des cèdres, quand tu étais à la guerre du Mexique, tu devrais pouvoir les dessiner de mémoire...

— Quoi ? mon vieux Rousseau ! glapit l'encaisseur, nous ne nous sommes pas quittés de-

puis l'âge de cinq ans, et tu as dit à Monsieur que t'étais allé au Mexique ? Et t'as même été soldat ?... Pas possible !...

— C'est-à-dire, fit Rousseau d'une voix timide et rougissant jusqu'aux oreilles, qu'à force de me voir peindre des cocotiers et des palmiers, et parce que je suis d'un certain âge, on a cru que j'avais pu faire la guerre du Mexique. Alors, j'ai fini par dire que oui. Ça ne gêne personne, ça fait plutôt plaisir aux autres d'avoir trouvé ça, et, pour moi, ça fait bien...

— L'est crevant, tout de même ! s'écria l'encaisseur, qui lui tapa sur la cuisse.

Mais personne d'entre nous ne prêta d'attention à l'impertinence du « mariolle », tout fier de son habit bleu-barbeau et d'encaisser des effets de Rothschild. Caliban contre Ariel.

— Tu fais de bien beaux bateaux, petit ! dit Rousseau, pour en revenir à la poésie, à son rêve et à la peinture.

— Je vois que tu aimes les ports et les bateaux, répartit Friez d'une voix douce qui voulait panser la blessure. Ça te rappelle peut-être le temps où tu étais douanier ?...

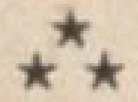
— Qui ? Lui, douanier ?... reprit l'encaisseur. Douanier !... Tu as encore dit à Monsieur que t'avais-t-été douanier ?... Non, j'vous l'dis : l'est crevant ?... Où ça, mon vieux Rousseau, que t'as été douanier ? Depuis l'âge de cinq ans...

— C'est-à-dire, fit Rousseau, dont les yeux laissaient perler des larmes, que j'étais em-

ployé aux écritures à la Douane de Bercy. Comme c'est trop long à expliquer aux gens, alors j'ai dit que j'avais été douanier. Et puis, tu ne comprends pas que ça fait mieux ?...

— C'est comme si que j'disais que j'suis banquier !... Tiens, t'as toujours été une vieille ficelle !...

— Faut que je m'en aille, dit Rousseau. Je vais donner une leçon de trombone. Et toi, faut pas te mettre en retard avec l'argent de tes encaissements... Adieu, petit !... Alors, tu organiseras une petite sauterie, pour qu'on s'amuse, pas ?...



Othon Friez n'habitait plus le Couvent des Oiseaux, mais un vaste atelier près de la gare Montparnasse, où il élevait, dans un bassin grand comme un mouchoir de curé, un crocodile encore petit garçon. Il recevait le jeudi soir, si j'ai bon souvenir, et je rencontrai une fois chez lui le Douanier Rousseau.

Un jeudi, vers 8 heures, je quittai mon domicile de la rue Berthollet pour remonter le boulevard Port-Royal et me rendre chez Friesz. Parvenu à la hauteur de la statue de Broca, je rencontrai Rousseau qui cheminait en sens inverse. Nous nous serrâmes la main à la lueur d'un réverbère. Je vois encore son bon sourire, mais, cette fois, un peu triste et contraint, sa chemise de toile écrue, sa petite cravate lâche. Il me sembla même qu'il marchait avec plus de légèreté que de coutume.

4

— Tu vas chez Friesz, petit ? me dit-il. Tu lui feras mes amitiés et lui diras que je ne peux y aller ce soir, que ça m'est absolument impossible...

Ces derniers mots sonnèrent à mon oreille d'une façon singulière : *absolument impossible...*

— Je viens de rencontrer le Douanier Rousseau, dis-je à Friez. Il m'a chargé...

— Tu as complètement perdu le sens ! me répondit-il avec un air inquiet, ou bien tu veux te payer ma tête ?...

— Non, pourquoi ? Il a même ajouté qu'il lui était *absolument impossible* de venir ce soir...

— Naturellement ! répondit Friesz en s'esclaffant d'un rire qui n'appartient qu'à lui, naturellement, puisqu'il est mort et enterré depuis trois jours !...

MAURICE DU PLESSYS

Un jour de 1918, le Comte Georges Aubault de la Haulte-Chambre, que je ne connaissais qu'en qualité d'épigraphiste et seulement par ouï-dire, m'annonça sa visite. C'était pour m'entretenir, sous les auspices du poète André Mary, de « Maurice Du Plessys Flandre-Noblesse, Chevalier de Lynan ».

Le Comte Georges Aubault de la Haulte-Chambre n'oublia aucun des noms du poète en s'annonçant lui-même par téléphone, de sorte que, malgré le modernisme du message, je me crus au beau temps du grand Rhétoriqueur Jean Le Maire de Belges, à la cour de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas !...

Le Comte de la Haulte-Chambre avait mis une sorte de cravate-plastron de soie violette, et — je le vis quand il croisa les jambes dans un fauteuil — des bas à coins d'argent, de même étoffe et de même couleur. Avec une merveilleuse dextérité, il prit dans une tabatière une pincée de tabac, qu'il nommait encore du *pétun*, me parla de Huysmans, dont il se flattait d'avoir été le secrétaire *bénévole*, ensuite de Casanova de Seingalt, qu'il avait certainement connu, lui aussi; puis du Sacré-Collège, et de l'esprit de son ami le Cardinal Rampolla. Il

fut naturellement amené, je ne sais par quels détours subtils, à me réciter un chant de l'*Orlando Furioso,* deux épîtres d'Horace et une ode de Catulle à Lesbie. De temps à autre, ce brillant « physicien » tirait sa tabatière, la humait pour ainsi dire au vol, et la relogeait dans ses basques, comme il eût fait d'une noix muscade.

Je m'amusais beaucoup, tant et si bien que je perdis de vue Maurice Du Plessys, objet de cette visite charmante et singulière.

Le soir tombait déjà quand le Comte de la Haulte-Chambre me dit à brûle-pourpoint :

« Et maintenant, mon cher *Duc,* veuillez avoir la bonne grâce de me dire où se trouvent les commodités du château, afin de les compisser fort aigrement... »



« Puisque nous avons fait connaissance, reprit le Comte de la Haulte-Chambre avant même de s'être rassis et en puisant dans sa minuscule tabatière d'argent ciselé, il serait séant que nous parlassions de notre pauvre Chevalier... »

Je lui demandai ce qu'il était arrivé à Du Plessys pour qu'il n'eût pu m'en faire part lui-même. Quelques semaines en deçà, ne lui avais-je pas fait tenir, de la part d'amis communs, une valise de linge et je ne sais combien de chapeaux, que je déposai moi-même 12 Avenue des Gobelins, chez sa concierge, sans qu'elle

m'eût donné de lui aucune mauvaise nouvelle?
— S'il ne vous l'a pas dit, c'était pour son trousseau, car il avait déjà l'idée d'entrer à l'Hospice des Incurables d'Ivry. Il ne s'agit rien de moins, ce « jourd'hui », que de l'y faire agréer par les relations des uns ou des autres.
Je songeai à Lucien Descaves et à Séverine. Descaves me donna le nom de Louis Guimbaud, l'excellent biographe de Juliette Drouet, et secrétaire du Comité de Surveillance à l'Assistance Publique. J'écrivis alors à Du Plessys de rendre visite à Descaves. Le poète remerciait toujours amis et inconnus par les dons des Muses, qui ne lui en étaient pas avares. Aussi, Mme Lucien Descaves et Séverine reçurent-elles des rondeaux et des madrigaux que Du Plessys Flandre-Noblesse et Chevalier de Lynan écrivait sur un pauvre papier réglé, tout poisseux de la table d'estaminet, mais éclaboussé par la magnificence de cour d'un Rhétoriqueur du duc de Bourbon. Combien ont su estimer à leur juste prix les pierres précieuses versées à pleine main par ce quémand éblouissant et sublime, qui possédait d'inépuisables trésors, les trésors du vocabulaire enterrés sous l'humus des siècles depuis la *Cantilène de Sainte-Eulalie,* et qui avait inventorié tous les idiomes de France, passé au crible du laveur d'or les sables de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et du Rhône? Au temps de Jean Le Maire, au temps de Jean Molinet, une ballade qui enchâssait quelques carats de ces richesses verbales était payée par les princes fort au-dessus de sa valeur.

Aujourd'hui, dans une ère beaucoup plus riche, le roi Demos offre loyer égal à l'ivrogne et l'écrivain, ce lit d'hospice des Incurables, pour l'obtention duquel il faut connaître quelques hommes illustres, le plus souvent des ministres et des sénateurs...

Pourtant, c'est à peine si j'ose plaindre Du Plessys : il ne voulait pas être plaint. C'eût été offenser celui qui avait écrit ces vers dignes de figurer dans Plutarque, et, d'autre part, d'être proposés en exemple aux élèves, comme un emploi puissant de métonymie :

Mais si mon sang mortel avait cours dans les chênes,
Il ne s'écrierait pas au choc du bûcheron.

Du Plessys, malgré sa misère et son délabrement physique, qui le faisait ressembler aux images du Christ taillées à la pointe du couteau dans un os blafard et que le temps a rendues frustes, avait conservé une grande fierté morale. On entend bien qu'elle n'était pas sans quelque incohérence : mais enfin, il restait le Poète intangible, et non le coltineur ou le tondeur de chiens que les crémiers et les petites gens auraient souhaité qu'il fût, pour satisfaire à la mesquinerie de leur morale. Il considérait, au contraire, que la Société lui devait aide et abri, comme au plus pur de ses représentants, sans qu'il eût à changer de fonction. Celui qu'Ernest Raynaud avait connu au chevet de Verlaine en 1886, « luisant, pommadé, la taille serrée dans un dolman clair aux riches pare-

ments de velours, en quête d'une réputation d'élégance et de politesse exquise », ce « talon rouge si Régence, au maniérisme étudié », ce descendant prétendu, et peut-être authentique, de Baudoin Bras-de-Fer, comte de Flandre, était devenu le Brummel de l'Indigence. Il en maintenait, dans la tourmente, le gonfanon rapetassé, mais à ses armes : *d'or au lion de sable, à l'étoile d'azur en chef*. C'était pourtant lui, le famélique toussant et crachotant, qui avait donné des recettes de gourmet à des traiteurs renommés, notamment celle d'un filet de sole, nous dit encore son vieux compagnon de l'Ecole Romane!

Par une rencontre merveilleuse, celui qui venait quêter pour lui, s'arrachant de sa studieuse et modeste chambre de clerc, celle même de la jeunesse de Taine, derrière Saint-Sulpice, était un autre dandy, le dandy des pompes ecclésiastiques, avec ses belles-lettres romaines, *lettere romane*, sa faconde recherchée, sa tabatière si spirituelle, ses bas et son plastron violets, ses mains soignées et voltigeantes de prestolet, de prédicateur mondain. Ah! que j'aime ceux qui s'inventent une vie pour vivre, non pour en vivre!...



Du Plessys ne voulut pas rester aux Incurables d'Ivry : on ne lui rendait pas les honneurs. Il aurait exigé que les domestiques fissent le

salut militaire sur son passage, même qu'ils lui présentassent les armes sous les espèces de leurs balais. Il nous dit cela chez André Mary, lequel, digne d'être nourri à la table d'un Charles-le-Téméraire, ne s'en étonna pas autrement. Peut-être fit-il chorus avec lui, car il ne fallait pas irriter le poète, sans quoi il déraillait pour un temps infini de la voie où chacun de nous le voulait aiguiller, c'est-à-dire la Poésie et l'Histoire. Si l'on savait s'y prendre, il ne manquait pas de buter à toute vapeur contre le sublime. C'était alors l'heureuse catastrophe! Nous aurions pu dire en attendant sa visite : « Accourez, orages désirés!... »

Avant d'en arriver là, c'étaient de petites stations verdoyantes, peuplées d'oiseaux « gringotteurs », soit qu'il récitât de mémoire des fables du duc de Nivernais, pour lesquelles il affichait un goût si particulier que je dus lui en copier plusieurs qui avaient échappé à sa mémoire; soit qu'il commentât avec finesse et en véritable linguiste quelque particularité de la syntaxe romane; soit, enfin, qu'il nous parlât de la *Chanson de Roland*, dont il avait établi un texte définitif en en comparant tous les manuscrits. Cet ouvrage considérable était dans sa cave, où il se piquait sans doute comme les vins à Paris. Mais avait-il seulement une cave? Et même n'avait-il pas rêvé?...

Toutes les cinq minutes, il en revenait à ses lubies. La plus ordinaire était une lettre qu'il venait d'écrire au Président Poincaré pour lui signaler des traîtres, ou lui suggérer le moyen

de brusquer la Victoire : il se voyait très bien, comme le jongleur Taillefer, à la tête d'une charge où aurait pris part toute la Nation. Mais il ne comptait pas avec les défaillances de sa voix casse ,qui aurait dû scander ses *laisses,* du Nord au Septentrion. L'on se gardait bien de lui faire cette remarque, et chacun le rengageait dans la longue récitation qu'il avait entreprise, lui qui aurait *décliné* toute la *Franciade,* où il trouvait d'incontestables beautés.

Quand il parlait ou récitait, je sentais derrière lui une présence secrète, celle d'un Archange guerrier, sombre et trapu comme un Viking, et appuyé des deux mains sur sa haute épée de chevalerie ...

Cette mémoire prodigieuse, en un cerveau où ne logeait plus qu'une raison intermittente, il l'avait amenée à ce point de capacité en apprenant toute la poésie française dans les bibliothèques publiques. C'était sa façon d'en avoir une à lui ! A ce propos, il citait les Anciens, qui n'avaient pas de livres, et les jongleurs, qui devaient retenir les épopées chères à leur temps. Ce trait seul suffisait à montrer l'héroïsme de notre chevalier des lettres, le Chevalier de Lynan, nom plutôt fait, comme dit Raynaud, pour les petits soupers de Marly.

Du Plessys se croyait de droit un siège à l'Académie française. Il y aurait d'ailleurs prononcé l'éloge de n'importe qui, car il se plaisait à soutenir que quiconque tient une plume est animé par un génie qui le place au-dessus du vulgaire

et lui mérite la reconnaissance de sa patrie. Aussi se présentait-il à chaque fauteuil vacant sous le nom de Du Plessys Flandre-Noblesse. La presse l'en raillant grossièrement, un jour il fit imprimer des cartes de visite avec cette mention : *Eau, Gaz, Electricité.* Comme on lui en demandait la raison :

— C'est, répondit-il avec hauteur, pour que les journalistes n'aillent pas faire accroire à ces Messieurs que je loge sous les ponts ou dans une cabane à lapins.

Il faut cependant rectifier : ni le gaz, ni l'électricité n'allaient jusqu'à son étage...

De toutes les lettres d'hôpital que je reçus de Maurice du Plessis et qui se répètent plus ou moins dans les termes, en voici une, écrite au crayon, en 1917, qui donnera une idée de la pauvreté de ce poète « pindarique ».

« Mon cher Juvénal, Epuisé de fatigue, je suis tombé sur la voie publique, frappé de congestion par le froid, dans la nuit de samedi à dimanche. J'ai été transporté à l'Hôtel-Dieu par de jeunes officiers, élèves de l'Ecole Polytechnique. Je suis depuis longtemps en traitement à cet hôpital, dans le service de l'excellent docteur Caussade. Ayez donc l'obligeance, cher ami, de venir me voir, s'il vous plaît, demain jeudi, si cela vous est possible. Informez Séverine de l'état de détresse dans lequel je me trouve actuellement : qu'elle veuille bien me procurer, par l'une des œuvres charitables qu'elle patronne, plusieurs choses dont j'ai besoin, entre autres,

s'il vous plaît : 1° du chocolat en tablettes; 2° des timbres-poste, des enveloppes et papier à lettres; 3° de quoi fumer; 4° un gros morceau de pain d'épices, s'il est possible, car j'ai très faim; 5° Eau de mélisse, si possible, car il n'y a ici aucun cordial!

« Que Séverine, enfin, veuille bien me procurer, par l'une des œuvres susdites, quelque peu d'argent dont il y a grand besoin en ce lieu : au moment où je vous écris ceci, je suis absolument *sans un sou,* situation terrible en pareil lieu. A vous de tout cœur, ami, et croyez-moi votre *Maurice Du Plessys.* Salle Saint-Augustin, lit numéro 3. Hôtel-Dieu. — *P. S. :* Le Ministère de l'Intérieur va se décider à me payer mon arriéré. *Enfin!* »

J'allai à l'Hôtel-Dieu le lendemain, sans avoir dérangé personne ni fait appel « aux bonnes œuvres ». Mais Du Plessys n'était déjà plus là! Une autre fois, il m'écrivit du même hôpital, *salle Saint-Thomas, lit* 32, pour me demander un peu de tabac ordinaire, un petit paquet de bonbons acidulés et l'adresse de Vincent Musilli, « ami très particulier ». Dans une autre, il voulut me communiquer une fable en langue d'oïl du XIIIe siècle, qu'il désirait me dédier, plus une seconde à Séverine », cette dernière fable « connue et très estimée de la Haulte-Chambre. » Il y était encore question de « notre vieux Rhétoriqueur André Mary ».

Du Plessys, à l'école de la pauvreté, avait appris quelques *ficelles* innocentes, qui font en-

core notre délectation, si l'on peut dire, à André Mary et à moi. Il fut le premier à nous les avouer, comme s'il eût été un compagnon facétieux des *Repües Franches*. L'une d'elles consistait, quand il avait besoin de « cordial », à pénétrer chez un pharmacien en se tenant le ventre et en poussant des gloussements de douleur. Puis il se laissait tomber sur une chaise et soupirait des paroles confuses où se distinguait plus nettement le mot *tranchées*. On lui donnait alors une bonne dose d'elixir parégorique dans un verre d'eau, et l'on jugeait à sa mise qu'il ne serait pas séant de le faire payer. En recommençant ce manège trois ou quatre fois dans le même quartier et à l'heure de l'apéritif, il avait trouvé le moyen de se procurer un pernod ou quelque chose d'approchant.

Une fois, il me fit tenir un papier à la *Bibliothèque Nationale*, où je passais mes après-midi. Il m'y disait que, soudainement atteint d'un rhumatisme, il ne pouvait se traîner jusqu'à moi. Je pus me rendre compte, à son visage douloureux, à sa marche hésitante et aux cris qu'elle lui arrachait, qu'il souffrait d'un lumbago ou d'une sciatique aiguë.

— Si vous aviez cinq francs pour me procurer une canne, ce me serait peut-être le meilleur soulagement!

— Qu'à cela ne tienne, lui dis-je en retirant du vestiaire un jonc de valeur que l'on m'avait donné : prenez la mienne et gardez-la en souvenir de moi.

Du Plessys me remercia avec effusion et se retira avec plus de difficulté qu'il ne marchait auparavant. Mais, me trouvant vers le soir à la terrasse des *Deux-Magots,* j'avisai Du Plessys qui passait et repassait, fier et gaillard comme un comte de Flandre. Il m'aperçut et vit que je riais.

— Mon cher ami, fit-il un peu gêné, je me suis si bien trouvé de votre canne que mes douleurs ont disparu comme par enchantement.

— J'en suis heureux, mais qu'avez-vous fait de la canne, *la vôtre?...*

— Ma foi! comme j'étais guéri, je l'ai vendue.

— Vendue! Mais combien?

— Oh! pas mal : deux francs!...

— Du Plessys, vous auriez dû passer chez Antoine, il vous en aurait bien donné cinq louis.

— Ah! s'écria-t-il rempli d'un naïf désespoir, que ne m'avez-vous dit sa valeur! Comme je ne suis pas exigeant, j'en aurais demandé seulement le quart!...

Je voulus le consoler en le priant de s'asseoir avec moi, mais il protesta qu'il cherchait quelqu'un et disparut : sa délicatesse naturelle venait de le taquiner soudainement...

Or, à quelque temps de là, le scrupuleux Du Plessys voulut s'acquitter envers moi : il le fit par ces précieux vers que j'aime reproduire, moins parce qu'ils me font honneur bien au delà de mes mérites, mais parce que je les sauve

peut-être de l'oubli. Ils sont datés des Incurables d'Ivry, *salle Cabanis, lit* 27.

A PAUL SOUDAY

Rondeau héroïque dans le goût
des anciens Rhétoriqueurs flandrois.

Le nom d'artiste, à qui crée un modèle,
Voilà le prix que, de bouche fidèle,
Le Siècle est vu libéral à payer,
Bruit à valoir sur le noble loyer
Que Mort acquitte en monnaie immortelle.

La vérité, Souday, tu la sais telle :
Le bon facteur, Horace ou Praxitèle,
Contre Atropos a seul un bouclier,
Le nom d'artiste!

Celui de qui l'âme en feu qui pantelle
Sut la Nature exprimer sans cautèle,
Jà ne sauront cent mille ans l'oublier :
Conquis aura par ainsi l'Ouvrier
(Fleuret qui chante, ou Ronsard qui martèle)
Le nom d'artiste!

Je ne sache pas que Paul Souday en ait tenu compte : la poésie et l'ancienne langue pour lui étaient de l'hébreu... Il trouvait, par exemple, que Ronsard n'avait guère réussi que dans les petits vers...

ROBERT CAMPION

Quand Robert Campion publia les *Rimes paysannes,* qui sont au Lieuvin ce que les *Emaux Bressans* de Gabriel Vicaire sont à la Bresse, je n'avais pas vingt ans et je donnais de temps à autre des notes critiques dans un journal de l'Orne.

Le poète y chantait sa maison au bonnet de paille grise, son chemin creux, sa fille Jeanne, ses sabots, son armoire sculptée, ses chandeliers de cuivre, son âne, et autres choses aimables, sans compter deux autres bien normandes : la pluie et la boisson.

C'était le temps où l'honnête homme tenait table ouverte, et où il ne rentrait gtuère chez lui, après le médianoche, sans s'être « *fait une bigne à l'étal d'un boucher* ». On chantait encore à table des chansons épicuriennes de l'ancien Caveau de Panard et du Caveau moderne de Désaugiers, et c'était faire l'éloge entier de quelqu'un que de dire qu'il était grand buveur et bon fusil. La vigueur à la Maréchal de Saxe était sous-entendue. Cet honnête homme tirait à beaucoup d'exemplaires au pays des Vikings. Mais il y avait dans la poésie de Robert Campion une note de mélancolie qui est la parure de la force, ses lettres de noblesse. Elle faisait de lui un gentilhomme-terrien avant qu'il

devînt un gentilhomme-verrier. Aujourd'hui qu'ils ne s'ennuient plus dans le fond des terres, qu'ils ont automobile et radio, qu'ils ont vendu leurs bibliothèques amassées depuis Louis XIV, les gentilhommes-terriens ne fournissent plus de contingent à la Poésie, du moins je le redoute fort...

Nous ne fîmes connaissance que deux ou trois ans après, à Paris, et au Cabaret de la Pompe Notre-Dame. Il s'y donnait un banquet de poètes normands, sous la présidence de Ch.-Th. Féret, et il y avait, entre autres convives, l'ancien graisseur de wagons Adolphe Vard, à la tête de bois sculpté! *Olim truncus eram ficulnus.* Il pouvait déclamer toute la poésie grecque, apprise entre les trains et sous la lanterne livide d'une gare de bourgade! Quel voyageur se serait douté que l'humble ouvrier qui vérifiait les essieux en faisant retentir la nuit de son clair marteau scandait peut-être un vers des *Travaux et des Jours?*...

Robert Campion m'apparut sous les traits d'un faune débonnaire, surtout à cause d'une cravate flottante à pois blancs, que ce chèvre-pied dînant en ville semblait avoir cueillie dans un verger, comme un papillon sur une laitue. Malgré la mélancolie de ses vers, il riait, il apportait l'optimisme et la santé, et tout le monde riait de le voir rire. Ainsi en était-il de Mathurin Regnier, qui, d'après lui-même, faisait rire les chiens, les chats et toute la maison.

Il prit place à côté d'un autre géant, le poète Paul-Napoléon Roinard, lequel se mit à réciter

en pleurant et d'une voix de fillette son poème de la *Vallée de Bray*. Quand il en arriva à ces vers :

En ce pays,
Ce pays gras, ce pays gris,
Les vaches crèvent de santé sur le pâtis.

Campion, qui n'en pouvait mais, et que les vers libres déçoivent, Campion fit un éclat.

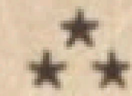
— C'est la mort aux vaches!...

Alors, Roinard se rassit, ravala ses larmes et dit d'un ton bourru, mi-fâché, mi-plaisant :

— Avec tes vers parnassiens, tu n'en ferais f..... pas autant!

Cela aura peut-être mal tourné, néanmoins, si le traiteur n'eût apporté une heureuse diversion sous les espèces d'une poire pour six. Napoléon Roinard, qui rossait encore plusieurs agents à lui tout seul, voulut s'emparer de l'hôte et le jeter par la fenêtre. Il s'apaisa avec la promesse que ce faquin ne reparaîtrait plus, et savoura quelques murmures flatteurs, mais non cette acclamation qui retentit au banquet d'Apollinaire: « Napoléon! Napoléon! » et à laquelle il répondit avec magnificence : « C'est un nom qui fut plus mal porté!... »

Roinard fit alors un long exposé de ses théories sur « l'infamie de la Bourgeoisie ». Il ressemblait au vieux Flaubert, et Campion, qui l'écoutait en souriant dans sa barbe broussailleuse, au Satyre qui offrit des dattes à saint Antoine, alors qu'il allait visiter saint Paul en son ermitage de Thébaïde...



J'ai connu à Robert Campion plusieurs domiciles à Paris ou en banlieue; mais celui qui l'encadrait le plus parfaitement était sis à la pointe de l'Ile Saint-Louis. De grands vernis du Japon et des peupliers d'Italie atteignaient jusqu'à la fenêtre de sa chambre mansardée, où il avait accumulé, avec un goût parfait, un petit mobilier rustique, des imageries vivement enluminées, des assiettes peintes, des bibelots anciens, des portes d'armoires à ferronneries. Ce petit espace était à l'image de son cœur. La Seine charriait jusqu'à Rouen les regrets dont il la chargeait pour sa patrie et qui passaient, au printemps, entre les pommiers en fleurs. Il y était, enfin, le poète en exil, le prisonnier de Paris. Mais il apportait dans tous ses souvenirs une telle force d'évocation, un sens si précis des choses de la Nature et des métiers de la terre que nous étions à quatre-vingts lieues de Paris, aux temps des diligences et des breaks.

Si vous parliez de la mésange, par exemple, il citait Buffon de mémoire et finissait par l'aveindre en une petite édition illustrée de planches en couleurs, un *Buffon des Enfants* qu'il avait lu dans sa jeunesse et qui lui avait fait mépriser l'autre, le *grand*. Il y ajoutait des observations personnelles, à faire pâlir les *Histoires Naturelles* de Jules Renard, ces plaisanteries inhumaines d'un Parisien aux champs. Autant du lièvre et de sa hase, de la truite, de l'écre-

visse, ou de la plus humble des plantes. Son maître, dans l'étude des choses de la campagne était un des héros des *Clos de Jadis,* un journalier sentencieux et futé, qui est devenu, pour ainsi dire, un de mes amis, encore que je ne l'aie jamais vu, qu'il soit mort depuis un temps pour moi très ancien.

Mme Neuville, la touchante châtelaine de ces *Clos de Jadis,* que leur auteur a fait mourir prématurément dans la réalité et qui était sa cousine, m'a longtemps fait rêver avec ses gants de filoselle, son ombrelle tournante, sa capeline, ses anglaises et ses ruches Second Empire, que je pouvais détailler sur une photo jaunie, comme dorée par le souvenir. Mais elle nous réservait une surprise, celle de trépasser à cent-dix ans, de sorte que le poète la pleura deux fois, à dix lustres d'intervalle. N'est-ce pas une étourderie à long terme, dont on trouverait peu d'exemples dans la vie des plus illustres distraits? Je songe à La Fontaine, qui ne se souvenait pas d'avoir été marié...

Il y avait aussi M. de Fouques, ce gentilhomme décavé qui faisait sa matérielle au billard et brillait dans les chasses; M. de Fouques qui mourut sur un grabat de buanderie, veillé par sa queue de billard d'honneur, incrustée de bois précieux, et plantée comme un cierge au chevet de sa paillasse; M. de Fouques, un Balzac revu par Dickens et un peu rétréci par Poil de Carotte... C'était, enfin, toute une société disparue que Robert Campion ressuscitait avec une tendresse mêlée d'ironie, mais celle-ci si

bien fondue qu'elle n'apparaît pas à tout le monde, — privilège de l'homme bien né.

Que j'aimais entendre, pour la centième fois, comment Campion, en l'espace de quelques instants, tua une truite d'un coup de fusil à baguette, et un lapin sauvage d'une fourchette de fer; comment il cassa le gueule au bistro et en fit jaillir le sang contre les murs; comment il déménagea Forain à la cloche de bois; comment son ami Alphonse Allais demanda gracieusement au Lord auquel il le présentait : « *Sir, do you speak English?* » — ou comment sa mère « a commencé son âme avec des mots graves et doux »...

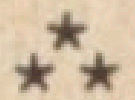
Il tirait aussi d'un amas de papiers, de gravures et de vignettes des lettres à marges de dentelle et à bouquets enluminés, celles qu'il écrivait à ses parents le premier jour de l'an de grâce 1872. Devant nous, le rôti cuisait sur ses braises : Campion est né rôtisseur. Le vin riait dans les hautes flûtes, et nous mangions dans le vieux Rouen et le vieux Sarreguemines. Pour verser à boire, il tenait le pichet en grès du Pré d'Auge contre sa cuisse et le penchait au-dessus du verre tenu de la main gauche, comme on le voit faire aux moissonneurs. Au bout de peu de temps, il s'échauffait, levait son verre et, la main sur le cœur, chantait, d'une voix chaude et bien timbrée, la *Boulangère a des écus*, ou les *Moines de Saint-Sébastien*, ou les *Filles de La Rochelle*, ou quelques chansons de Béranger, qu'il adore, et que j'aime à travers lui. En l'y forçant un peu, il chantait ensuite les

siennes, comme les *Peupliers*. Elles sont dans le goût de Pierre Dupont et faites pour les tâcherons et les voituriers qui, naguère encore, incantaient la nuit. Si la chanson devait renaître, Campion pourrait être son parrain, car cet art, dit populaire, veut des maîtres subtils et rigoureux, non des cacographes dépourvus de style et de prosodie.

Pour moi, le roulier était devant la porte; les coqs éclataient dans la cour de pommiers, le roitelet pépiait dans la haie, le garde-champêtre à bicorne et baudrier battait la caisse ou affichait une ordonnance de Badinguet, et les petites filles, dans l'allée de frênes du manoir, jouaient au volant, au jeu des Grâces ou au cerceau, la toque écossaise sur l'oreille, et leurs pantalons à dentelure plissés jusqu'aux chevilles. Mme Bovary revenait de Rouen. Je pensais que pour sortir nous mettrions des houseaux, afin de ne pas nous geler les jambes dans l'herbe mouillée, et que nous dépendrions le fusil à piston pour tirer un lièvre au gîte...

Comme il nous semblait que ce fût un de ces « beaux dimanches » dont il a conservé un souvenir impérissable, après « *Grâces Dieu bues* », nous chantions la Messe et les Vêpres, chacun lisant dans un missel du XVIIIe siècle, relié en maroquin rouge et qui n'était pas sorti de la famille. Le *Credo* était un triomphe, et on l'arrosait d'une rasade ainsi que l'*In exitu Israël*, Souvent Lucie Faure-Favrier, qui demeurait en dessous, envoyait sa femme de chambre pour demander que l'on chantât plus bas, et moi

peut-être moins faux. Quoi! n'étions-nous pas à la campagne? A la campagne, au fond du Passé, dans la compagnie d'ombres charmantes, qui bénéficiaient, à coup sûr, de nos hymnes sacrées, encore qu'elles fussent un peu colorées de vin. Mais on dut chanter de même à Cana, et le Seigneur renouvela la boisson...



Un jour, obéissant à son destin nomade, Campion s'en fut diriger une verrerie dans les Provinces belgiques, puis à Vertou, où il fit connaissance avec le muscadet. Poète, de la racine des cheveux — c'est tout ce qu'il en reste — jusqu'aux orteils, il s'est toujours flatté d'être un homme d'affaires. Mais les affaires ne sont pas de son avis... Cette fois, il était gentilhomme-verrier comme Saint-Amant, que l'on surnommait le *Bon Gros*, et je lui consacrai une Ode à refrain catullien, ou, si l'on veut, une *Folastrie*.

A qui mon Robert doit-il
D'amasser perle et béryl,
Soufflant d'une sarbacane
La Bouteille diaphane?
Cil regracier du dois,
Qui, des rivages Indois,
Nous revint avec la Vigne :
Cette Déité bénigme,
Le bon Père Nyssien
Qui te reconnut pour sien
A ton crâne tout d'ivoire,

Que tu chauvis de trop boire,
Et qui mérite environ
Les roses d'Anacréon,
Les lèvres ambrosiennes
Des Nymphes Coryciennes!

A qui mon Robert doit-il
D'amasser perle et béryl,
Sinon, dis-je, à ce Bassare,
Que tu chantes sans catarrhe,
Le verre contre ton cœur,
Pour échauffer la liqueur :
Oui, ta bouche fut choisie,
Qui souffle la Poésie
Des vieux biberons Virois,
Pour en gonfler les parois
De mille et mille bouteilles
A ton ventrelet pareilles!
Et le Père Nyssien,
Qui ne reconnût pour sien,
Ta chanson te fait enclore
Comme avette dans l'amphore,
Afin qu'au nez le Buveur
Soit piqué de bonne humeur,
Ou que le repu qui boude,
La tempe contre son coude,
Entende dans le flacon
Cette Mouche Hélicon,
Qui redonde, ronfle et vire
Et zonzonne un vaudevire
De fèvre ou de métayer
Qu'il se prend à bégayer,
Ainsi qu'au temps du jeune âge
Il faisait en son village,
Dont l'air lui semble plus pur
Qu'à Baïes et qu'à Tibur.

Soufflant d'une sarbacane
La Bouteille diaphane,
Encore mets-tu dedans,
Comme aux cœurs des confidents,
Les délices doucelettes,
Les blandices tendrelettes
D'Une au regard langoureux,
Et chacun rends amoureux,
Qui, d'une vigueur asine,
Arce en frôlant sa voisine!

A qui mon Robert doit-il
D'amasser perle et béryl,
Soufflant d'une sarbacane
La Bouteille diaphane?
Derechef, au Diphien,
Qui te reconnut pour sien!
Il veut, ce Fils de Sémèle,
Qu'au bon vin l'amour se mêle :
Ainsi, le Vieux de Téos
Se laissait blesser d'Eros.

Souffle donc, ô Gentilhomme,
Par qui le Vin l'on renomme
Qui n'était que de valet!
Tu mûris le verdelet,
Et ferais qu'eau de fontaine
Eût de Loire ou d'Aquitaine
L'ambrosiaque saveur,
Par ta bouche de Buveur
Soufflant d'une sarbacane
La Bouteille diaphane!

Cil regracier tu dois,
Qui, des rivages Indois,

Nous revint avec la Vigne :
Cette Déité bénigne,
Ce bon Père Nyssien,
Qui te reconnut pour sien.

Je retrouvai Campion, quelques années plus tard, dans la banlieue de Paris, sur un domaine seigneurial qu'il avait mission de diviser. Des maisons s'élevaient par ses soins — *Aux accents d'Amphion, les pierres se mouvaient* — et des rues se percèrent à travers le sous-bois, qu'il baptisa de noms chers à son cœur : *Avenue André-Chénier, Avenue Victor-Hugo, Avenue Alfred-de-Musset, Avenue Evariste-Parny.* Mais le Conseil Municipal tiqua sur cet Evariste qui ne lui disait rien de bon. Il fallut s'expliquer.

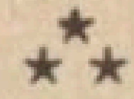
« C'était, répliqua Campion, un grand Conventionnel, un irréprochable Sans-Culotte, fusillé plus tard par le tyran Napoléon !... »

Ainsi, le chantre d'*Eléonore* put-il conserver son avenue. Mais ni Baudelaire, ni Verlaine, ni Théodore de Banville n'ont encore la leur. Alphonse Allais non plus...

C'est là que je vais visiter Robert Campion, dans un pavillon de garde-chasse, où les poutres sont apparentes, et qui est accosté de noyers séculaires. J'ai retrouvé les assiettes peintes, les imageries et les bibelots anciens du quai Bourbon, petits dieux du logis. Quand l'on regarde par la fenêtre, au lieu du noble et mélancolique paysage parisien, l'on aperçoit un château Premier Empire, tracé au tire-ligne et couvert de tuiles. Il aurait inspiré l'ineffable Douanier s'il

eût voulu représenter les *Adieux de Fontainebleau.*

Que le poète parle de la mésange, de la hase ou du grillon, la résonance de sa voix n'est plus la même qu'au temps où il était prisonnier de Paris, où la Nature n'était ni à sa porte, ni dans son jardin. Les petites filles qui chantent au dehors ne sont pas celles du manoir Restauration, mais les enfants criards d'une sorte de phalanstère ouvrier. Lui-même n'est plus le Faune de la Pompe Notre-Dame. Avec sa moustache et sa petite impériale blanches, son grand chapeau de pêcheur à la ligne et son bel habit de velours, il ressemble à Buffalo-Bill, qui était, à vrai dire, si on ne le sait pas, le cousin-germain de Mistral. Il ne chante plus, il chantonne; je ne veux pas dire qu'il déchante. Mais, inlassablement, il tourne son esprit vers le Lieuvin de sa jeunesse, il se réfugie dans le passé. Ces clématites qui bordent une allée, il en a rapporté les pieds de Prêtreville, le lieu de son enfance et celui où il a situé les *Clos de Jadis :* ce sont les petites filles de celles qui fleurissaient son chemin creux...



Un autre livre est né là, sous sa plume nostalgique. Il est consacré à Lisieux et porte en sous-titre : *Essai de Psychologie rurale,* mais ce n'est pas ce que j'en aime le mieux. Ce sont les efforts d'une ville orgueilleuse et volontaire, qui cherche son apogée et le trouve après divers tâ-

tonnements et maintes utopies, dans le culte qu'elle rend à la Sainte, et dans lequel il entre une part à peu près égale de mysticisme et d'industrie, cette dernière foncièrement racique et que l'on pourrait, somme toute, exempter de blâme si le goût de l'âge médiéval, dont Lisieux est si fier, était toujours respecté. Hélas! l'on sait qu'il n'en est rien...

France eût sans doute aimé ce livre, où se rencontrent tant de tableaux voilés d'ironie; où Robert Campion tient le milieu entre le *Petit Pierre* et le héros de Jules Renard; où Thérèse, enfin, est aussi caressée que Jehanne d'une louange délicate, plus latente que célébrée.

Dans la maison du garde-chasse,
Y a-z-une bien belle glace,

une glace Empire à trumeau. Elle porte, de chaque côté de sa monture de bois bruni, deux petites appliques de bronze doré, où sont accrochés un oignon d'argent Louis XVI et un chapelet espagnol. Ces appliques en forme de paniers fleuris sont celles où Thérèse enfant accrochait sa montre et le ruban de ses cheveux, quand elle grandissait aux *Buissonnets*. Or, c'est aux *Buissonnets* que Robert Campion engendra ses filles et qu'il découvrit ces petites reliques, dissimulées sous plusieurs couches de peinture. Va, bibelotier de Dieu, homme de bonne volonté, tes péchés te seront remis :

Tu chantas tour à tour, sur la Lyre d'Orphée,
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée!

OTHON FRIESZ

Quand j'ai connu Othon Friesz, c'était vers 1905. Par les cheveux et les poils il ressemblait à Rembrandt jeune, Rembrandt aux trois moustaches, et il le savait. Mais, pour nous, il était un nouveau Delacroix. Nous vivions, sinon dans la bohème, du moins dans l'insouciance, et nous avions foi les uns dans les autres, sans avoir encore fait autre chose que des ébauches. Lui était indéniablement né pour être peintre, et quand nous cherchions les professions que le sort aurait pu nous contraindre de subir, nous n'en trouvions qu'une pour notre ami. Il l'eût embrassée sans dégoût : c'était celle de marin, comme son grand-père qui fut corsaire, et son père qui avait fait sept fois le tour du monde en y mettant beaucoup de fantaisie.

En ce temps-là, Othon Friesz demeurait Place Dauphine, au-dessus d'un épicier auquel il devait mille francs de charbon de bois et cinq cents de boîtes de conserves. Aussi nous n'allions dîner chez lui qu'en nous faufilant le long du mur. Si l'épicier nous apercevait il ne manquait pas de dire : « Vous allez chez M. Friesz, Monsieur? Eh bien, il me doit, etc... etc... » De la sorte, il nous faisait délicatement entendre que nous ajoutions à la dette, et qu'en fait nous étions ses invités. Il fallait encore éviter la con-

cierge : pour se venger de tirer le cordon fort tard, elle aurait averti l'épicier qu'il s'était encore passé une *orgie* là-haut. Mais, généralement, nous achetions chacun du pain, des lentilles, des frites, du fromage, du vin et des saucisses, rue Dauphine, chez un gagne-petit qui les accommodait en plein vent et qu'on ne voit plus aujourd'hui. Ainsi, en y mettant une quarantaine de sols, nous dînions plantureusement à cinq ou six, et nous avions de quoi fumer. Toute la cuisine se préparait dans la poêle, sur le fameux charbon de bois. Une lampe à pétrole sans abat-jour éclairait l'unique pièce à hautes fenêtres d'un vieil hôtel divisé en pauvres logements. Si d'autres locataires se plaignaient de la médiocrité de leur sort, Othon Friesz était heureux du sien, et nous n'aurions pas changé le nôtre qui, pourtant, n'était pas brillant. Etre là, dans l'atmosphère de juvénile enthousiasme, contempler les toiles accrochées au mur et que le peintre rapportait de Falaise ou de la Creuse, entendre Le Sieutre chanter ses chansons paysannes, dire ou écouter des vers, parler de l'avenir avec assurance et plaisanter sur notre manque d'argent, nous n'en demandions pas plus. Parfois, le maître du logis s'offrait le théâtre; ce fut toujours sa grande passion. Mais comme, en général, il ne pouvait faire face à la dépense, il s'engageait dans les chœurs avec quelques-uns de ses amis qui chantaient aussi faux que lui-même, et l'on a vu le temple de *Samson et Dalila* s'écrouler sur leurs têtes.

Ce soir-là, le poète Maurice Le Sieutre, qui était aussi sculpteur, les accompagnait. C'est un myope à lorgnons, et d'une maigreur qui atteignait environ 1 m. 80. On leur donna des robes que l'on nomme *chlamydes,* quand l'action se passe en Grèce. La robe de Le Sientre lui arrivait au tiers de la cuisse... Le régisseur les fit mettre sur un rang et les contempla de face et de profil.

«N. de D!... s'écria-t-il en s'adressant au poète, avantagé par la Nature comme un autre Dupanloup, tu ne peux donc pas cacher tes c........, espèce de c...? »

Le récit de ces soirées faisait notre joie, et aussi le souvenir de quelques facéties dignes des *Repues Franches* et qui auraient réjoui Murger.

Une des plus amusantes me revient à l'esprit. C'était à la veille d'une exposition. Le peintre assemblait lui-même ses cadres, et, comme il en avait confectionné beaucoup, il pria Le Sieutre et moi de terminer l'ouvrage le lendemain matin, disant qu'il prendrait du repos. Nous vînmes et nous mîmes à scier des baguettes en chantant. L'hôte, étendu sur son lit dans une alcôve, s'accommodait tant bien que mal du tintamarre. Mais, soudain, l'on frappe à la porte.

— Chut! dit Friesz, c'est l'encaisseur de Dufayel, et je n'ai pas le sou!...

Silence. On frappe de nouveau. Pas de réponse.

— Mais ouvrez donc, Bon Dieu!...

— Je suis couché et malade, gémit Friesz de son lit.

— Vous n'êtes ni couché, ni malade : j'entends scier...

— Eh bien, fit le Sieutre, je scie dans mes draps!...

— Allons, bougonna l'encaisseur, qui était un bon bougre et qui goûtait le calembour, vous êtes de joyeux farceurs. Je repasserai un de ces jours, quand vous aurez fini de scier...

Il y avait aussi de touchants souvenirs, ceux des navigations du Capitaine Friesz, géant grondeur et redoutable qui rossait ses matelots au lieu de les punir, trouvant qu'un coup de poing déshonorait moins un homme que les fers, et qui rapportait des Tropiques des cargaisons d'ananas et de perroquets. Le jeune Othon vendait les ananas à l'épicier pour se procurer des bonbons, et le capitaine avait assommé de calottes les perroquets qui ne voulaient point parler. « Mais, ajoutait Friesz, ils n'étaient pas perdus, car mon père commandait au cuisinier de les faire cuire. Ainsi, durant la traversée d'Amérique, l'équipage fut nourri de perroquets. »

Le capitaine Friesz est mort sans avoir écrit ses mémoires. Mais sa fantaisie, sa puissance, son amour de la mer, son goût de l'aventure et sa rude poésie ont passé dans la peinture de son fils, de ce fils qu'il n'a jamais contrarié et qui lui en garde une reconnaissance infinie. Il garde la même à sa mère, dont on peut admirer le portrait où l'adolescent, déjà grand maître, a mis autant de science que d'amour. La douceur

d'une mère qui avait deviné son fils est aussi dans la peinture de celui-ci, et s'il perpétue naturellement les siens dans ce qu'ils ont de différent et de contraire, je suis sûr qu'il n'est pas sans penser à l'un et à l'autre pour leur rendre avec son pinceau un hommage filial.

— Ma mère, disait souvent Friesz, était élève de Liszt. Elle voulait faire de moi un pianiste, et j'ai beaucoup peiné sur Wagner et Beethoven.

Quand Othon Friesz quitta la Place Dauphine pour son grand atelier du Boulevard Montparnasse, on l'entendait jouer la *Marche de Tannhäuser* sur le piano maternel, un petit piano droit, qui ressemble à celui de Chopin. Je pense que ce piano, qui lui fut jadis si pénible, lui a plus servi pour son art que les leçons de l'Ecole, quand je considère, si j'ose dire, tout ce qu'il y a de musical dans sa peinture : cette grande douceur fondante qui, plus que l'héroïsme et la virilité ostentatoires, est le fond du génie de Wagner.

Je n'aurai garde d'oublier le « père Lhuillier », dont parlait si souvent Friesz et qu'il unit à ses parents dans sa reconnaissance. Ce professeur à l'Ecole des Beaux-Arts du Havre mérite d'avoir sa place dans l'histoire de la peinture, si les circonstances et l'obscurité de son exil la lui ont refusée. Car le père Lhuillier a formé plusieurs célébrités d'aujourd'hui qui appartiennent à ce que nous appelons plaisamment *l'école du Havre*, et parmi lesquelles Othon Friesz est la plus éclatante. Pourtant,

le bonhomme peignait de délicates grisailles et de petits portraits surannés. Mais il a laissé à chacun son génie et l'a guidé avec intelligence. Sa finesse, son goût sûr, son esprit frondeur, il les a donnés en viatique au jeune homme qui allait devenir élève de Bonnat, et peut-être l'ont-ils préservé de quelques admirations faciles qui ont fait perdre à d'autres beaucoup de temps. Othon Friesz n'a jamais perdu le sien. Il fut tout de suite dans sa voie, et il l'élargit d'année en année. Il a pu recevoir les encouragements de Pissarro : ils ne valaient pas pour lui ceux du « père Lhuillier », et peut-être, ce jour-là, se méfia-t-il. C'était d'ailleurs au sujet d'une vespasienne qu'il avait peinte au coin du Pont-Neuf, et que le soleil frappait comme un dôme sacré dans une ville d'Italie. Toile invendable! Mais, disait Friesz avec une charmante candeur de *peintre*, je ne l'avais pas faite exprès!... Cette toile fut longtemps chez Brimeur. De temps à autre, on comptait sur elle pour le charbon de bois : invendable, vous dis-je!

J'étais parti pour évoquer des souvenirs du temps d'une jeunesse désintéressée et qui ne se reverra plus, du temps, dis-je, ou les peintres avaient la patience, l'héroïsme d'être pauvres avec gaieté pendant un lustre et même plus. Mais il y faudrait mêler d'autres personnages qui, eux aussi, ont fait leur chemin, et c'est un livre qu'il conviendrait de leur consacrer! J'ai retrouvé Othon Friesz en des domiciles différents qui marquent son ascension et je l'ai toujours trouvé le même. Les objets que j'avais vus

Place Dauphine ne l'ont pas quitté. La plupart ont figuré dans des natures mortes : il semble qu'ils soient ses fétiches, et il les vénère. Il y a toujours le portrait de la mère de l'artiste, avec son doux sourire, ses yeux candides et les mains croisées sur ses genoux. Il y a toujours la petite de femme du « père Lhuillier », dans sa mode de 1880. Et devant ces reliques, j'écoute encore les mêmes histoires que j'entendais vingt ans avant. Mais lui les raconte sans mélancolie, car chaque jour ajoute à son labeur, et cet homme si attaché à ce qui fut hier est également attiré par demain. Non, ces souvenirs ne sont pas des larmes! Ils sont ses muscles et ses os, ce qui le forme et l'a formé, ce qu'il a toujours vu, ce qui le maintient et le propulse pour acquérir. On pourrait partir de là pour avancer qu'Othon Friesz est un ami de la tradition et qu'il procède plus ou moins des anciens. Sans doute, mais encore n'est-ce pas très sûr. J'aime mieux m'arrêter au capitaine, à l'élève de Liszt et au « père Lhuillier », desquels j'ai tant entendu parler en compagnie de ceux qui sont encore mes amis, et je crois que cette atmosphère familière, simple, insouciante, rude parfois, plaisante et gamine aussi, est celle qui convient au peintre et dans laquelle il a grandi, aux deux sens du terme.

RAOUL DUFY

Le peintre de la joie! C'est le chapitre qui me frappe le plus dans le livre de Mlle Berr de Turique sur l'œuvre de Raoul Dufy. En effet, tous ceux qui ont fréquenté Dufy depuis vingt-cinq ans et plus, savent quel optimiste inaltérable, incorrigible il a toujours été, et vers quelles fêtes de couleurs il est toujours prêt de diriger ses pas : régates, assemblées foraines ou patriotiques, courses de chevaux, remonte et comices, concours de musique ou de gymnastique, et ces éternels pavois de tentes et d'ombrelles que sont les plages normandes! Mais il y faut la brise de la Manche ou le mistral de la Méditerranée, qui vous turlupine les drapeaux, les lampions, les serpentins, les écharpes, les jupes et les arbustes. D'aigres accordéons, des pistons discordants lui sont également nécessaires, qui mènent le branle humoristique des gens et des choses. C'est pour les saisir au vol qu'il s'est appliqué à ce dessin arabesque et dépouillé que nous connaissons entre tous et qui lui reste en face du modèle le plus calme. Il en fera vingt croquis en une heure. La joie, pour lui, c'est le mouvement, et si l'objet est stable, c'est lui Dufy qui s'escrime, vire-volte et finit par le bousculer sur le papier. O verres, ô bouteilles,

ô fiasques, c'est à vous que je pense, qui n'êtes pas toujours d'aplomb, qui souffrez du tracassin, mais qui vivez comme des êtres habités par un dieu...

Le goût du mouvement lui vient, je crois, de son enfance et de sa jeunesse, quand il s'ébattait au milieu de huit frères et sœurs qui menaient quotidiennement un joyeux tintamarre en des travestis de comédie. De là aussi un esprit prompt à la riposte, volontiers chercheur de noises, mais vite conciliant, car il est bon, et il faut bien vivre en communauté. Dirai-je encore que le goût des étoffes lui vient d'avoir vu tailler et coudre par les cinq demoiselles Dufy, blondes comme un corps de ballet d'Albion, les cotonnades et les soieries, les unes à fleurettes ou à ramages, les autre écossaises, ou bien à pois ou à carreaux? Et ne l'ai-je pas vu couper un costume tailleur avec autant de sang-froid et de précision qu'un praticien, encore qu'il s'y essayât pour la première fois, au risque de gâter toute une pièce? Inaltérable optimisme!

Ce garçon réussit tout ce qu'il entreprend. Mais ce n'est pas par chance, c'est par observation, une observation rapide qui enregistre tout ce qui se meut autour de lui, tout ce qui se dit et se passe, — et qui devient subitement de l'expérience. Encadreurs, craignez de le contredire. Il vous démontrera sur-le-champ comment on ajuste et l'on maintient les angles; tisserands, il prendra vos fils en main; tapissiers, vos aiguilles et vos écheveaux; potiers, votre argile et votre ébauchoir; marin, votre barre et votre écoute.

« Raoul, toi qui sais tout! » lui disait-on autrefois avant de lui poser une question embarrassante, et avec le malicieux espoir qu'il ne s'en tirerait pas. Mais Raoul s'en tirait toujours sans hésiter, car il avait lu ou entendu tels spécialistes des matières les plus diverses que l'on soumettait à ses connaissances. « Tu pratiqueras, écrivait Ronsard dans son *Abrégé d'Art poétique,* les artisans de tous mestiers de marine, verrerie, fauconnerie, et principalement ceux qui doivent la perfection de leurs ouvrages aux fourneaux : orfèvres, fondeurs, mareschaux, minéralliers, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons... » Et, puisque je cite Ronsard, comme la fin de son *Art poétique* convient tout aussi bien à notre peintre de la vie moderne!... « Et ne se faut soucier, comme je l'ai dit tant de fois, de l'opinion que pourroit avoir le peuple de tes escrits, tenant pour reigle tout asseurée qu'il vaut mieux servir à la vérité qu'à l'opinion du peuple qui ne veut sçavoir sinon ce qu'il voit devant ses yeux, et, croyant à crédit, pense que noz devanciers estoyent plus sages que nous et qu'il les faut totalement suivre, sans rien inventer de nouveau. En cecy, faisant grand tort à la bonne Nature, laquelle ils pensent pour le jourd'huy estre brehaigne et infertile en bons esprits, et que, dès le commencement, elle a espendu toutes ses vertus sur les premiers hommes, sans avoir rien retenu en épargne pour donner comme mère très-libérale à ses enfans, qui devoyent naistre au monde par le cours de tant de siècles avenir. »

Et puis encore ceci, que réalise notre optimiste, notre peintre de la joie : « Or, pour ce que les Muses ne veuillent loger en une âme si elle n'est bonne, saincte, et vertueuse, tu seras de bonne nature, non meschant, renfrogné, ne chagrin; mais animé d'un gentil esprit... »

Puis-je dire que j'ai connu Dufy en des temps difficiles, où lui, surtout, trouvait la vie belle ? « Tout le monde, disait-il en gravant au canif les bois du *Bestiaire,* ne peut se vanter de rester trois jours sans manger ». Ce fut un de ces jours-là que j'arrivai avec une poêle sur l'épaule et quarante sous de boudin. La poêle était neuve, et le soleil de juillet y dardait ses carreaux. J'aurais désiré qu'il en fût moins prodigue, car j'étais devenu la cible des enfants de la Montagne Sainte-Geneviève, qui criblaient de gravats ma poêle resplendissante. Il y a de cela vingt-huit ans. « Est-ce que Raoul Dufy, me demande encore ma mère, pense toujours à me rendre ma belle poêle? » Je crois bien que la belle poêle a connu maints marchés aux puces, et que, noire et rouillée, elle habite quelque pauvre garni. Je souhaiterais qu'il fût celui d'un jeune peintre, et que la vertu de cette poêle, où cuisit notre boudin sur un feu de journaux et de bois de fil, ranimât la confiance de l'artiste; qu'elle se montrât à lui dans ses rêves, telle qu'elle était jadis, et maniée par celui qui a fait son chemin grâce à la joie, à l'optimisme qu'il porte en lui, et que l'on appelle aussi du *courage.*

O Poêle, je te rimerai un jour une ode

folâtre tempérée de mélancolie, ne serait-ce que pour prouver qu'il n'est point de sujet ridicule, et je te donnerai pour copain de gloire un violon que nous vendîmes cent francs, cent francs qui nous permirent de vivre. Et toi, sous quel archet résonnes-tu maintenant, Graniani, dont l'histoire est un roman qui me fait encore rire, mais qui me tirera peut-être des larmes au déclin de mes jours?...

Souvenirs, je sais ce que vous voulez de moi : que je propage la joie, l'optimisme, que je fasse tomber de la main l'arme qui s'appuie contre la tempe, que je renforce la volonté défaillante chez celui qui va lâcher ses pinceaux pour un commerce facile. Bigre! ou plutôt hélas! je n'ai pas assez d'éloquence, et il me déplaît de prouver quoi que ce soit. Mais laissez-moi vous retrouver plus vivaces encore dans les paysages que reproduit le livre de Berr de Turique : vous, fontaines de Provence sous vos verdures poussiéreuses, vous, ponts de Paris, qui me parlez aussi de Remy de Gourmont et de Guillaume Apollinaire, vous, paddocks et champs de courses, remorqueurs, collignons, vieux sapins, canotiers, transbordeurs : vous, dis-je, qui naquîtes sous mes yeux depuis ma vingtième année! Que de conversations enjouées sur des sujets aussi graves qu'éternels vous me ramenez en mémoire; que de fantaisies, d'espiègleries et d'éclats de rire! Cependant, comme disait le grand homme de nos pères, nous dansions sur un volcan...

ROBERT MORTIER

Deux ans avant la guerre, Apollinaire nous présenta l'un à l'autre. C'était chez Paul Margueritte. Nous étions debout au milieu de visiteurs trop nombreux et tenions tous les trois un verre de porto, une cigarette et un sandwich fourré d'une sauce verte et crémeuse qui coulait à grosses gouttes sur le tapis rouge. Aussi nous saluâmes-nous en riant, réjouis de notre maladresse, pressés de toutes parts et si embarrassés de notre attirail mondain que nous ne pûmes que choquer nos verres en signe d'amitié. Mais nous riions surtout de ce que Guillaume avait emprunté l'accent de Jarry dans le rôle d'*Ubu-Roi,* pour débiter quelque bouffonnerie solennelle. Voilà sans doute pourquoi nous ne nous abordons jamais qu'en riant du même rire et que l'image de Guillaume est immédiatement présente à notre esprit.

Cette image d'un cher disparu est encore plus précise et plus vivante pour moi, car Robert Mortier m'évoque physiquement Guillaume Apollinaire par un air de famille qui doit échapper à ceux qui n'ont point vécu dans l'intimité du poète. Il porte comme lui la tête en arrière et le ventre en avant, sanglé dans un gilet de couleur où je voudrais voir certains boutons d'argent de la Hanse hollandaise, dont l'auteur

de l'*Hérésiarque* amusait ses amis. Quand il va parler, sa main gauche s'ouvre à mi-corps, son visage abandonne son apparence de César débonnaire, ses sourcils se froncent légèrement, son œil prend un éclat dur et regarde au loin, sa langue épuise la salive et passe vivement sur ses lèvres; je m'attends à quelque sophisme péremptoire et particulièrement inopportun : « Giorgio Baffo, le plus grand lyrique des temps modernes... »; ou : « Le baron Mollet soutient avec raison que le tabac à priser est le meilleur assaisonnement des escalopes...»; ou bien : « Le Cubisme est la plus précieuse spéculation de l'esprit depuis Pythagore... »

Guillaume, lui aussi, avait cette façon de se gratter le nez avant de dire une malice, et de se tirer le lobe de l'oreille quand il n'était pas sûr de lui, ou que sa mémoire lui faisait subitement défaut. Mais, c'est surtout par la voix et l'intonation que Robert Mortier rappelle Guillaume Apolinaire. Le Chevalier Louis de Gonzague Frick peut en témoigner, lui qui imite si subtilement notre ami, quand celui-ci récitait la *Chanson du Mal-Aimé* en mangeant la moitié des mots :

Voie lactée, ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan...

En même temps que Robert Mortier parle, je refais du bruit de ses paroles des propos qui remontent au-delà de vingt ans; je les situe en des lieux ou des parages que nous hantions de préférence au sortir de la Bibliothèque Natio-

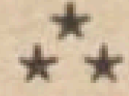
nale, vers la fin de l'après-midi. Je nous revois rue de Châteaudun, dans un café de lapidaires, tout imprégné de la fétidité des schnorers et du patient labeur d'Israël. Guillaume a posé sur la table sa canne de planteur; appuyé sur son coude, il fume un Narcisse, et il frappe le marbre gluant de la bague de son petit doigt. Il dit qu'il ne possède de Casanova que le tome où il est question de la Charpillon, et que c'est là que l'on devrait arrêter la lecture du grand Vénitien. Il préfèrerait revenir à l'histoire de la belle M. M. et de la belle C. C., à celle de Mme d'Urfé et de la Nymphe du Rhône... Le garçon a fini par entendre l'appel de la bague: il apporte des verres de raki, et tire de son gousset deux olives noires et une croûte de pain sec, qu'il pose devant nous. « C'est ainsi, dit Guillaume sans s'émouvoir, qu'il convient de déguster cette liqueur. » Et il avale l'olive pourrie et le petit morceau de pain sale. A la table d'en face, un homme montre à son compagnon des pierres étincelantes dans le creux de sa main noire, qui en est toute constellée, comme une nuit de Judée. Ils discutent en yiddisch, et Guillaume me parle du ghetto de Prague, où il a conçu l'*Amphion Faux-Messie*... Ou bien nous remontons la rue Notre-Dame-de-Lorette, et nous improvisons en marchant les vers incohérents de chansons « populaires ». Il en reconstitua une dans *Alcools*, qu'il m'a dédiée, et que nous fûmes seuls à comprendre. Elle débute trop savamment :

La Vie est variable aussi bien que l'Euripe.

Je relève les yeux sur Robert Mortier, et ne suis pas sûr d'avoir rêvé... Lequel emprunta à l'autre son accent, sa voix, son rire, ses gestes et sa nonchalante bonhomie?

Quand Robert Mortier sera vieux, je penserai avec plus d'émotion encore au compagnon de nos premières armes, qui ne sera plus qu'une coulée de cendres entre les airs disjoints de son cercueil, et que je m'apprêterai à chercher parmi les Ombres. Je penserai, dis-je, au temps des Indépendants du Cours-la-Reine, au temps du douanier Rousseau, des soirées de Passy, de Marie Laurencin et de nos remarques critiques sur les 930 curiosités infernales que nous projetions de réunir sous la signature collective de *Satan bibliographe, pauvre Diable en Trois Personnes.* Et peut-être redirai-je avec lui, dont j'évoquerai le souvenir doux-amer :

J'ai perdu ma jeunesse et j'ai perdu mon temps!



J'ai dit que cette ressemblance devait échapper à ceux qui n'ont point vécu dans l'intimité d'Apollinaire; mais, à ce léger air de famille ne correspondent ni les préoccupations, ni la tournure d'esprit de Robert Mortier, encore que son humour rappelle celui de l'*Hérésiarque,* et qu'il s'assimile toutes choses avec une prodigieuse rapidité.

Il y avait chez Guillaume une riche matière poétique, pareille aux débris pompeux d'un

naufrage, et à laquelle s'agglomeraient des éléments dérisoires, dont il tirait le plus grand parti. Le souffle capricieux de l'Inspiration découvrait au pied d'une misaine rompue des écussons marins brillants d'or et d'azur, ou quelque figure de proue, voluptueuse comme une Nixe et chantant à bouche muette par-dessus des rambades mutilées. Il laissait voir des coffres éventrés, ensevelis à demi, d'où s'échappaient des livres magiques, des défroques de commodores, de prélats et de courtisanes, mais aussi quelque chemise breneuse dont s'égayait la marotte d'un fou de cour, ou l'escafignon béant du timonier. Il ne nous a jamais montré de la caravelle chargée d'or et profondément enlizée que des aspects fragmentaires, aux amas désordonnés, où la beauté ambiguë côtoyait un comique funèbre. Sur ce spectacle, un alcyon venait parfois jeter le cri pur et farouche de Sapho à Leucade, ou celui du jeune Léandre sombrant devant la rive de Sestos. C'était l'âme même du poète, et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas fait entendre plus souvent.

Robert Mortier est d'une sensibilité moins compliquée, mais non exempte de tourment. Il s'applique, du reste, à bannir de son œuvre les éléments bizarres qui pourraient en détruire l'ordonnance, et sa gravité ne se trouve jamais distraite de son objet. Ce n'est pas la gravité des moralistes ou des philosophes, mais celle que laissent la volupté et l'obsession de l'amour, et qui est proprement une langueur mélancolique, encore pleine d'appétences et de désirs insatis-

faits. Ses paysages méditerranéens reflètent un assoupissement sournois, une feinte béatitude, où le calme de la mer n'abolit pas le souvenir et la crainte des tempêtes, où les eaux doux-coulantes expriment la brièveté du plaisir, en même temps que l'inconstant désir de l'homme, au sein même de la quiétude et du bonheur. Sans doute le peintre exprime-t-il son tempérament à son propre insu, et, du reste, ses sujets eux-mêmes ne sont point particulièrement étudiés dans le sens qu'il me plaît de leur donner. C'est un sentiment que je trouve plutôt dans sa couleur. Elle me le révèle comme la musique, avec une molle certitude. L'éducation musicale de l'auteur, sa connaissance approfondie des chefs-d'œuvre, n'ont pas été sans influencer sa sensibilité, sans accuser plus que chez tout autre les rapports secrets qui unissent la peinture et la musique, puisque, comme l'a dit Oscar Wilde, il n'y a pas de solution de continuité entre les arts.

Je prévois que les peintres vont protester au nom de la peinture, qu'ils considèrent comme un domaine isolé, autour de quoi ils s'ingénient plus que jamais à dresser des chevaux de frise et des barricades; mais il est certain qu'un artiste en pleine possession de ses moyens couche sur la toile, et malgré qu'il en ait, l'homme universel, plus ou moins visible selon le degré de culture et de sensibilité du spectateur.

Je pense que Robert Mortier est arrivé, avec quelques autres artistes d'avant-garde, à l'extrême limite du raffinement qui restreint l'im-

portance du sujet pris dans la Nature, et qui en reproduit encore les formes essentielles. Pourtant, sa dernière manière me semble déjà si arbitraire qu'il serait plus logique d'embrasser des théories qui ont trouvé récemment leur expression définitive, et par lesquelles toute relation d'ordre objectif fut rompue avec le public. Je ne les discuterai pas, mais j'aime à dire que je les accepte en principe, car elles sont un moyen d'expression sans demi-mesures, et que d'ailleurs elles ne tendent pas plus à ruiner la grande tradition réaliste, disait en substance Guillaume Apollinaire, que le goût du tabac ou de l'opium n'est appelé à remplacer la saveur des aliments... Oui, j'aime qu'un cubiste ait trouvé sa formule « métaphysique », et que, d'autre part, il sache user du crayon de M. Ingres quand il en éprouve la nécessité. J'aime surtout qu'il me dise : « Monsieur, est-ce au cubiste ou à l'ingriste que vous voulez parler? » Car, si mes besoins ne m'élèvent pas jusqu'au premier, je m'entendrai très bien avec le second. Je voudrais qu'il en fût de même pour la prosodie : qu'un poète fît d'une part des vers libres, et de l'autre des vers rigoureusement réguliers, sans user de l'affreux mélange des deux systèmes, qui ne satisfait personne, et qui n'est que du *barocco*.

C'est dans sa dernière manière que Robert Mortier se dit expressionniste, terme qui peut être revendiqué par tout le monde, et qui fut inventé, voici une vingtaine d'années, par un brave professeur de dessin de la Rive Gauche.

Cet autre expressionniste exposait, sous prétexte d'*expression,* des portraits grimaçants, que l'on voyait sous vitrine dans un angle de muraille de la rue Saint-Jacques, où les ivrognes s'arrêtaient pour pisser, et plus tard boulevard Saint-Michel, dans les petites baraques du Jour de l'An. L'expression n'était autre pour lui que l'hydrocéphalite, le rictus ou le strabisme. M. Lebrun avait, lui aussi, fait graver des cahiers d'expression, inspirés de l'école bolonaise, et qui ont longtemps servi de modèles aux chefs-d'œuvre inanimés des Beaux-Arts.

Cependant, par son expressionnisme, Robert Mortier n'exprime ni des sentiments, ni des passions, mais strictement des valeurs sur des plans assez étendus, qui sont représentés par des arbres, des ciels et des maisons, lesquels pourraient être de simples masses décoratives, sans aucune relation avec la Nature, dont ils s'éloignent assez pour en être détachés sans grand effort. C'est ce que l'artiste ne veut pas encore et qu'il ne consentira jamais. Il pense seulement se renouveler par ce procédé où se retrouve un technicien éminemment sensible; mais le renouvellement n'implique pas un changement si radical. Robert Mortier est trop ému devant le sujet pour renoncer aux paysages dont je parlais tout à l'heure, et ne plus concevoir que des abstractions, qu'il n'arrivera jamais à dépouiller aussi complètement qu'il le désire. J'aimerais qu'il retournât à ses anciennes toiles, dont le chef-d'œuvre est, selon moi, le tableau que j'ai baptisé *Les Trois Sirènes.* et que l'on remarque

dans son atelier. Le renouvellement serait de préciser et d'affermir le dessin de cette époque, d'en réduire l'arabesque, de réaliser enfin des œuvres classiques, après le déblaiement qu'il a fallu faire des mauvaises méthodes enseignées depuis plus d'un demi-siècle.

Tout ce que je disais de la volupté et de l'obsession de l'amour est dans cette toile, mais d'une façon plus objective. J'aimerais à croire que *Les Trois Sirènes* furent inspirées par un des meilleurs paysages de *Zone*, primitivement écrit en vers réguliers pour un poème de circonstance à la louange du premier aviateur, et qui n'obtint pas la récompense que Guillaume Apollinaire en espérait. C'était au temps que Charles Morice essayait d'introduire la littérature et la poésie au *Matin*, tentative aussi chimérique que de prôner la chasteté dans un lupanar, ou l'honnêteté dans une spélonque de brigands.

Puis s'en vient la colombe, esprit immaculé,
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé.
Le phénix, ce bûcher qui soi-même s'engendre,
Un instant voile tout de son ardente cendre;;
Les Sirènes, laissant les périlleux détroits,
Arrivent en chantant bellement toutes trois...

Mais ces trois femmes ne doivent rien au poète d'*Alcools*, du moins à ses vers, où elles ne sont pas décrites, et dont on sait seulement qu'elles portent des ailes comme les Sirènes de la Fable Antique. Celles-ci, qui n'en portent pas, sont sorties d'une imagination luxurieuse, assez

voisine de celle de Guillaume par l'inconscient masochisme qu'elle révèle. Les trois monstres, desquels les nochers de l'Amour n'ont à espérer que de mortelles caresses, sont peints avec application, et chatoient dans l'ombre d'une irisation de nacre laiteuse, sur l'eau d'une calanque qui se devine profonde comme un gouffre. Leurs gorges, cédant un peu sous leur propre poids, justifient cette judicieuse remarque de François Fosca, au sujet de certaines illustrations des *Fleurs du Mal :* « Qui analysera ce goût bizarre, ce faible, plutôt, pour le nu moderne... qui vous fait trouver, par comparaison, les beautés antiques fades et massives? Pitié dépravée et sensuelle pour la difformité et la maladie, attrait pervers pour la flétrissure. Pourquoi nous émeut-elle, la rêveuse *Bethsabée* de Rembrandt, avec son ventre déjà plissé et ses lourdes jambes ? » Les *Trois Sirènes,* à vrai dire, ont plus de jeunesse et de légèreté, mais déjà les signes de la flétrissure marquent leurs fruits et leur confèrent la séduction subtilement malsaine des *ponisses* de Toulouse-Lautrec. Leur douce irisation, la mollesse affectée du pinceau, achèvent de leur donner une sournoise douceur; et c'est sans doute à cette ambiguité mal dissimulée que tient une partie du charme de cette toile obsédante (1).

(1) Aujourd'hui que je relis ces pages, la « douce irisation, la mollesse affectée du pinceau » ont disparu, car le peintre a verni sa toile sans se soucier de mon impression, qu'il tenait sans doute pour un artifice littéraire...



J'étais parti pour évoquer des souvenirs et parler de vous, mon cher Mortier, en vous mêlant à des figures de premier plan que nous avons connues, que le Temps a modifiées, ou que la Mort nous a ravies. Je vois que j'ai pris malgré moi la plume du critique d'art, et je crains de n'avoir pas saisi les nuances où l'on veut que réside votre Muse, comme Iris entre le Ciel et la Terre. Cependant, je sais que lorsqu'elles sont trop subtiles elles ne durent pas le temps d'une génération, et laissent à l'autre qui la suit des œuvres plus caduques que celles de ses aïeux. Je ne le regrette donc pas; et s'il est dans vos toiles des parties qui doivent vieillir avec notre sensibilité, que nous croyons suraiguë, vous possédez des qualités assez fortes, sous leur apparente fragilité, pour marquer votre passage. Mais je ne veux pas rester sur ce terme de fragilité : c'est le nom que ceux qui confondent la force et la brutalité donnent à la grâce, sans doute pour en tirer l'illusion qu'ils la protègent. Or, la force n'exclut pas la grâce, et c'est justement la différence entre la force et la brutalité que celle-ci manque de grâce et de mesure. Je vous laisse conclure, mon cher Mortier, ou du moins j'espère de votre public une conclusion qu'il trouvera devant vos œuvres, et non pas devant un syllogisme facile.

Beaucoup se vantent aujourd'hui de l'amitié de Guillaume, qui n'ont eu de lui que des poi-

gnées de main et des compliments d'urbanité. Le dos tourné, il n'en faisait plus cas, ou laissait échapper des railleries qui relevaient de la satire et n'étaient pas toujours très charitables. Cependant, j'aime à me souvenir qu'il disait vous aimer comme un frère, non point à cause de la ressemblance physique, dont il convenait, mais à cause de nombreux points de contact spirituels, qui sont les assises et les raisons de la tendre amitié.

GUS BOFA

Il est assis dans un fauteuil avec la majesté d'un commodore. Mais il n'en a point la morgue; il est la finesse, la grâce, la courtoisie en personne, à moins qu'il ne se fâche contre les margoulins de la politique, des Arts et des Lettres. Surtout, ne lui parlez pas des *toubibs* ou des *bourreurs de crânes*... Il dit d'une voix lointaine et confidentielle qui vient du fond des âges, qu'il descend de sainte Chantal. Ce nom de Jeanne-Françoise de Chantal l'enchante, car c'est une poète, par la sensibilité. Mais il ajoute qu'il en descend par saint François-de-Sales!... Et cette énormité, il la murmure avec douceur et recueillement. Je n'ai pas cherché à en savoir plus long : j'ai senti qu'il voulait que cela fût, sans doute à cause de ce mariage spirituel si pur, si exquis, et qui résiste à la satire. Quoiqu'il en soit, c'est la filiation qu'il a choisie parmi les branches de son arbre généalogique, où il y en a de russes et de suisses. Il regrette seulement que Françoise et François eussent été laids : opinion d'artiste que je ne contrarierai pas en avançant qu'ils se trouvaient beaux par les qualités de l'âme dans le miroir de Dieu. C'est aussi qu'il ne croit plus en Dieu, s'étant libéré de la Foi à l'âge de dix-huit ans pour être « athée avec délices ».

Je lui réponds que le pyrrhonisme et la religion sont mes deux châteaux, que je séjourne tour à tour dans l'un et dans l'autre, mais que le second m'est le plus cher, parce que je le sens solidement bâti. Il sourit avec scepticisme, et nous sommes amis, décidés à nous accepter réciproquement, à ne pas nous contredire, chacun ayant fait de son côté la part de la fantaisie, du paradoxe et du plaisir de choquer dont parle Baudelaire. De là, nous passons à la vie des champs, autre prétexte à nous tâter comme deux lutteurs qui s'affrontent. Mais nous convenons loyalement que nous ne sommes pas encore mûrs pour elle, si jamais nous le sommes. C'est l'inquiétude et la solitude de ses crépuscules qui nous effraient le plus... Rappelez-vous la planche de *Malaises,* intitulée : *Un chien aboie,* et aussi *la Lande,* du même recueil... Lui, pourtant, a vécu avec les pêcheurs de l'île d'Yeu, et il me fait l'éloge de leur finesse, de leur simplicité. Avec béatitude, il y retourne par le souvenir, et je sens qu'il va m'échapper si, de temps à autre, je ne place pas un mot, lui le contempteur de la vie moderne, de tous ces malheureux abrutis par le travail. le bureau, la presse, les calamités de notre civilisation, sa laideur et sa cruauté. Ah! sainte Chantal, ce cœur qui se dérobe, vous l'avez marqué du sceau angélique! Le ramenez-vous à Dieu par des voies à peine détournées, je veux dire la bonté et la simplicité?...

La bonté n'est pas étrangère à l'œuvre de Bofa. Il compatit aux peines, aux maux, aux

malaises de ses héros bouffons ou mélancoliques. Il semble même qu'il épouse leurs désirs malsains ou bizarres : ne peint-il pas les hommes de son temps; n'a-t-il pas les mêmes craintes, et ne se sent-il pas envahir par la même folie? Comme Pierre Mac Orlan, il donne beaucoup de lui à chacun de ses personnages; et c'est une rencontre singulière que ces deux esprits si voisins par l'art et l'inquiétude. Cependant, je crois que Mac Orlan se trompe quand il écrit que l'acuité de Bofa s'exprime par des moyens plastiques. C'est absolument comme si l'on disait que le premier arrive à l'expression par la plastique, lui aussi. Or, rien n'est moins plastique que le style de Pierre Mac Orlan, à moins que l'on ne s'entende plus sur le terme. Avec le raffinement conseillé par Verlaine, il ne choisit pas ses mots sans quelque méprise; sa phrase a de sourdes résonances et de faux accords; ou bien, elle vous prend dans un filet lourd et inextricable, tout gluant de mucus. C'est par des procédés contraires à la plastique qu'il crée l'atmosphère si étrange de ses livres, et ce sont les mêmes chez Bofa : meubles, personnages en caoutchouc dégonflé, en matière gommeuse, qui exprime à merveille leur veulerie; en peau d'orange prélevée sur les reliefs d'un dessert de bistrot; en écorce de banane ou en zest de citron oublié au fond d'un grog. Oui, nous sommes à l'opposé de la plastique par laquelle s'exprime Daumier, et par elle seule. La plastique nuirait à Bofa pour noter l'inexprimable, par exemple, le *Silence*.

Le Silence est une des plus belles planches de *Malaises.* Qui donc, ou quoi donc exprime le silence? Oh! rien de plastique : un globe électrique et un pardessus pendu à une patère. Ailleurs, c'est une fenêtre grande ouverte et à peine indiquée. Il y a là, je l'affirme, une sorte de génie. Mais un génie simple à force de sacrifices. Je veux plutôt dire un génie simplifié, ce qui est tout à fait le contraire du génie simple, dont l'art classique est plein d'exemples depuis Virgile jusqu'à Lamartine et Mistral, pour ne citer que les poètes. Aujourd'hui, dépouiller le complexe, en refaire la synthèse...

Cette matière gommeuse, de laquelle je parlais, ce caoutchouc, et, le dirai-je, ce *Bibendum,* d'autres, qui n'étaient pas des artistes, s'en sont servis avant Gus Bofa. Les forçats, en effet, taillent à même la gomme brute du caoutchouc des figures, des scènes entières qu'ils vendent, me disait mon hôte, pour préparer leur évasion. Et Bofa me montrait ces chefs-d'œuvre ingénus qui passeront à la postérité parce qu'ils sont incassables... La plupart rappellent les figurines grecques ou égyptiennes que l'on mettait dans les tombeaux des enfants pour amuser leurs ombres. Et je trouvai sans effort la raison de la sympathie que leur porte Bofa. Cette parenté évidente avec l'obscur génie de ceux qui ont pêché contre les lois humaines et en ont connu la rigueur. Voilà, me disais-je, comment sculpterait dans une matière molle un héros de Mac Orlan enfermé dans une île...

A vrai dire, c'est la première manière de Gus

Bofa, celle des *Poissons morts*, du *Chant de l'Equipage*, de *La Guerre de Cent ans*, des *Toubibs*, des *Synthèses littéraires*, voire du *Don Quichotte*.

« Ce collectionneur d'âmes burlesques, écrit son critique, Pierre Mac Orlan, a déjà créé une singulière foule dont l'ensemble n'est pas un cauchemar, mais l'aspect le plus normal et, par conséquent, le plus terrifiant de la réalité quotidienne. Les principaux personnages de Bofa sont :

» 1° *L'oisif larvaire*, d'une consistance gélatineuse, bon à tout. C'est un personnage à sang blanc. Quelquefois son sang est rouge. Cela dépend de la tonalité du fond.

» 2° *La jolie fille*. Celle-ci est nettement en possession de tous ses moyens érotiques. Elle noue et dénoue les spirales de la peur. Elle aide, par sa grâce même, à mettre au point l'aspect inquiétant des hommes et des choses, des heures et des lumières.

» 3° *Le chien*. C'est un terrier à poil rude. Elément d'honnêteté. Sans sa présence, tout ce sabbat perdrait de sa puissance.

» 4° *Un portrait d'ami*. Ça et là, Gus Bofa introduit un individu respectable parmi les pures créations de son enfer. C'est ainsi que je suis peint d'un bout à l'autre de l'assassinat d'Alice Eglantine.

» 5° *Le vieux militaire*. C'est un retour à la tradition, mais sous forme de vengeance. Le vieux militaire de Bofa apparaît nettement comme un coupable.

» D'autres personnages de second plan se mêlent à ceux-ci; ce sont en général des types sympathiques : matelots, soldats de toutes nationalités. Quelques fillettes, fort jolies, rôdent sournoisement et se faufilent entre les rangs agités de ce monde poussé par une force cérébrale merveilleusement utilisée. »

Tels sont les jouets dont je parlais, pour les tristes enfants que nous sommes et que l'on trouvera plus tard dans le tombeau de notre ère, précieux témoignages de notre vie mentale et rurale, mais auxquels nous n'apportons peut-être pas assez d'attention. Sans doute sont-ils trop près de nous. C'est à peu près de même qu'en notre adolescence nous goûtions Baudelair et Lautréamont, dans une sorte d'ivresse berceuse, ou peut-être ainsi que des bébés sauvages s'amusent d'un collier d'oreilles sans être offusqués par son horreur.

Ayant évoqué à dessein ces noms et cette image, je me crois dispensé de revenir sur l'amour du laid que l'on reprocha aux premiers romantiques et dont l'accusation a peut-être enfermé pour toujours Pétrus Borel en son cercueil. Quant à moi, c'est à *Malaises* que je reviens inlassablement, comme au chef-d'œuvre de Bofa seconde manière, celle où le caricaturiste le cède au poète, au philosophe, au psychologue.

« J'espère, écrit-il dans sa préface, que la vie humaine a pour le directeur-général-des-affaires-de-ce-monde une signification claire et précise et que, s'il a négligé volontairement de nous

la faire connaître, c'est pour occuper nos loisirs terrestres du souci de cette petite devinette et nous empêcher de trouver le temps trop long. Mais peut-être, aussi bien, n'a-t-il jamais eu lui-même une idée nette, et compte-t-il sur notre collaboration bénévole pour l'aider à découvrir un jour une explication à ce problème... Mais les hommes ont renoncé à ce petit jeu et s'occupent à ne pas perdre ce bien superflu et inexplicable qu'est l'existence... Il arrive pourtant que cette fiction si bien réglée se détraque... Les images de ce livre représentent quelques-unes de ces parures du moteur sentimental. » Et plus loin, l'auteur ajoute : « Ce ne sont que des décors, ils ne créent pas le drame... Drame bref, muet, dont le scénario est familier aux cervelles les plus inertes ...»

Enfin, la conclusion de Bofa aboutit au *Cafard*, tristesse *muette*, en effet, si bien nommée par un anonyme de génie, militaire ou prisonnier, et qui, bien que dépouillée de tous les artifices de la rhétorique, celle-ci bavarde, éloquente, théâtrale, et sœur mal élevée du *Spleen*.

Voici les titres de ces planches « cafardeuses » qui ont pour frontispice *Inquiétudes*, et pour devise : *On verra bien*. *Le Beau Dimanche*, impression sinistre d'une rue aux boutiques fermées où déambulent des promeneurs sans dessein précis. *Le Retour de la campagne*, où l'on voit un pauvre gars aux yeux perdus qui tient une *arpette* à son bras et des fleurs déjà fanées à la main. *La Petite Place*, où, entre deux fusains funéraires, se voit un petit

bouic aux volets clos : le patron rêve sur le pas de la porte, et, devant un verre et un siphon, un mec est soumis aux mêmes pensées tristes : l'absence de clients. *L'Aube amoureuse*, qui pourrrait être celle d'un voyage de noces, où se voient un homme assis dans un lit, les bras aux genoux, et, coupée par la marge, une forme imprécise, inconsciente, qui dort et lui tourne le dos. Des valises par terre et sur un fauteuil. Une fenêtre ouverte sur les toits. Les fenêtres, dans l'œuvre de Bofa, ont un rôle capital : c'est du Mallarmé pour les pauvres, je veux dire pour ceux qui sont dépourvus de richesse verbale. *Nocturne*, l'une des plus frappantes, est un long corridor d'hôtel, avec des chaussures pensives aux portes, et aussi fatiguées que leur possesseur. Au bout, une forme humaine entre ou sort... *La Gloire Militaire*, qui est un défilé de chevaux et de baïonnettes sous des balcons et devant une foule vue de dos, d'un enthousiasme de commande. *La Panne de dynamisme*, où se voit, dans un fauteuil, un gros père abruti par la pipe et la digestion. *Le Milliardaire :* une immense table de style rocaille, chargée seulement d'un stylo, d'un calepin et d'un téléphone. Le milliardaire est assis devant, et sa solitude est affreuse. Il pense qu'il n'a même pas un ami pour lui téléphoner M.... ! *Le 14 Juillet :* une rue, un réverbère, un concierge sur une chaise, un petit chien, des drapeaux qui s'ennuient, et sans doute, derrière les tristes volets, une personne qui murmure : « *Moi, j'ai ta chevelure nue pour enfouir mes yeux contents !...* » *L'Orage*

qui cuit : encore une fenêtre ouverte, où s'accoude une servante; une chaise, une toilette, des cheminées et des toits. On attend les premiers éclairs qui vont déchaîner le tourment charnel chez cette fille. *Littérature :* c'est le critique submergé par les livres et les livres, heureux et satisfait comme un crabe entouré de naufrages et parmi les débris de son festin. *Un chien aboie dans la campagne :* celle-ci, l'une des plus sensibles, représente un homme à demi-vêtu devant une fenêtre. Une table d'auberge, un sac à main dessus; à peu près la même disposition que *l'Orage*, mais d'un sentiment de trouble et d'étendue d'une puissance étonnante pour des moyens aussi volontairement simples. *Le Petit Quatuor* est une scène mondaine où tout le monde bâille d'incompréhension sur des divans et des fauteuils, ou debout, hélas ! *La Rue*, où tous les passants, sous des parapluies, paraissent être dans une solitude affreuse. *La Fièvre Rouge,* qui est l'antichambre d'un ministère. C'est pour la croix... Deux personnages passent; la banquette est encombrée de... fiévreux. *Orgie :* nudités sur un divan, devant une table chargée de verres et de flacons. Le personnage central en pyjama a mis des lunettes pour paraître plus abruti. *Juillet* 14, une place vide. *Le Mauvais train :* un voyageur et son ombre démesurée; en face, l'Hôtel de la Gare. *L'Heure des Ventres,* un restaurant. *La Gare :* un voyageur et ses deux valises devant des rails qui se prolongent à l'infini par-delà le tunnel et donnent l'impression d'une solitude immense, concurrem-

ment avec un globe électrique et une horloge sans heure, mais illuminée. *Printemps :* un vieux combattant de Gravelotte dans son jardin d'Asnières. Il me rappelle une satire d'Edouard Guerber, que je veux citer ici, parce que, avec Pierre Mac Orlan, ce poète, ancien inspecteur des viandes pourries sur les marchés de banlieue, est peut-être l'homme que rappelle le plus Gus Bofa.

MAISON DE CAMPAGNE

Au centre du jardin, une boule de verre
Reflète le ciel triste et le gazon galeux.
A trois poiriers taillés par une main sévère,
Pendent, tout racornis, trois fruits miraculeux.

Deux lions de faïence, une poule empaillée,
Trois ou quatre arrosoirs et quelques vieux baquets
Font le doux ornement de la maîtresse allée,
Et des oiseaux en zinc chantent dans les bosquets.

La maison, dans le fond de ces Champs-Elysées,
Faite de carton-pâte et de bois imité,
Apparaît; elle est simple; elle a quatre croisées;
Les cabinets et l'eau sont à proximité.

Et le propriétaire est là qui se repose.
On l'a rasé de frais ce matin; il a mis,
Pour faire une surprise heureuse à ses amis,
Un ruban violet sur son pyjama rose.

Le Poète : il est devant la mer avec un bagage, et l'on songe à *l'Ecornifleur* de Jules Renard : « Qu'est-ce que je pourrais bien dire de-

vant cela ?... » *La Lande*, dont j'ai déjà parlé, et où l'on voit un homme inquiet et soupçonneux qui se retourne. Est-il suivi ?... *Banlieue :* Une rue, une boutique de modes, c'est sinistre. *Voyages :* un wagon où l'on dort dans une odeur empestée et dans un avachissement de consentement public. *Jour de fête :* une rue triste avec des lampions au loin et trois couples enlacés. *Fiançailles*, où les « futurs » sont debout près du piano; l'assistance les scrute au second plan avec une curiosité pénible. *La Rue chaude :* deux hôtels à transparents électriques. Contre le mur, l'ombre démesurée d'un couple fornicateur. *La Nuit chaude :* la femme se rhabille; l'homme est assis sur le lit, découragé. *La Dure étape*, où des automobilistes semblent dormir, indifférents au paysage. *La Boîte :* un beuglant, comme on disait jadis. *Les Permissionnaires :* trois d'entre eux au delà d'une grille de caserne. *L'Aube sale:* une rue, un réverbère, un chat.

Fêtes foraines : un marchand de nougats derrière un urinoir. *La Recherche d'un nid :* visite d'un appartement vide, où il n'y a pour tout meuble que la cheminée qui semble refroidir tout. *Septembre :* un couple sur une jetée, à la tombée de la nuit. Fin de vacances : « *L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir* ». *Sortie de cinéma :* quelques personnages absorbés par l'amour, la fortune ou le crime. *L'Ectoplasme :* un homme assis sur un divan; la forme issue de lui-même lui rit avec bêtise. C'est peut-être une des plus tragiques, des plus désespérées. *Le Don Juan :* intérieur; un homme debout devant une table

et qui attend un coup de sonnette. Je songe au fourmi-lion... *L'Orgue de Barbarie :* encore une fenêtre ouverte; en face, un personnage à la croisée. C'est tout, mais j'entends... *Sous-Bois. Premier Janvier :* magasin, parapluies sous l'averse, toits d'autos au premier plan. *Le Couple obscène: :* eh bien, l'homme lit le journal et la femme coud ! On les aperçoit à la lumière et d'une fenêtre à balcon. De quoi guérir le « voyeur » qui plonge son regard jusque-là ! *Inquiétudes littéraires :* ce sont des personnages issues de Carco et de Mac Orlan. *Silence,* dont j'ai parlé. *L'Etude du matin,* un balayeur. *Fin de Vacances,* un paysage marin, port et maisons, le couple des derniers « baigneurs ». *Heures studieuses,* une étude de collège sous les réflecteurs. Je pense à moi qui méditais de percer le pot de chambre du pion, au lieu de repasser les Propositions d'Euclide...

Mais, me dit Bofa, personne n'arrive à se traduire intégralement. selon une sincérité absolue. Que reste-t-il, selon lui, de toute l'œuvre de Rembrandt, sinon les pèlerins d'Emmaüs et quelques petites eaux-fortes...? « Que restera-t-il de votre Ronsard, me disait Salomon Reinach? — Quinze cents vers, répondis-je, et n'en resterait-il que cinq cents, que ce serait déjà fort beau pour la Postérité. » Quelques jours seulement dans sa vie, et parfois une heure, un homme est visité par un Dieu et cela suffit pour son immortalité. Mais il nous faut constamment laisser la fenêtre ouverte et nous tenir prêts par un exercice continu. Cet exer-

cice, Bofa, vous a mis, au contraire, en pleine possession de vous-même, tel qu'en vous-même enfin, l'art et la méditation vous ont changé. Car cette seconde manière de *Malaises* révèle un homme en pleine possession de ses moyens, et, fort souvent, un expressionniste de génie. Voilà ce qui restera de vous, certainement, et c'est pourquoi j'ai tant insisté sur cet album. Dans vos autres œuvres, comme *Gulliver, Candide* et les *Fables de La Fontaine,* vous étiez soumis à leurs auteurs, et cette soumission vous a un peu dégoûté d'eux. Mais dans *Malaises* vous êtes libre, et la pensée, si j'ose dire, coule dans votre crayon, sans rien qui l'intercepte. Et quel art dénudé : trois coups d'estompe cernés de traits, une lumière, une opposition d'ombre, et cela suffit à vous « traduire intégralement » ! Comme je vous le disais, consolez-vous, il suffit que le Dieu de Chantal ou d'un autre passe quelquefois... Après tout, avez-vous besoin d'être consolé ? Voilà qui vous ferait éclater en sarcasmes !...

J'ai gardé pour la fin l'illustration de *Jim Click,* ouvrage tiré à dix exemplaires et dont je ne possède pas un seul. Il contient trente-cinq eaux-fortes coloriées à la main, d'un pinceau fort vif qui rappelle les images de Rowlandson. Une des plus saisissantes est celle qui représente Lady Hackman ivre-morte sur son lit, et Jim Click priapique, qui s'approche dans l'ombre, éclairé par son sexe, de même que le chien est conduit par son nez. Il y a aussi mon automate possédé par la fille du roi sauvage, au pied d'un

arbre tropical; l'on voit sur la rive prochaine les matelots qui débarquent et les officiers qui scrutent ces parages de leurs lorgnettes. Il y a encore le combat naval, où, dans un début d'abordage, les combattants se mangent le nez et les oreilles; et, enfin, les marins aux trognes violacées qui, au moyen de longues pailles, boivent le rhum où baigne la dépouille de l'amiral Gunson. Parlerai-je de l'exhumation de son véritable corps, dans le petit jardin de feu Jim Click, devant le médecin et le conservateur du séquestre, dont la consternation amène à la fois le rire et les larmes ?

Mais la plus tragiquement burlesque est celle qui représente Jim Click sur son lit de mort : on ne voit que ses deux pieds nus au premier plan, et ces deux pieds énormes aux orteils écartés paraissent bafouer la terre entière. On en connaît de nombreux qui peignent et qui écrivent, mais l'on n'en connaît pas qui rient. Or, ils rient de leurs dix doigts et des lignes de leurs plantes, pareilles aux sillons que creuse le fou rire sur un visage... J'aime à croire que les dix bibliophiles américains qui possèdent cet autre chef-d'œuvre se colloquent chaque soir avec ces pieds pour rire à gorge déployée, car ce rire est communicatif, et qu'ils oublient ainsi et la crise et les affaires du Jour...

MARIE LAURENCIN

C'était rue Gros, à Passy. Il y avait, au-dessus d'un divan, un tableau de Marie Laurencin représentant le pont d'Auteuil. Mais ce n'était pas le pont d'Auteuil, du moins tel que l'eussent figuré impressionnistes et réalistes. Ce pont élevait de hautes arches roses; je crois même qu'il était en dos d'âne comme les ponts des vieilles estampes, où passent des meuniers ou des lavandières. Au premier plan était assis Guillaume Apollinaire, les yeux chargés d'inquiétude. Ses mains, rejointes par les pouces, pendaient entre ses jambes, soit pour marquer que, désarmé, il attendait son Destin, soit pour signifier son indolence naturelle. Autour de lui se groupaient André Salmon, Picasso, Cremnitz, qui ne signait pas encore Maurice Chevrier, Max Jacob et plusieurs jeunes femmes, dont l'une était Marie Laurencin. Je ne la connaissais pas encore. Mais elle vint le jour même où je contemplais pour la première fois cette toile charmante, qui fut plus tard remplacée par un tableau du Douanier, *le Poète et sa Muse*. La Muse, c'était encore Marie, bien qu'on ne la reconnût pas...

Elle vint donc. Il me sembla qu'elle sortît du couvent, pareille à une petite sœur espiègle qui surprend en cachette son frère aîné. Elle posa beaucoup de questions insolites et pressées sans

en attendre les réponses, changea de place quantité d'objets et fredonna une romance, la dernière qu'elle eût apprise. Je m'en souviens parfaitement; elle avait pour refrain : *Le vent soulève la gan-doura...* Comme suscités par une incantation magique, naquirent autour d'elle et pour moi des gazelles, des biches, des bananiers, des cases de roseaux, des porteurs de palanquins et de jeunes indiennes à peine drapées, tout environnées de colombes, de singes et d'oiseaux de paradis. Car elle était, elle est toujours la Poésie même, la Poésie naïve et spontanée. Que je l'aurais voulu voir avec un chapeau de Manille, une robe de soie puce, des gants de filoselle et une guitare!...

Quand on lui eut dit que le nouveau visiteur était poète, elle fit amitié avec lui. Les poètes sont les seuls êtres qui comptent pour elle. Ils ont toujours formé sa cour. Ils l'inspirent, elle les inspire. Tous, ou presque, ceux qui comptent aujourd'hui, elle les a connus ou fréquentés, rue Gros, chez elle, rue La Fontaine, au Napolitain, à la Closerie, au Lapin Agile, ou chez ces petits bistros où vous aimiez manger avec eux, délicieux La Fresnaye, trop tôt ravi à vos pinceaux ! Elle sait pour eux des chansons qui ne disent rien aux autres ou ne plaisent qu'aux enfants. Aux vieilles femmes aussi, qui les ont conservées, et dans le cœur desquelles elles tintinnabulent comme dans le vide d'un grelot — leur vieux cœur purgé de soucis et de passions. C est pourquoi onze filleuls d'Apollon constituèrent *l'Eventail de Marie Laurencin.* Là, l'un

d'eux, Maurice Chevrier, la comparant aux Muses terrestres qui ont inspiré de l'amour et des vers depuis la Marie de Ronsard, a pu dire avec justesse :

C'est elle que Théophile
Installe dans Chantilly,
Elle qui mène Banville
A la fête de Neuilly.
O Segrais, c'est ta Climène,
C'est ton Muezzetin, Verlaine,
Et je l'aperçois encor
Dansant au clair de la lune,
Sur les prés, aux grelots d'une
Ballade de mon Paul Fort.

Les poètes, elle les illustre en marge de leurs livres, et pour elle-même, témoin le recueil des *Serres Chaudes* que tenait de sa main Guillaume Apollinaire, et qui est couvert d'arabesques, de fleurs, de visages et d'oiseaux aux crayons de couleur. Quel bibliophile rêvera maintenant de posséder ce bijou ?

Ces chansons, ces complaintes dont je parle sont à la base de l'art de Marie, avec les images populaires, les romans de la *Bibliothèque Rose*, le *Journal des Demoiselles*, le *Magasin Pittoresque*, le *Cabinet des Fées*, les broderies de laine et de perles, les bibelots de verre filé et autres choses naguère dédaignées, qu'elle ressuscite comme un Francis Jammes féminin, et, comme lui encore, avec une troublante et nostalgique sensualité. Il est, par exemple, une gravure d'elle, *la Romance*. C'est une jeune fille à

l'air désespéré et qui agite lamentablement ses bras. Elle court. Sa ceinture flotte derrière elle, en adieu sans retour à ceux qui la poursuivent. Elle est née d'une complainte, les *Cloches du Nord,* que tout le monde connaît :

Maman n'veut pas que j'aille au bal danser! (bis)
Elle fit trois pas et la voilà noyée (bis).

« Rien de tout ce qui est ici n'a de valeur », dit Marie, quand on la félicite sur la décoration de son appartement. En effet, la plupart de ces brimborions se trouvaient dans les foires. Mais la valeur, c'est elle qui la donne par la place qu'elle a choisie et qui dégage la secrète signification de l'objet, sa beauté secrète et sentimentale.

C'est une Fée qui transforme ce qu'elle touche, comme son burin ou son pinceau, baguette magique qui change en biche une demoiselle, une demoiselle en biche. Tous ses animaux ont une âme. Ils reprendront un jour figure humaine sous des justaucorps et de petits toquets à plumes. Les jeunes filles aux tendres yeux hypocrites qui les caressent connaissent leur secret et parlent avec eux une langue de blandices, celle que soupiraient les licornes quand elles appuyaient la tête sur les genoux de leurs belles amies. Et ces infantes, Marie les costume à son goût, lequel se rapproche le plus souvent de celui de la Restauration, comme celui de Watteau de la garde-robe de la Comédie italienne. Elle les vêt aussi de pyjamas à brandebourgs, qui

leur donnent un faux air de hussards auprès de leurs poneys engraissés de fleurs, de sucre et de gâteaux à la cannelle. D'autres portent des loups de velours noir et des maillots d'Arlequins, échappées du bal masqué. Mais, que font-elles dans ces parcs? Que disent-elles deux à deux?

Les Amours volant autour d'elle
Sont peints de couleurs sans danger,
Et, cependant, les plus fidèles
Sont aussi les plus mensongers.

En tous ces tableaux bleus et roses,
Marie, où vous vous expliquez,
Monsieur Freud, qui sait les psychoses,
Verrait-il des « actes manqués ? »

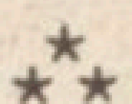
Ne cherchons pas trop le secret de ces entretiens, de ces tendres enlacements. Il flotte discrètement à l'entour, comme « l'aigre parfum d'un ferme corsage », ainsi que le dit encore Roger Allard en évoquant ces nonnes à la Diderot, qui mêlent les pleurs et le fouet aux caresses. Mais sans doute le péché n'a-t-il pas été consommé. Ce sont amitiés conventuelles, qui côtoient le précipice sans y choir et peut-être l'ignorent. Cependant, que dirait l'abbesse dont soupire au loin l'harmonium ou le clavecin, si elle surprenait ces follettes travesties ou demi-nues, en compagnie de bêtes langoureuses ? Qui sait ? peut-être a-t-elle le pied fourchu, peut-être couve-t-elle des diablotins sous la bure ?...

« Dictes-moy où, n'en quel pays » est semblable monastère. La brise y palpite de sylphi-

des. Ses étangs sont peuplés d'ondins. Il n'y aura pas assez d'échelles de soie, de violons, de torches et de masques pour les compagnons de la Marjolaine, même si ces galants doivent être changés en chevreuils, en carlins, en ouistitis, en écureuils ou en bêtes-à-bon-Dieu.

De même qu'elle nous ravit par un simple ton rose, bleu ou vert, elle s'amuse d'un rien. Elle ne s'ennuie que dans le monde. Seule, jamais. C'est qu'elle vit avec son imagination et qu'elle la traduit par des figures. Quand elles sont faites, elle s'en éprend et vous conterait leur histoire. Ce sont ses filles, elle est leur mère indulgente ou complice, une mère qui jouerait à la grande sœur. Elle a encore une passion pour les chevaux. Le fait nouveau de sa vie est qu'elle vient d'être marraine d'un poulain de l'écurie Gossez. Bien qu'il soit un mâle, il se nomme Marie Laurencin. Dans le royaume des Fées, on n'y regarde pas de si près... Et elle montre le pedigree qu'elle a épinglé au mur : né en 1928, de Sardanapale et de Sound Money. Son grand-père cheval se nommait Saint-Frusquin. Elle rit, puis elle me donne un croquis des chevaux qu'elle élevait à Altenrode. L'un d'eux ressemble au Pégase de Mantegna. Ses formes sont féminines; sa crinière enveloppe le col et les épaules comme le ferait une chevelure. Il doit être sensible à l'harmonie et marquer de son sabot la mesure des vers. Autrefois, j'ai connu une poupée à Marie. Peut-être l'a-t-elle encore. Et dans tout cela, nulle affectation : elle est enfant comme le sont les poètes qu'elle aime, et sans doute

les aime-t-elle parce qu'ils ont son âge, son imagination gracieuse et rebondissante, sa liberté d'expression, et sa mobilité.



Les chansons populaires — « *J'étions dix filles dans un pré* » — les *Mémoires d'un Ane*, les *Deux Nigauds* et le *Général Dourakine*, les vignettes de Tony Johannot dans le *Magasin Pittoresque* et les étiquettes enluminées de l'ancienne parfumerie n'ont formé que la sensibilité et la fantaisie de Marie Laurencin. Ceux qui ne connaissent que son dessin arabesque et simplifié et n'admettent qu'une représentation exacte des choses seront étonnés d'apprendre qu'elle a fait ses études à l'académie Jullian, qu'elle peut dessiner aussi bien — ou aussi mal — qu'un élève des Beaux-Arts, et qu'elle peut peindre comme le premier de ces messieurs. Elle a fait l'un et l'autre, jadis. Il lui arrive encore d'exécuter des « portraits de maître », comme le sien propre et celui d'André Salmon. Je crois pouvoir avancer que ces deux œuvres ne craignent pas la comparaison avec les peintres les plus justement célèbres dans le passé, ceux qui alliaient la sûreté du dessin représentatif à la psychologie du modèle, c'est-à-dire son expression. La lithographie l'a merveilleusement servie en ces ouvrages, où elle a su tirer parti des noirs profonds et veloutés du crayon gras. Regardez la sombre flamme des yeux de Salmon, où brûlent la volonté et l'âme tragique d'un poète. Regar-

dez ceux de Marie, où la songerie et l'espièglerie se mélangeant à doses égales, impriment au visage un caractère ambigu. Et dites-moi qu'une telle justesse exprimée avec une telle pureté est bien digne de l'art classique.

Mais le maître le plus proche de Marie Laurencin, celui du moins qu'elle rappelle dans ses estampes coloriées, est Renouard. Elle y fait penser comme à Berthe Morizot, autant par la douce harmonie des couleurs que par le style suranné de la mode et des figures. Parlerai-je aussi de Goya, de Gauguin et de Manet ?

Je m'en voudrais d'alourdir choses si légères qui volètent et qui chantent, pareilles aux oiseaux des Iles. C'est aux poètes de Marie qu'il convient de laisser désormais la parole. Et je la donne à Louis Codet, voix d'outre-tombe, l'homme qui était le mieux fait pour la comprendre.

La Nymphe d'Auteuil

Or, la Nymphe d'Auteuil, à présent, c'est Marie
Laurencin. *Son pouvoir est des plus agaçants :*
Elle a l'air printanier d'un garçon de seize ans
Et la voix qui se prête à toute moquerie.

Svelte comme un œillet sur les gazons persans,
C'est par elle vraiment que la rue est fleurie;
Et le vieux Jean Goujon, de ses doigts caressants,
Eût fait son corps sous une belle draperie.

Les singes que l'on voit dans les jardins d'Auteuil,
Et les loups, éventails des vierges au grand œil,

Ont amusé Marie *et plaisent aux Poètes.*

Quel attrait juvénile a son moindre dessin!
*Je voudrais embrasser ces Belles et ces Bêtes*x
Ah! quel tendre pays habite Laurencin!

ANDRÉ SALMON

Salmon, quand je te vis un jour à Saint-Nazaire,
Tu fumais sans arrêt la pipe de bruyère,
Et devais m'en donner une de même prix
Sitôt que tu serais de retour à Paris...
Eh bien, tu l'oublias durant le Tour de France,
Et je dirais, ce soir, que je n'ai pas de chance
Si tes amis et moi, ensemble au Cabaret,
Ne pétunions en chœur au même calumet :
Celui du Souvenir, à la douce fumée,
Où brûle une jeunesse un instant ranimée.
Mais, plutôt, nous soufflons chacun quelque fan-
[tôme :
Voici René Dalize, et cet autre est Guillaume,
Celui-ci Moréas, et celui-là Jarry;
Et, pareils au Rimeur du Cloître Saint-Merry,
Nous-mêmes, beaux enfants qui perdîmes la rose
De nos chapels pointus, pour la mauvaise cause
De l'impécunieux et gentil Apollon,
Mauvaise si l'on veut, mais, du moins, le dit-on.

Je te revois aussi, toi qui pourtant ne changes :
Tu converses avec les cygnes et les anges,
Les pâles assassins et les sombres bourreaux,
Et tu portes, sous un mac-farlane à carreaux,
Ta lyre orphique, où la corde parfois se casse
En un sanglot toujours pathétique et cocasse...

Lu le 15 décembre 1934, pour la réception d'André Salmon aux *Amis de* 1914.

Salmon, qui ris en pleurs comme notre Villon,
La Muse d'un laurier orne ton pavillon,
Où la tête de mort de nos Frères-la-Côte
Bâille sinistrement dans la mâture haute :
Souffre aussi que ce soir Louvigné du Dézert
Mêle sa voix à cet unanime concert,
Et, par son vieux mousquet à la mèche allumée,
Te donne le salut de flamme et de fumée!

SIMON MONDZAIN

L'œuvre de Simon Mondzain est le reflet de sa vie. Elle est à la fois pleine de rudesse, de gravité et de douceur. Et quand le nom de *Mondszajn,* tout hérissé, se changea en celui de *Mondzain,* plus uni pour notre œil, il attestait naturellement l'évolution de son possesseur dans l'art et dans la vie.

Avec Mondszajn, c'était la lune romantique dans un ciel chargé de nuées menaçantes et sur des rocs stratifiés de fer et de basalte, pareils aux montagnes des Primitifs, quand ils peignaient le Golgotha ou le Sinaï, ou bien encore la *Fuite en Egypte,* au temps de Patinir. Avec Mondzain, le firmament s'est éclairci. Un bain de lumière méditerranéenne baigne les contreforts des Alpes autour de Vence, et l'oiseau nocturne qui élève un chant net et coupant comme le cristal n'est plus l'orfraie, la chouette ou la corneille qui s'unissaient en chœur avec le loup et la bise dans les sapins, les sapins du Nord, tout cliquetants de pendeloques de glace.

La vie de Mondzain doit être donnée en exemple d'énergie et de persévérance, encore que le terme d'énrgie réponde mal au sentiment qui guide un artiste prédestiné. Car le prédestiné

suit tranquillement sa voie, et c'est offusquer sa radieuse simplicité que de dire qu'il fut énergique; c'est lui enlever sa candeur native, contre quoi tout s'émousse et proteste vainement. Dans les familles, les collèges et autres bagnes de la jeunesse, on la nomme « résistance passive ».

Mondzain naquit dans la Pologne russe, à Lublin, en 1890. A quatorze ans, il avait lu tout ce qui compte chez nous dans le XIX[e] siècle. Mais le milieu dans lequel il vivait s'opposant à sa vocation, il partit un beau jour pour l'ancienne capitale de la Pologne, nanti d'un petit baluchon, d'un pain de six livres, et d'une quarantaine de sous. En France, où l'on part pour Paris, on s'imagine mal que l'on parte pour Varsovie, tant notre suffisance et notre ignorance nous aveuglent. Il y a pourtant là une célèbre Académie des BeauxArts. Mais, ni à Varsovie ni ailleurs on ne pénètre du coup dans une académie. Il fallut que le jeune garçon entrât d'abord chez un sellier, ayant mangé ses six livres de pain au bout d'une semaine et le peu de monnaie qui lui restait. Il travaille tout le jour; le soir, il dessine. Les hommes de lettres qu'il admire vont sans doute le tirer de là; mais on sait, avec plus d'expérience, que les hommes de lettres ne répondent pas aux lettres. Ce sont des gens mal nommés. Il n'a même pas le dimanche à lui : son patron le charge de surveiller les ouvriers qui pourraient s'endormir. Le samedi, on lui donne vingt sous pour prendre un bain, et c'est là tout son salaire, sauf qu'il est nourri et qu'on

lui abandonne un cabinet de débarras pour y coucher.

Le second jalon sur le chemin de l'Académie fut pour Mondzain un photographe qui pratiquait l'agrandissement des portraits, comme M. Bonnat pratiquait l'agrandissement des photographies. Il en reçoit deux francs vingt-cinq par semaine, et ces deux francs vingt-cinq sont destinés à sa nourriture. Mais avec quarante-cinq sous pour sept jours, on ne se nourrissait guère, même en ce temps-là, que de pain et d'eau claire. Il y avait bien l'amour, mais c'était celui du patron, pour lequel le jeune innocent portait et rapportait les billets doux.

Pour servir ce cul-nu d'Amour, Mondzain, par conformité ou mimétisme, allait le derrière à l'air. C'est ce que on lui fit observer un jour que, penché sur une échelle, il accrochait une enseigne due au pinceau du père de son patron. Il en reçut deux francs pour pratiquer la décence. Mais, douze mois plus tard, à quinze ans, se souvenant fraîchement d'avoir été sans-culotte, il prit part à la Révolution russe. La Révolution, si elle ne fit pas elle-même son bonheur, lui permit de lier connaissance avec deux étudiants techniques, dont l'un est actuellement gouverneur de Lemberg.

Ce fut grâce à ces étudiants et à leurs relations que le jeune homme put suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Varsovie, qui était toutefois une école privée, c'est-à-dire payante. Il obtint bientôt une bourse de quatre-vingt francs par an. Pour un garçon accoutumé à se

nourrir de pain, il n'en fallait pas plus. Il se rend alors à Cracovie et suit les cours de l'Ecole Impériale des Beaux-Arts.

Le professeur des Beaux-Arts est un artiste de culture française qui admire et continue l'impressionnisme, au détriment des autres professeurs de culture allemande. Il parle de Renoir, de Cézanne, de Degas, de Gauguin, et quand il a devant lui quarante-huit heures de loisir, il se transporte à Paris, qui est son Parnasse, au propre et au figuré, car il habite sur la colline de la rive gauche anciennement consacrée aux Muses. Il en rapporte une inspiration et des émotions fraîches, et encore des paquets de scaferlati dont il roule des cigarettes, comme cela se fait à Paris, dans les cafés et les ateliers, et comme le faisait Mallarmé lui-même, accoudé à la cheminée. C'est avec ces petites choses que l'on double son prestige au loin, là-bas où chantonne le samovar, à cent lieues dans la neige, par-delà les plaines, les fleuves et les forêts.

Plus de vingt ans après, je vous ai moi-même rencontré à Madrid, M. Pankiewicz. Nous avons roulé des cigarettes et bu du Pernod près de la Puerta del Sol. Nous parlions aussi de la France avec nostalgie, avec angoisse et avec respect. Nous aurions parlé de Mondzain si je l'avais connu. Il se battait alors dans les rangs de la Légion Etrangère. J'ai pu apprécier, non sous les frimas de Pologne, mais sous l'ardent soleil castillan, et votre culture et votre finesse, aux côtés de Mme Pankiewicz, qui ressemble à une reine de Pologne par sa gracieuse majesté.

Le Prado, avec ses Titiens, ses Grécos et ses Goyas, nous était un prétexte à discourir sur la peinture, comme autrefois le Louvre, quand vous enseigniez les jeunes peintres qui buvaient l'elixir subtil et réconfortant de vos paroles. Et, tel Mondzain se souvenant de Cracovie, j'aime, me souvenant de Madrid, rendre hommage ici-même, au Français d'adoption qui défend et propage la Culture française en des lieux si divers, et avec le désintéressement, la sincérité, le naturel d'un artiste. N'est-ce pas vous qui avez inculqué à vos élèves, dont la plupart vivent maintenant à Paris, qu'il n'y a qu'une peinture au monde, la peinture française, et qui avez ainsi disputé à Munich nombre de pinceaux déjà célèbres, qui se réclament aujourd'hui des Matisse, des Derain, des Friesz et des Dufy ?

Cependant, Mondzain travaillait avec ardeur, insouciant de la boue et de la neige où trempaient ses pieds seulement recouverts de l'empeigne de ses chaussures. Le soir, quand il va boire du thé bouillant dans une famille bourgeoise, il les sèche avec soin sur les tapis des escaliers et les paillassons afin de ne point laisser de traces révélatrices de leur nudité sur les parquets. Du moins le croit-il... Et d'ailleurs, les recherches de l'esprit sont là-bas la seule élégance de l'honnête homme, et la tête tient chaud au reste. C'est en riant de son bon rire aux dents enfantines que Mondzain raconte ces années de faim et de dénuement, lui, qui a connu pire que Knut Hamsen et pourrait écrire l'équivalent de Gorki.

En 1909, Mondzain, toujours élève à Cracovie, obtient trois médailles d'argent et une bourse de quarante francs. Comme il peut voyager à demi-tarif, il se rend à Paris, loue une chambre de domestique pour deux cents francs par an, pendant cinq mois visite les musées et se familiarise avec toutes les belles choses que lui vantait son maître Pankiewisz. Puis, enhardi, enrichi d'impressions fraîches, il se met au travail avec fougue durant trois mois. Jugeant toutefois ses études insuffisantes, il reprend consciencieusement le chemin de Cracovie et y demeure élève jusqu'en 1912.

C'est à cette époque que le peintre est dominé par le mysticisme et qu'il retrouve un peu de lui-même en Greco, que l'on découvrait alors à Paris. On y parlait aussi de *hiératisme* et de *symboles,* bien que le symbolisme littéraire fût déjà mort. Mais celui des peintres était fort différent de celui des poètes, et ne se diluait pas en « évanescences ». Ils y apportaient, au contraire, de la vigueur et le souci de la construction. On nous a aussi beaucoup parlé de « construction » dans ce temps-là, et de « déformation volontaire », que l'on justifiait par maints exemples de Cézanne et de Gréco. Il y avait là un peu du ridicule et du pédantisme des néophytes. Aujourd'hui, renchérissant sur le mot construction, on dit « constructivité ». Le charabia a toujours paru plus sérieux aux primaires et aux imbéciles que la langue de Racan et de Descartes.

Néanmoins, c'est peut-être en ces premiers

jours de la jeune peinture que l'on a le mieux compris les orientaux et les gothiques, chez lesquels on ne voyait plus ni naïveté ni maladresse, mais bien une volonté réfléchie, ennemie du hasard et de ses grâces faciles. Certainement, toutes ces applications transportées dans l'art moderne n'allaient pas sans une certaine raideur. Elle disparut avec plus de pratique.

Fixé définitivement à Paris, Mondzain copie au Louvre Delacroix et Greuze. Derain, Vlaminck et Picasso, ses premières connaissances, viennent le corriger. Il corrigea lui-même les élèves de l'Académie Moderne, où il remplacera Othon Friesz pendant deux ans et demi. On connaît trop le souci de construction de ce dernier pour qu'il soit utile d'insister sur les qualités qu'il remarquait en Mondzain et qui lui firent exercer une fonction flatteuse. Cependant, comme c'est en instruisant les autres que l'on s'instruit le mieux soi-même, ce fut peut-être durant ces deux ans et demi que Mondzain apprit le plus de choses, et que, par crainte d'égarer ses élèves, il acquit cette conscience méticuleuse, cette grande honnêteté qui est la marque de son caractère et de son talent.

La seconde phase de l'œuvre de Mondzain est la recherche de la lumière et une plus grande simplification du modèle. La Provence et l'Algérie ont éclairci sa palette, et, je crois bien, la vie elle-même, qui s'est faite caressante pour le petit insurgé de la Révolution russe, pour l'engagé volontaire de 1914. Maintenant que l'artiste touche à sa maturité, il contemple l'avenir

avec la même confiance que jadis, et nous ne doutons pas qu'il ne lui réserve la place qui lui revient. S'il porte ses regards vers le passé, il dit avec sa justesse et sa simplicité coutumières « Je ne regrette rien de cette lutte dure et parfois très pénible, car elle donne beaucoup plus qu'un éducation livresque : on touche la vie avec ses propres mains; toute réflexion est vécue, et l'on se forge fatalement une philosophie solide avec laquelle l'art est parfaitement d'accord. »

Ces fleurs riantes de couleur et de lumière, ces paysages riants aussi, c'est la souriante sérénité de Mondzain qui s'épanouit sur son visage. Et quand je regarde les uns et les autres, ces fleurs, ces arbres, ces eaux, ces collines, ces belles indolentes couchées, il me revient toujours ce vers de Verlaine :

La bonté qui s'en allait de ces choses...

YVES ALIX

Yves Alix est un homme jeune, mince, élégant, très racé, et aussi très éloigné, par son apparence, du caractère de sa peinture. Peut-être met-il quelque coquetterie à ne vouloir pas ressembler à lui-même : cela s'est déjà vu. Il y a pourtant chez lui, en le scrutant bien, un air d'archer Gallois qui l'apparente à ces chênes de légende qu'il affectionne, et sous l'un desquels doit pourrir l'Enchanteur abusé par Viviane. Ces chênes sont pleins de maléfices, et s'ils logent quelqu'un sous l'écorce, ce n'est pas la timide hamadryade au poil couleur de tan et qui a le parfum de sa couleur, mais bien un homme d'armes, un fervêtu du temps d'Artus et dont la bouche déborde de cris. Ses ciels sont bas et déchiquetés comme des ciels de bataille. Ils s'écorchent à ces chênes revêches, et pour la plupart dépouillés. O Chênes à mandragores, êtes-vous les compagnons de son triste cœur, et referons-nous pour lui le *Dit des Arbres*, qui sonne si mélancoliquement, si désespérément sur la lyre de Gourmont ? Et toi-même, Koubitzky, tu m'apparais « dodonéen » en ce portrait peint par Alix. Mais tu n'es plus le chêne d'où découle le miel dont ont parlé Lucrèce et Virgile. Tu es celui de la tempête et des Bateliers

de la Volga, qui fait naître une aube rouge à force de prophéties et d'imprécations.

Ainsi donc, cet homme élégant recherche la force. J'ai vu de lui des moissonneurs autour d'une machine, qui ont l'air de figures de Le Nain aux travaux publics, ou de forçats de Puget aux champs, et j'ai respiré l'odeur balsamique et puissante d'Hercule sur leurs dos cuirassés de muscles. J'ai vu encore toute une série de juges, d'avocassiers et de critiques d'art plus ou moins cousins-germains par leurs professions, leur mauvaise foi ou leur incompétence, et j'ai pensé à Daumier, mais à un Daumier plus exaspéré, qui aurait fait sa pâture des contes d'Hoffmann et qui se serait enivré de vitriol.

Mais Alix s'apaise avec des fleurs, et je songe au père Hugo devant la petite pâquerette du roc de Granville. Vous vous souvenez de cette odelette suave où viennent butiner les divines abeilles ? Sois donc couronné de tes propres fleurs et par les mains des jeunes filles, archer vainqueur des monstres, buccinateur des tempêtes, Yves au nom gaélique!...

JACQUES THEVENET

Je n'aurais pas voulu parler du morvandiau Jacques Thévenet si profondément racé, sans connaître Montquin, son berceau; sans confronter avec ses amis d'enfance, les arbres, les portraits qu'il a faits d'eux.

J'ai donc vu la maison familiale de son arrière-grand-père, avoué à Château-Chinon. Tous les objets qu'il aimait sont encore là, et lui-même figure en plusieurs endroits, peut-être peint par Drolling. Voici la pendule de bronze noir et or qui représente l'Afrique accoudée contre un lion débonnaire et sous les traits d'une sauvagesse. Voici les vases de porcelaine peinte qui contiennent les mêmes fleurs qu'autrefois, quand la maîtresse du logis les disposait avec art pour les copier à l'aquarelle. Celle des papiers de tenture sont aussi les mêmes qu'autrefois. De légères moisissures attestent pourtant dans les coins que ces coquettes demoiselles n'en sont plus à leur premier printemps. Mais tout a vieilli ensemble sans s'apercevoir de rien : les reliures de MM. de Chateaubriand, Thiers et Barante, les bibelots et les meubles de campagne. Aussi, pour ne pas chagriner ces choses qui demeurent, Jacques Thévenet leur a donné des compagnes du même temps, avec qui elles peu-

vent converser de la prise d'Alger, de la Charte, des *Méditations*, d'*Indiana* et de l'attentat de Fieschi. Si, par erreur ou perfidie, il en entrait une qui, dans le silence, parlât du 2 Décembre et de Badinguet, leur révélant ainsi leur durée, toutes tomberaient subitement en poussière, comme les vieux papillons et les momies qu'on tire de leurs boîtes au grand jour.

Rien non plus n'a changé dans le paysage aux montagnes immuables, aux châtaigners tricentenaires. Dans le jardin de la maison, voici la charmille chenue et divisée en chambres de verdure, où l'on s'attend à voir paraître l'ombre de Clara d'Ellébeuse toute nue. Mais ce n'est pas à elle que songeait Jacques Thévenet, de qui l'inspiration n'est ni trouble ni sensuelle. C'est là qu'il jouait au sauvage, plein de Fenimore Cooper et du capitaine Mayne-Reid, avec ce goût de l'imitation, de la parodie et du déguisement qu'il a conservé, et qui l'empêche, lui aussi, de vieillir.

François Fosca a loué Dunoyer de Segonzac d'avoir échappé à l'influence « des fabricateurs de manifestes qui démolissent la nature au nom de la quatrième dimension ». A mon tour, je n'hésite pas à féliciter Jacques Thévenet d'être resté fidèle à la tradition des grands paysagistes, sans doute parce qu'il a subi l'empire de son vieux logis bourgeois, qui est le conseiller de son art et de sa vie, son Ethique et son Esthétique. Malheur à ceux qui sont nés dans les villes : ils deviennent la proie des formules abstraites, car ils ne sauraient aimer la Nature, et la Nature ne

les aime pas ! Je veux dire qu'ils n'aiment pas la simplicité, et que, s'ils affectent d'être simples, la simplicité jure avec eux.

Ce n'est pas que Jacques Thévenet n'ait cherché, comme tout le monde, à s'évader des formules et n'ait rien apporté de nouveau, ne serait-ce que sa personnalité, laquelle n'est ni extérieure ni fracassante, mais émotive, insidieuse et secrète, comme la Nature. Bien au contraire, après avoir suivi les cours de l'académie Jullian, il se laissa tenter, sinon par le cubisme, du moins par une ou plusieurs de ces écoles qui vous y conduisent, et dont le principe fondamental est la déformation pour elle-même, la déformation anti-représentative. Mais le bon sens de Roger Allard, les objurgations de Segonzac, l'écartèrent définitivement et sans grands efforts d'un domaine qui ne pouvait devenir le sien.

Peu avant cette époque, Jacques Thévenet terminait à Paris ses études de droit, comme il convient au descendant d'une longue lignée de tabellions et d'hommes de robe. Une maladie le retint à la chambre, et ce fut pendant sa convalescence qu'il se prit, pour la première fois, à dessiner pour tuer le temps qui l'avait manqué. Au fond, n'était-ce pas le premier appel de la peinture à celui qui ne pensait être autre chose qu'un amateur ? Toutefois, des amis peintres l'entraînèrent avec eux à l'académie, et il fut bientôt séduit par la vie des artistes. Les obligations militaires, puis la guerre l'enlevèrent aux études qu'il poursuivait à l'insu de sa famille.

Après la tourmente, son père lui signifia d'avoir à revêtir la robe, mais il s'y refusa et travailla à la décoration avec Mathelin, son futur beau-père. C'est de ce moment que datent ses liaisons avec Roger Allard, Segonzac, Boussingault et Yves Alix.

En 1922, Thévenet expose avec succès son propre portrait aux Indépendants, dans la manière noire et un peu archaïque qui fut primitivement la sienne. L'archaïsme convenait d'ailleurs à sa physionomie du XV[e], qui pourrait être celle de François Villon, celui qui « riait en pleurs », comme Thévenet mélancolique et gai tout ensemble. Mais sa mélancolie, philosophique ou sentimentale, vient de la Terre. C'est celle des arbres dépouillés qu'il aime à peindre un jour de pluie ou entre chien et loup; celle des flaques d'eau et des rivières, celle du laboureur peinant sur les manchons derrière les bœufs; celle, enfin, de toutes ces choses et de tous ces gens qui font dire quand on les rencontre : c'est un *Thévenet*, comme on dit : c'est un *Le Nain*, un *Daumier*, un *Chardin*, un *Corot*, un *Renoir*. Ce genre de classification, de critique instantanée ne se fait généralement pas au moyen de noms médiocres. Il suppose une personnalité bien définie chez l'artiste que l'on évoque et ne contient pas un mince éloge à son adresse.

Jacques Thévenet, ayant connu son premier succès public, retourna à Montquin, comme pour se recueillir et demander à son pays ce qu'il pensait de son fils. Alors il lut sur les visages de ces eaux, de ces bois, de ces collines le grand

et simple désir d'être peints par lui, et mille lèvres de feuilles, mille bouches de sources balbutiantes élevèrent leur concert pour le séduire. Il obéit docilement et se conforma au conseil de la Nature, qui est de peindre avec sincérité ce que l'on voit, c'est-à-dire en se laissant dominer par une émotion quasi-animale. Si elle n'est pas ressentie, il vaut mieux quitter les pinceaux, pousser la charrue et servir de modèle aux paysagistes. Je pense que le grand Millet, si dédaigné de nos contemporains, n'aurait pas dit autre chose, non plus que Ruysdaël ou Courbet. Cette réponse qu'ils auraient pu faire nous a inspiré à Roger Allard et à moi, la comédie de l'*Ecole des Maîtres,* où le seul peintre sensé et sympathique pourrait bien être un Thévenet, sinon lui-même.

La route de Thévenet est toute tracée, pareille au sillon bien droit qu'il peut contempler de sa maison paternelle et sous les ombrages de ses arbres tutélaires. Il honore ses dieux lares, il est protégé de Pan et de Cybèle : il sera grand; il le serait malgré tous...

A. t'SERSTEVENS

A. t'Serstevens est un poète, encore qu'il n'écrive qu'en prose, et, de tous les poètes que je connais, c'est peut-être lui qui sait mettre le plus de poésie dans sa vie et sans que la Fortune l'ait comblé de ses dons. Son petit appartement est sous le toit d'un vieil hôtel des quais de l'île Saint-Louis. Il y vit au milieu des livres, des cartes marines, des mappemondes et des cabinets florentins, dans « le beau silence littéraire », ainsi qu'il le dit de la solitude de Machiavel écrivant *Le Prince* en sa pauvre maison de San Casciano. Une flottille de petits navires y poursuit par les airs sa croisière immobile, pendue au plafond par les mâts, ainsi que les *ex-vto* des églises. Voilà pour les voyages aux mers Caraïbes avec les flibustiers Bazil Ringrosse, Morgan, Kidd, Steede Bonnet et cet étonnant Edward Teach, dit *Black-Beard*, dont la barbe nattée était toute nouée de faveurs, ou encore ce capitaine Roberts, toujours vêtu de damas cramoisi...

Mais un cabinet d'écaille et d'ivoire aux portes entr'ouvertes recèle entre ses colonnettes et réfléchit dans ses glaces intérieures illuminées par une ampoule minuscule, une Vénus flamande, d'un buis lisse comme la chair. C'est le temple secret de l'Amour, que t'Sterstevens a tant

chanté. Aimer, voyager, mêler l'amour à la mer, c'est à peu près toute son œuvre et toute sa vie. C'est aussi pourquoi nous retrouvons *Taïa* dans une île de cette Polynésie où il aime porter son rêve et son désir du lointain.

Pourtant, le poète n'a pas seulement rêvé devant ses cartes, ses mappemondes, ses navires et ses relations de voyages. Il a visité l'Egypte, parcouru à pied l'Italie, à l'image de son *Vagabond sentimental* et connu à Londres cette tragique et mystérieuse Eléonore qui fut la fille de Marie Vetsera. Comme Pierre Mac Orlan, avec qui il offre plusieurs points de ressemblance, il a poursuivi l'Aventure sous d'autres ciels, mais encore a-t-il étudié l'architecture et les paysages afin de satisfaire ses goûts et pour ordonner ses décors. L'Italie, surtout, car ce Flamand est Italien ! Et je regrette le temps où il portait une barbe rase qui le faisait ressembler à Lorenzo-le-Magnifique. Il ne lui manquait que le toquet à plume, le justaucorps et la dague au côté. Il le savait, il en était fier. On pourrait choisir de moins beaux, de moins nobles modèles.

Aujourd'hui, Lorenzo est rasé. Aujourd'hui le style étincelant et sonore de la première manière, celui de l'époque où il admirait *Salammbô* et fréquentait Laurent Tailhade, a gagné en simplicité, en profondeur. L'homme qui s'avance en âge et en pensée rejette les ornements superflus, pareil au mort que l'on dépouille pour le changer en lui-même durant l'Eternité. Et l'on attend avec impatience le livre qu'il vient

d'écrire sur la Mort devant un paysage ensoleillé et qui prête aux pensées sereines.

Avec *Taïa,* il se révèle encore en progrès sur lui-même et s'adresse au grand public, sans avoir abandonné sa manière ni cette prose nombreuse qui rappelle la divine traduction française du *Songe de Poliphile,* par Jean Martin, l'ami du grand Ronsard.

Cher t'Serstevens ! Ce n'est pas tant parce que tu es, et malgré toi, un grand homme de lettres que je t'aime, mais surtout parce que tu es un *homme* et que tu parles fort peu de littérature. Au temps du Magnifique, tu aurais écrit comme lui des *Capitoli,* et te serais contenté d'aimer les Arts, car tu méprises profondément l'écritoire et cette époque ennemie de la Poésie, où l'écrivain doit monnayer ses rêves...

Me MAURICE GARÇON

La *Justice Contemporaine* de Maurice Garçon a 725 pages de texte, moins les tables. Ce n'est pas que la justice m'intéresse beaucoup, mais j'ai bien lu 200 pages de ce livre, à cause de l'amitié que je porte à son auteur. Si l'on me demande ce que j'en ai retenu, je dirai l'histoire du Chinois de Théophile Gautier et celle de M. de Chirac, qui mourut au sortir du théâtre de Nemours et fut inhumé dans la fosse commune, encore tout barbouillé de fard et revêtu de son costume d'apache. C'est peut-être aussi que Marguerite Moreno m'a souvent parlé du Chinois de Marcel Schwob, et que j'ai vu jouer en province ce M. de Chirac, fantoche assez poussiéreux et quelque peu peigne-cul. J'imagine que le *Divin Marquis* devait avoir quelque chose de M. de Chirac : Je ne parle pas seulement de la platitude et de l'incorrection grammaticale...

Me Garçon m'excusera si je ne crois guère à la Justice, et sans doute me comprendra-t-il, puisque la fonction des avocats est d'arracher le prévenu, voire le co[illegible]able au juge. Je dirai seu-

lement, avec l'incompétence qui me caractérise en la matière, que ce gros ouvrage est d'une lecture entraînante comme celle des *Causes Célèbres,* si chéries d'Elémir Bourges et de Guillaume Apollinaire, et qu'il présente pour l'avenir un tableau précieux des passions qui divisèrent les hommes au XIXe et XXe siècles, quelque chose en raccourci, comme le *Journal de l'Estoile,* moins l'imprévu quotidien.

J'aime mieux vous entretenir de Maurice Garçon tel que mes yeux l'ont vu.

A-t-il trente ans, en a-t-il passé quarante, c'est ce que je ne saurais dire, depuis près de vingt ans que je le connais. Il y a même des jours où nous en avons chacun douze : c'est quand nous jouons avec les armes à feu, les arquebuses, les pistolets, les fusils... et les canons. Car nous avons passé près d'une matinée à fixer sur un affût un petit canon de Siam qui tient dans la poche, avec l'espoir de le charger à balle et d'en casser des bouteilles au loin, par tir indirect... Mais le donateur siamois en avait obstrué le tube d'un ciment fort dur, estimant l'extrême jeunesse trop peu soucieuse de ne pas se casser la tête et de ne pas la casser aux autres, à l'épouse, aux enfants et aux gens respectables, comme ce délicieux R. P. Bénédictin, qui jouait avec nous. C'était à Ligugé, au bord d'un lac, n'en déplaise à tous les géographes et topographes de la terre. Nous avions avec nous une carabine tyrolienne à baguette, propre à chasser le chamois dans un décor de plat-à-musique, au temps du jeune François-Joseph, deux pis-

tolets de combat et deux de précision, tout cela pour deux bouteilles à demi cachées dans les roseaux et quelques douzaines de grenouilles qui faisaient du nudisme au soleil...

« Je ne tire pas trop mal pour un N. de D. de moine ? » dit le P. Bénédictin. Une file d'oies moins confiantes, toutefois équidistantes et d'un courroux mesuré, regagnèrent leur basse-cour au pas de parade. Engagées dans un sentier à flanc de coteau, elles ne laissèrent bientôt paraître que la tête et le col, formant ainsi une frise phallique d'un effet ridicule. Mais leurs petits yeux de sages nous témoignèrent un mépris absolu. Je pensai alors à celui qu'auraient marqué le tribunal et une foule d'autres personnes qui tiennent dans le monde des lettres et de l'enseignement une place aussi considérable que les premiers dans la jurisprudence. Mais, après, nous regagnâmes une austère bibliothèque, où chacun, à sa table, lut, d'une part, *Marie Tudor*, et de l'autre, le *Malheureux petit Voyage*, malheureusement assez mal écrit pour une sorte de chef-d'œuvre. Que l'on se rassure, cette trêve ne dure pas : d'un commun accord, nous allons fondre quatre cents balles dans une poêle à frire et sur le gaz de l'office. Ce sont de vieux tuyaux de plomb... La cuisinière nous regarde avec indulgence, nous conseille même; le fermier, les tâcherons racontent des histoires de chasse invraisemblables. Le bonheur est dans la maison. Il y est avec la fantaisie de son maître habillé de drap de billard, d'un vert bucolique, et coiffé d'un chapeau de *Pastor Fido*. Puis,

soudain, il disparaît. J'entends alors une sonnerie de clairon. Je me hâte pour en goûter de près les fausses notes. Mais, quand j'arrive, notre prestidigitateur donne à sa fille une leçon de violon : je reconnais le *Menuet d'Exaudet,* sur lequel se chantent tant de couplets satiriques du *Recueil de Maurepas,* et, de fil en aiguille, je me retrouve, vingt-cinq ans en arrière, aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. *O fortunatos nimium !...*

« Allons, dit Garçon, allons à Poitiers, voir le poète Francis Eon. »

Il n'a de cesse, il ne tient pas en place; il passe du grave au doux, du plaisant au burlesque. La nuit, il est astronome, devant un télescope long comme une couleuvrine, et, le lendemain matin, il a déjà abattu trente pages calligraphiées. Je le retrouve frais, souriant, aimable et disert. Il est prêt à se lancer sur les routes, à 110 à l'heure. Nous serons à Paris ce soir, et nous déjeunerons à Vouvray, chez un petit bistro où il y a six places, où le vin n'est pas étiqueté, où l'omelette est bonne, la patronne avenante et les prix doux. Quand il conduit, il n'arrête de parler et lâche le volant pour les gestes du barreau. Une nuit, il entre à cent à l'heure dans la barrière blanche d'un passage à niveau qui n'est pas éclairé, contrairement à l'usage. Il n'y a pas trop de dégâts, car il a la présence d'esprit, avant la seconde fatale, de tenter un demi-virage qui doit nous jeter dans le fossé. Nous descendons; je tiens déjà le gardien par le col. « Ne le tuez pas, crie Garçon,

je fais un procès à la Compagnie! » Alors, il nous sépare et cite l'article de la loi, sûr de lui, mais bon enfant. Puis nous repartons. Moi, j'ai mal dans les côtes; lui trouve que l'on a « bien rigolé... » Puis il commence un discours, et il nous jette incontinent sur une partie de la route que l'on a dépavée. Les pierres sont posées de champ. Nos têtes cognent, à chaque tour de roue, contre le plafond de la voiture; mon chapeau entre jusqu'au menton. J'entends toutefois Garçon qui déclame : « Eh bien, non, Messieurs, ça ne fait pas de question : le Quart de Chaume est un vin... M... ! Je crois que nous voilà dans les pommes !... »

Je ne vanterai pas notre adresse qui décime les corbeaux dans les champs, ou fait lever, à trois cents mètres, les canards sauvages sur la Loire: Eugène Montfort ne nous croirait pas..., mais, sans m'attarder aux singularités de nos voyages, j'aimerais parler de ce qui nous advint à Saint-Nazaire, quand Me Garçon plaidait pour les frères Navarre, et que nous voyagions de compagnie avec Me Jacob, qui demeure rue Jacob, qui sort de l'Ecole des Chartes, qui sait le latin comme Virgile et le langage chien comme Anubis. Un jour, nous écrirons nos voyages à trois, tels Chapelle et Bachaumont, qui n'étaient que deux, ou le bon père Dassoucy, qui était tout seul pour faire un grand écrivain. Bref, Me Garçon va plaider pour la première partie de l'affaire, et Me Jacob propose d'aller à Guérande, voyage de noces de mes grands parents, qui en avaient gardé un souvenir enchanteur.

Moi, je ne connais Guérande que par eux et la *Béatrix* de Balzac. Je suis déçu : ces faquins d'arbres me cachent les vieux remparts, les ruisseaux sentent les latrines et les boutiquiers nous font la tête. Enfin, nous entrons dans l'église. Je ne m'en souviendrai plus, car je n'ai pas le temps de la contempler : Me Jacob se rue sur l'orgue et m'oblige d'actionner le soufflet. Il joue le *Don Juan* de Mozart. Les saintes femmes qui préparent les guirlandes de la Fête-Dieu s'agenouillent sur de petits bancs en faisant le signe de la croix. Il joue, dis-je; elles prient. Moi, je souffle toujours pour ne point rompre le charme, tellement que j'en ai mal aux bras. Mais une *Marseillaise* tonitruante et démoniaque soulève les saintes femmes comme des feuilles mortes et les jette éparses derrière les piliers. Nous nous sauvons, de crainte que les voûtes ne s'effondrent sur nos têtes de malfaiteurs, d'autant que nous n'aimons cet hymne ni l'un ni l'autre.

Au greffe de Saint-Nazaire, mon compagnon s'informe : « Me Garçon a-t-il commencé sa seconde plaidoirie? » On lui répond que non, seulement dans une heure. Alors nous allons boire de la bière, en un café où sont assises une belle dame mûre et peut-être sa jeune fille. Nous engageons tout de suite la conversation avec ces personnes qui nous semblent pleines de civilité et de bonhomie. Au bout de quelques instants, les propos prennent un tour gaillard, et nous croyons devoir nous en excuser. « Messieurs, fait la dame mûre, quand vous

saurez qui je suis... » En même temps elle nous tend une carte toute prête : MADAME JEANNE, *Masseuse*... Mais il est l'heure d'entendre plaider notre ami, et nous quittons ces dames sur de fausses promesses. Chez un papetier nous mettons la carte sous enveloppe et nous la faisons tenir à Me Garçon qui, nous dit-on, s'apprête à la défense. Puis nous allons nous asseoir hypocritement à ses côtés. Il ne bronche point. Le soir non plus. Le lendemain il dit : « J'ai le sentiment qu'hier j'ai plaidé comme un cochon, du moins juridiquement. » On le rassure. Il n'en croit rien, mais s'inquiète du public. On lui dit qu'il était suspendu à ses lèvres. « Là je vous croirais plutôt, fait-il... Et d'ailleurs, ce qui prouverait que je n'ai pas été tellement indifférent est une petite carte que j'ai reçue... — D'une dame. — Oui, mais comment le savez-vous ? — D'une dame, repris-je, qui s'appelle Madame Jeanne. Elle est même masseuse. — Masseuse ? » Et Garçon regarde la carte qu'il a mal lue. « Oh ! sales bêtes, reprend-il en nous bourrant les côtes, vous êtes donc allés au... *chose ?* » Ainsi tout n'est que rire comme en *Ulenspiegel*. Mais Jacob entreprend les chiens. Inquiets, ils grognent, ils aboient, puis s'apprivoisent, geignent avec douceur, répondent gracieusement et finissent par se coucher sur le dos, ravis par un langage melliflu, dont on peut dire qu'il est orphique... Puis il laisse les chiens et se transforme soudainement en mendigot, le chapeau à la main, un bras en Kirie-eleyson, une jambe en crochet. Il chante, le plus faux

possible : *Sois bonne, ô ma chère Inconnue !...* Les sous pleuvent des fenêtres. Il les ramasse. « Merci, M'ssieurs Dames !... » Et il s'éloigne d'un pas normal, en allumant une cigarette. Me Garçon sourit, moitié figue, moitié raisin : que vont penser du grand avocat les magistrats, les plaideurs, les journalistes, la foule d'hier aux murmures flatteurs ? « Idiot ! » dit-il, et les chiens désenchantés nous vitupèrent... Là-dessus, nous allons prendre l'apéritif avec André Salmon et plusieurs rédacteurs judiciaires des journaux de Paris.

Un soir, nous dînons avec La Fouchardière en un jardin d'été de la rue de la Pompe, où Tristan Derême médite ses jolis vers. Après le café, Garçon propose une partie de boules : il en a un jeu dans sa voiture. Comme l'on cherche un lieu propice, il propose l'Avenue du Bois. Nous sommes cinq innocents, dont une dame, qui faisons rouler nos boules en nous interpellant par nos noms. Ces Messieurs m'appellent le *Poète*, sans doute pour me rendre ridicule devant une foule qui s'accroit de minute en minute. De cette foule sortent, de temps à autre, des admirateurs de ces Messieurs : l'un est un lecteur de l'*Œuvre*, l'autre un fanatique du *Bouif*, celui-ci un abonné du « Faubourg », celui-là a gardé sa tête sur ses épaules ou obtenu le divorce sans pension. On leur tend des mains cordiales. C'est la gloire !... Enfin, un petit homme de la taille d'un jockey et vêtu d'un complet à carreaux arrive à fendre la presse pour serrer l'un de nous dans ses bras. C'est le dessinateur

Sem. « Monsieur Sem, voulez-vous jouer avec nous ? » Et Monsieur Sem accepte. Maintenant, les spectateurs jugent les coups ou les conseillent; d'autres rapportent les boules égarées. Mais un gardien surgit : il est interdit de se livrer à ces jeux Avenue du Bois. Me Garçon exige qu'on lui donne la liste des jeux défendus. Le garde ne la sait pas tout entière, mais il est certain que les boules y figurent. Alors, on se dirige vers une pancarte de règlements, et, à la lueur de vingt briquets, on épèle toute une nomenclature. Il y a le cerceau, le volant, le croquet, le ballon, le vélocipède, le saut à la corde, le saute-mouton, le colin-maillard, les pâtés, la brouette, les échasses, enfin, tout ce qu'il y a de *chouette,* sauf les boules. « Eh bien ? dit Garçon, vous voyez, Monsieur le Garde, qu'il n'est question ni de boules, ni même de cochonnet. Qu'on me cite un texte de loi !... Je suis Me Garçon... — Le croquet est assimilable aux boules, répond le garde, et réciproquement. — Emmenez-nous au poste, crie La Fouchardière. Ça ne se passera pas comme ça ! — Soit ! » fait le garde. Et nous lui emboîtons le pas, suivis de trois cents badauds qui s'amusent et crient vive l'un, vive l'autre. « C'est'y pas malheureux, soupire le bon garde, d'avoir fait quatre ans de guerre, d'avoir perdu un bras et d'être emm... par des gens bien, qui feraient mieux d'aller boire des fines !... »

Tous les Quatorze-Juillet, avec Garçon, Guy Arnoux et La Fouchardière nous allons déjeuner à la Tour Eiffel, où la cave est excellente,

quoi qu'on en puisse penser. Après le dessert, nous envoyons des cartes postales collectives à M. le Président de la République et à Monseigneur l'Archevêque de Paris. Ce sont les vœux des Français moyens transportés à de grandes altitudes. Le soir, nous dînons d'une matelote à la Bastille, et nous montons dans les coupés d'un petit chemin de fer de ceinture, réduction exacte du premier train de Saint-Germain. C'est pour ennuyer l'ombre de M. Thiers... Ce jour-là, l'initiative, la parole et les gestes sont déférés à Guy Arnoux, pour lequel il faudrait un *Arnoldiana* en deux tomes. Combien en faudrait-il pour Me Garçon, depuis le jour où il me fit manger de la Sirène de Mer pour commémorer le procès que nous avions gagné contre la maison d'éditions de M. Laffitte, jusqu'à celui où il perdit une cause pour une « colle » philologique, le sens absolu du mot *libellus* ? O Glozel, ô Quicherat!...

Quand Me Garoçn plaide, il mêle l'ironie, que l'on nommait autrefois « bonhomie » lorsqu'on parlait de La Fontaine, à l'humanité dont était pétri « l'honnête homme ». Je m'excuse de ces pléonasmes, mais aujourd'hui l'on a perdu le sens des mots. Ironie, bonhomie, honnête homme, c'est tout de même et se réfère au type que prisaient le plus nos pères, celui qui portait un masque toujours souriant et légèrement sceptique pour n'avoir pas l'air d'être dupe de son cœur. En somme, ce masque a les traits de la raison française, qui n'est point inflexible comme la raison romaine, et qu'ont modelée de

longs siècles d'une religion pitoyable et tempérée. La bouche même de l'orateur loge d'un côté l'ironie, de l'autre la bonté, l'indulgence, et quand elle rit, c'est toujours sans sarcasme. Plaider, pour lui, paraît un jeu, comme celui de l'Avenue du Bois, un délassement improvisé, qui peut sembler insolite à des fronts sourcilleux, mais qui attire la sympathie spontanée des artistes et du « bon monde ». La jeunesse du corps et de la voix, la nonchalance du geste lui acquièrent de prime abord l'attention. Il a gardé quelque chose du Benjamin du Palais qu'il fut voici plus de quinze ans, et que sans doute il gardera toujours.

Quant à l'écrivain, parmi tant de plaquettes et de livres sur des causes et des sujets curieux, il a laissé un chef-d'œuvre de style archaïsé qui se nomme *Guillemette Babin, sorcière,* et qui dépasse de beaucoup, par la langue et l'exactitude, la *Sorcière* de Michelet. Ce démonologue, qui a toute une bibliothèque sur l'occultisme et la sorcellerie, ce démonologue feint de ne pas croire au Diable. C'est peut-être encore « l'honnête homme » qui reparaît là, à moins que ce ne soit véritablement de la fantaisie transportée dans le domaine des prestiges — de la fantaisie aggravée... Mais je n'en suis pas très sûr, ô Méphistophélès débonnaire!...

RENÉ DALIZE

J'ai connu René Dupuis, en littérature René Dalize, rue Gros, chez Guillaume Apollinaire. Mais je me souviens d'avoir bu quelque chose avec lui, un jour de vernissage des Indépendants, sans doute chez Francis, et vers 1907. Il y avait là Friesz, Braque, Picasso, Max Jacob, Paul Fort, Roinard, Vlaminck, et je sais plus qui. René Dalize était en grand uniforme d'officier de marine, tout brodé d'or, et il tenait un sabre entre ses genoux. En ce temps-là, je ne comprenais pas très bien ce qu'un officier, même de marine, eût quoi que ce soit de commun avec nous, car nous étions au ban de la société, les uns pour courtiser les Muses, disaient nos parents, les autres pour avoir lâché l'enseignement des Beaux-Arts et mener une vie de bohèmes. Aussi, comme l'on riait beaucoup autour de René Dalize, je crus que c'était un peintre

Lu, le 20 décembre 1934, aux *Amis de* 1914, en souvenir de René Dalize.

déguisé par dérision en officier... C'était pourtant un véritable aspirant : il avait déjà séduit la fille de Béhanzin, et l'on disait qu'il fumait l'opium...

Quand je le connus vraiment, il était en civil, et *dans le civil*. Je n'ai jamais su pourquoi il avait quitté la marine. Toujours est-il qu'en arrivant chez Guillaume il se mettait devant une glace, se contemplait d'un œil atterré, tirait la langue, et disait invariablement avec l'accent d'Ubu Roi : « Joli sabotage d'existence !... » Mais il n'en paraissait qu'aux trois-quarts navré.

Son plus grand ami était Guillaume Apollinaire, avec qui il avait été au collège, à Nice ou à Monaco. Les autres étaient Baragnon, Salmon, Moréas, Albalat, La Jeunesse, ce dernier comme tête de turc. Je ne lui ai connu qu'une grande haine, une haine farouche de marin : celle des chauffeurs de taxis. Il ne descendait jamais de ces véhicules sans tirer par le col son ennemi juré; quand il l'avait amené sur le trottoir, il lui administrait une sauvage raclée; après quoi il lui enjoignait l'ordre de remonter sur son siège et de filer. Cependant, on pouvait faire le tour de Paris pour 2 fr. 50... Heureux temps où la vie ne coûtait rien, où les faquins se laissaient battre, où l'on ne marchait pas entre les clous dans tous les domaines, où le Boulevard Mont-Parnasse appartenait, dès minuit, aux rêveurs et aux ivrognes!

Il y eut entre Dalize et moi, quand il venait aux *Soirées de Paris*, une histoire que j'ai toujours qualifiée de magique et qui a peut-être

encore un prolongement dans ce vaste monde. C'est une histoire de chapeau.

Un soir donc, j'avais pendu mon chapeau, à côté de celui de Dalize, au porte-manteau de Guillaume Apollinaire, quand celui-ci habitait, 202, boulevard Saint-Germain. Le lendemain, je reçus un pneu de René Dalize me disant que j'avais pris son chapeau et que, sans doute, il avait pris le mien; enfin, il me donnait rendez-vous le jour même au d'Harcourt pour échanger nos couvre-chefs (1). Là, nous le pendîmes côte-à-côte. Côte-à-côte de melon, disait-il... Il partit sans avoir repris mon chapeau au lieu du sien. Les échanges de dépêches et de chapeaux durèrent bien trois mois, toutefois avec des accalmies, comme durant la guerre de Cent Ans. Enfin, d'un commun accord, nous résolûmes de

---

(1) Le même jour, je reçus cette lettre de Guillaume Apollinaire, sur le papier à en-tête des *Soirées de Paris*, 278, boulevard Raspail. Il n'y a pas d'autre ponctuation que les points...

Le 18 *décembre* 1913.

Mon cher Fernand,

René Dupuis croit que vous avez par mégarde emporté son chapeau.

Le fait s'étant produit pour un parapluie notre ami constate que vos vêtements réciproques conviennent aussi bien à vous qu'à lui et vous propose la création d'une garde-robe commune au centre de Paris.

Néanmoins il souhaite pouvoir se déguiser bientôt en René Dalize et ravoir mon chapeau.

Ma main très amie mon cher Fernand.

Guillaume APOLLINAIRE.

ne plus nous occuper de ces chapeaux qui nous coûtaient cher et nous causaient du tintouin.

Quelques mois après, j'allai rendre visite au poète André Mary, et revins chez moi par le métro. Je remarquai que les voyageurs me dévisageaient d'un air singulier et que leurs regards se portaient principalement sur mon chapeau, le mien ou celui de Dalize. Alors : je le retirai et vis avec stupeur qu'il était recouvert d'une poussière de dix ans qui en faisait un chapeau gris. A l'intérieur, il portait des initiales qui n'étaient pas les nôtres...

Comme je jugeai qu'il y avait un sort sur les melons, je portai le chapeau mou et j'en ai fini avec les esprits farceurs. Mais je vendis sans tarder à un marchand d'habits le *bloum* poussiéreux, en même temps que de vieilles nippes héritées de mon grand-père. Peut-être qu'après mille aventures le chapeau est allé couronner la tête d'un roi nègre, dans l'un de ces pays où l'ancien enseigne de vaisseau séduisait les Infantes de couleur et humait, avec le goût de la peau noire, celui des Paradis artificiels...

Je crois me rappeler que Dalize s'occupait un peu de magie. Du moins lisait-il fort bien dans les mains. Quelques mois avant la guerre, le nombre de mains où il lut un destin tragique était si considérable qu'il lui faisait présager la grande tuerie. Lui-même avait prévu qu'il périrait par les armes. Il disait aussi à Guillaume Apollinaire qu'il lui voyait un crâne casqué...

Cher René Dalize, léger Ariel, je veux croire que ton ombre flotte à travers les bambous et

les cannes à sucre, en quelque coin délicieux du Pacifique, et qu'en voletant elle murmure la chanson jadis si chère à Marie Laurencin :

Le vent sou—lève
La gan—doura...

LE NEVEU DE RAMEAU

La Bibliothèque Nationale, avant la fondation de la Ligue de ses Amis, c'est-à-dire la ligue des grincheux, des coupeurs de cheveux en quatre, des vétilleux et des raseurs, la Bibliothèque Nationale était bien l'un des derniers salons où l'on cause. Mais c'était naguère à la table de la Réserve que l'on causait et travaillait le plus. Il y avait là une vingtaine de places où chaque habitué était jaloux de la sienne, comme le sont les petits rentiers et les vieux militaires dans les cafés de province. De temps à autre, ces savants levaient la tête et jetaient un coup d'œil furtif vers le fauteuil de leur interlocuteur préféré. C'est par lui qu'ils se délassaient de leurs recherches, à lui qu'ils demandaient un éclaircissement, ou qu'ils poussaient triomphalement une colle. S'il était trop en retard, ils s'impatientaient, ils ne pouvaient plus travailler. Ils s'informaient auprès du garçon : « Savez-vous si M. Lachèvre est à Paris ? Si M. Champion doit venir ? Y a-t-il longtemps que l'on n'a vu M. Guégan ? »

On voyait arriver Bertrand Guégan en coup de vent, une serviette plus lourde que lui sous le bras. Il s'asseyait près de M. Frédéric Lachèvre qui lui réservait une place. Quand ils avaient

échangé leurs vues sur les trouvères artésiens ou les anonymes des *Délices Stayriques*, Bertrand était libre. Il quittait son maître avec l'assurance et le rayonnement d'un mystique qui vient de s'entretenir avec Dieu. Alors, la conversation recommençait autre part. Grâce à la franc-maçonnerie des mots entre gens de la même secte, vous aviez, en une heure, fait le tour des connaissances historiques, artistiques et littéraires que la mémoire peut emmagasiner. Ce garçon vous parlait des Niebelungen, de l'Ecole néo-platonicienne de Lyon, de Philostrate, d'Ange Politien, de Brunetto Latini, des Scoliastes d'Aristophane, de Francesco Colonna, d'Ambroise Paré (car Guéguan a « fait » sa médecine), des Cubistes, du *Jardin de Plaisance*, des Séquences de sainte Hildegarde, de Molinet, d'Aloysius Bertrand, de Robert de Reims, de Taillevent le maître-queux, et aussi de Mozart, de Rimsky-korsakow et de Strawinsky. Il vous en jouait même un petit air avec accompagnement de cymbales invisibles. Ses doigts voltigeaient sur une flûte imaginaire; son bras donnait cours à la coulisse de la saquebute; son pied marquait la mesure. C'était l'homme-orchestre, le chapeau-chinois. Non, je pensais entendre le neveu de Rameau, échappé du Café de la Régence, qui n'est guère au delà de cent toises de la Bibliothèque, ou, si vous préférez, à une portée du mousquet. Il se trouvait, de temps à autre, un professeur de province pour protester contre la symphonie; quelqu'un, dis-je, n'ayant pas l'habitude du lieu, et qui s'imaginait,

pédantesquement, que nous fussions là pour nous embêter. Nous passions alors derrière les catalogues, où il achevait la fanfare des trompettes d'argent de *Shéhérazade*. Puis, il me confiait une recette de cuisine renouvelée d'Apicius, le scandaleux ami de Séjan, ou me questionnait sur *l'ortie de mer*, dont il n'arrivait pas à trouver le nom scientifique dans Lacépède ou les scoliastes de Pline. Cette *ortie de mer* nous a donné bien du fil à retordre, et encore n'est-elle pas sûrement identifiée à l'heure qu'il est, du moins à mon sens. Moi qui avais fait cuire une méduse, et n'en avais tiré que de l'eau claire, j'avais beau lui démontrer, par cet essai négatif, qu'elle n'était pas propre à la cuisson, et que crue elle eût été rubéfiante et nocive, n'en voulant pas démordre, si j'ose dire, il en supposait une qui eût été comestible et qui se serait peut-être trouvée, toujours selon lui, sur les rives du Golfe Persique. C'est une belle chose de faire découler la poésie de l'entêtement, de courir les mers, penchés sur des cartes et des mappemondes, à la recherche d'un brimborion dont on ne sait au juste s'il est bête ou plante, et qu'il serait téméraire d'affirmer qu'il est l'un et l'autre à la fois : *Ortie de mer*, ne serais-tu qu'une fantaisie d'Apicius, quelque chose comme l'équivalent d'un livre imaginaire de la Bibliothèque de Saint-Victor ? Par toi, j'ai vu « toute une mer immense où *voguaient* des galères », et, par toi, « le Pausilippe et la mer d'Italie » !

Voilà quelle poésie disparate et saugrenue naissait, s'épanouissait et se multipliait pour

nous sous la verrière de la rue de Richelieu, à vingt pas de cette belle fontaine du square Louvois, où quelque émule de Pradier coula en bronze la pensive sensualité des femmes mûres. Mais c'était avant la Ligue des Amis, au temps où les érudits parlaient...

Bertrand Guégan était et est encore un mince et long jeune homme aux cheveux épars et bien plantés sur un front volontaire, mais, prématurément gris, ils paraissent saupoudrés de la poussière des incunables. L'habitude de la lecture l'a un peu voûté. Il vous regarde bien en face avec des yeux marrons, où la myopie et la méditation ont mis leur douceur. Par coquetterie il ne porte pas de lunettes, mais seulement un monocle, dont il ne se munit que les jours de foire de Paris, pour tirer au pistolet. Encore ce monocle est-il brisé et recollé à la sécotine. Malgré cette douceur, il est prompt aux bons mots; il en a de piquants et de bouffons, et, dans la conversation, il cherche à convaincre. Il le fait avec feu. Au fur et à mesure qu'il s'échauffe, il zézaie un peu et prend deux tons de voix différents. L'aigu finit par dominer et s'achève en un éclat de rire satanique. C'est à ce moment que vous pouvez tenter de placer un mot si vous avez le goût du soliloque, car il n'écoute pas, il est ailleurs, ou à ce qu'il dira quand il aura reconquis la parole. Cependant, comme il se pique de politesse, il fait semblant de vous suivre et pousse de temps à autre un gloussement qui veut être un assentiment et qui ponctue la fin de vos phrases. Soudain, éclatez

en fanfare, en marche de Tannhäuser : croyant que vous venez de l'entretenir de musique, il a compris. Pour vous le prouver il enchaîne. Imprudent : vous l'entendrez jusqu'au bout, je veux dire au bout de l'opéra, et si vous êtes assis ou bossu, votre dos lui servira de pupitre! Joignez à cela qu'il chante abominablement faux et sans voix, ce qui ne prouve rien contre sa passion : une femme laide peut avoir des sens, et, comme une autre, aimer l'amour...

Il a déjà publié une édition des *Délices Satiriques*, deux ouvrages sur la cuisine ancienne et moderne, couronnés par l'Académie, deux volumes des œuvres d'Aloysius Bertrand, son homonyme, illustrés avec goût, un texte inconnu du *Francion* de Charles Sorel, les *Poésies* complètes de Desbordes-Valmore, le *Songe de Poliphile*, de Francesco Colonna, et l'*Almanach du Berger*, où se manifeste un goût des vieilles xylographies et de la belle impression. Parlerai-je de la précieuse collection de *Proses et Vers*, qu'il dirigea chez Payot et qui se compose des *Poésies Choisies* de Ronsard, du *Recueil des Dames*, de Brantôme, de la *Princesse de Clèves*, du *Neveu de Rameau*, de *Manon Lescaut*, d'*Adolphe*, des *Contes* de Nodier, et de *Carmen?* Mais surtout je n'oublierai pas les *Œuvres Complètes* de Molière, dont il a consciencieusement rétabli le texte si fautif en y ajoutant des notes précieuses, ouvrage capital et déjà démarqué sans vergogne, entre autres, par un certain M. Rat — naturellement... A tout cela, qui témoigne d'une érudition diverse, voire encyclo-

pédique, il préfère, j'en suis sûr, la *Vie extravagante du Comte de Permission,* bouffon de Henri IV et du duc de Savoie.

Ce Bluet d'Arbères, comte de Permission, est non seulement un fou de Cour comme M. Guillaume, mais encore un fol authentique, un visionnaire, un mystique, un menteur, un maniaque de l'érotisme, un pauvre d'esprit dont l'on s'amusait cruellement. D'Aubigné, Prosper Marchand, Charles Nodier, Gustave Brunet, Octave Delepierre et le Bibliophile Jacob en ont parlé. Tant de références accumulées au bas des pages n'ont pas convaincu certains ignorants. Dans la crainte d'être trompés, ils ne veulent voir en ces étranges confessions qu'un pastiche, une supercherie. Si Bertrand Guégan avait voulu les abuser, il aurait choisi un nom moins célèbre et n'eût pas pris la peine de si mal écrire. Bluet dictait ses élucubrations et ses mémoires à des écrivains publics, de sorte que cette prose d'illettré n'est pas gâtée dans sa sincérité par les artifices du style. Elle est aussi un précieux témoignage de la langue parlée au début du XVIIe siècle, témoignage que 'l'on ne retrouve, dans son intégrité, ni dans les fantaisies du Bruscambille, ni dans les parades du Tabarin, lesquelles sont dues à la plume de véritables hommes de lettres en veine de gauloiseries et de plaisanteries populaires. Il est malheureusement impossible de citer les passages les plus étonnants de ces mémoires, où se trouve un peu du cynisme et de l'éréthisme de *Monsieur Nicolas.*

La préface et l'appendice montrent que Bertrand Guégan est un érudit plein de conscience, et, de plus, un critique épris de sujets singuliers. On doit d'ailleurs accorder toute confiance à l'honnête homme qui sait déguster un vin et qui s'intéresse à la confection d'une sauce, car je ne crois pas qu'il existe des érudits insensibles à la bonne chère. L'un d'eux, Pierre de Montmaur, savant helléniste, a servi de modèle pour les satires contre les goinfres au XVII[e] siècle, en particulier *le Barbon* de Guez, de Balzac, qui est parfaitement stupide. Les Bénédictins eux-mêmes distillent une liqueur qui n'a pas moins fait pour leur renom que leurs célèbres travaux. Anatole de Montaiglon, qui fut un savant universel, auprès duquel le Bibliophile Jacob fait figure de charlatan, recevait ses hôtes dans sa bibliothèque, les laissait dresser la table et leur indiquait les cachettes des vins, des condiments et des pâtés, derrière La Curne de Sainte-Palaye, Du Cange, Trévoux, Froissart ou Voltaire.

Je ne m'étonne donc pas que l'auteur de la *Fleur de la Cuisine* et de l'*Almanach de Cocagne* ait mené à bien ce *Comte de Permission*, épicé et faisandé comme une bécasse. Je m'étonne seulement que le traducteur et commentateur d'Apicius, dont la cuisine voluptueuse était si compliquée, n'apprécie que les préparations les plus bourgeoises, et qu'il qualifie de *curieux*, par exemple, un mets des plus courants, où les fines herbes se combinent avec le persil : Oui, cet amateur, qui perdit des mois à la recherche de l'ortie de mer, qui connaît trente-six espèces

de *garum* et relève peut-être dans la recette du *Moretum* donnée par Virgile des omissions condamnables, s'en tient au goût naturel des viandes, ce qui est proprement l'inverse de la véritable cuisine; je veux dire sa négation. Hérésie, jeune homme, hérésie! C'est en masquant le goût naturel des viandes que nous pouvons manger sans remords et sans dégoût les animaux que nous élevons privément, ou que nous massacrons sans danger, et dont se retrouverait, sans l'artifice du maître-queux, l'odeur choquante ou nauséabonde. La cuisine, elle aussi, est une chimie. Ainsi nous croyons-nous les égaux des Dieux qui se repaissent d'ambroisie, dont on ne sait, selon les plus profonds mystagogues, si elle est une chair, un jus de fruit, ou simplement un fumet. Oui, c'est par quoi les véritables gastronomes se séparent du vulgaire, qui veut retrouver le nom et le goût des choses offertes à son palais, de crainte de se méprendre ou de périr empoisonné. Que nous importe que la Beauté ait nom Lilith, Eve ou Hélène; que nous importe qu'il soit aujourd'hui lundi ou mardi?

Dans la chimie des parfums, que dit à la masse le nom d'opopanax, ou à quoi se réfère l'ylang-ylang? Serez-vous plus avancé de connaître la décomposition de *la Nuit de Chine* ou d'*un Jour viendra?* Mais craignez surtout de connaître de quoi sont faits les plus suaves...

Voici, si j'ose dire, de la critique farcie. En pouvait-il être autrement, et ne peut-on, parlant de Bertrand Guégan ou parlant à lui-même, que voler d'un sujet à un autre sans jamais l'alour-

dir par une pause? O franc-maçonnerie des mots, dont je parlais tout à l'heure, si l'autre franc-maçonnerie naquit en Egypte aux temps des Pharaons, n'es-tu pas née sous le ciel de Grèce, où l'on touchait à tout sans sourciller, également compris des philosophes, des courtisanes et des pêcheurs de thon? Et ne trouvè-je pas en Bertrand Guégan un léger Grœculus, un des derniers peut-être, qui sait le grec comme Athénée, et qui sautille dans Paris sur un seul pied, avec deux ailes au talon?...

LE NEVEU DE RIMBAUD

En 1909, sauf erreur, je fus au Salon des Indépendants en compagnie d'Othon Friesz, de qui j'invoque ici le témoignage. Nous avons trop souvent évoqué ce souvenir ensemble pour qu'il ne soit pas présent à sa mémoire, et, sans doute, plusieurs de ses confrères pourront-ils m'appuyer à leur tour.

Dans une salle du Cours-la-Reine figurait un portrait que je remarquai de loin et qui semblait être une réplique du célèbre portrait d'Arthur Rimbaud par Fantin-Latour. Aussi infailliblement que l'on distingue un navet d'un chrysanthème, je connus que cette peinture ne pouvait être que de Paterne Berrichon. Et d'ailleurs, ce Paterne, que les peintres nommaient *Bourrichon* ou *Bournichon,* se faisait assez remarquer pour que la révélation vous vînt de sa paternité devant un portrait d'Arthur Rimbaud. Il avait fait de Rimbaud son monopole, et, s'il avait eu autant de talent que de rapacité, il aurait frauduleusement écrit du Rimbaud et porté les Œuvres du poète à vingt-cinq volumes de vers et de correspondance. Il lui était insupportable que M. Izambard eut connu Rimbaud, lui qui ne l'avait jamais vu. Mais, ignorant la supériorité de son rival « rimbaldien », je félicitai courtoisement Paterne Berrichon de la ressemblance,

ce qui n'engageait à rien, et je tentai de provoquer ses confidences. L'avait-il peinte le jour même du *Bateau Ivre,* cette tête juvénile hérissée de mèches folles, pleine de songes, de malice, de sensualité, de désordre et d'énergie? Qu'avait-il dit durant la pose? Peut-être, pensai-je en moi-même :

Je suis comme un Ange aux mains d'un barbier!

Bournichon fouilla dans sa barbe comme pour y chercher des souvenirs. Il n'en ramena que du caporal, et il me dit avec une piteuse humilité:

— Je n'ai jamais connu le *Grand* Arthur Rimbaud. Ce portrait n'est pas le sien, mais celui de son fils.

— Quoi! Rimbaud aurait donc laissé un fils?

— N'en doutez plus, répondit Paterne : il contrôle les billets au tourniquet, et je vais vous le présenter.

Nous nous assîmes, Friesz et moi, sur un banc peint en vert, au centre d'une salle où pendaient des peintures russes, toutes rutilantes d'arcs-en-ciel, de parélies, d'ectoplasmes, de semences astrales, et de gonorrhées stellaires. Dans l'état où j'étais, j'y voyais le *poème de la mer infusé d'astres et latescent, le soleil taché d'horreurs mystiques, et l'éveil jaune et bleu des phophores chanteurs.*

Enfin, radieux tel Moïse descendant du Sinaï, Paterne reparut. Il agitait son pépin légendaire en guise de feuillard d'olivier et tenait par le bras son modèle, un grand garçon osseux et dé-

gingandé, qui pouvait avoir dix-huit ans, et qui nous tendit en riant une main d'ouvrier large et franche. Le vieil oncle à sous-ventrière disparut comme dans un nuage, et le fils d'Arthur Rimbaud s'assit entre nous.

Je ne considérais pas sans émotion le visage même du poète, un visage ressemblant trait pour trait, mais où manquait la flamme spirituelle. Cette flamme était remplacée par la veilleuse mélancolique d'une longue soumission. Je pensai que Bourrichon avait mis la lumière éclatante sous le boisseau, de crainte qu'elle n'embrasât les rideaux de sa salle à manger; je pensai que la tendre Isabelle Rimbaud, pleurant les fugues de son frère, s'était appliquée à sustenter son neveu d'escalopes de veau, de riz au lait et de camomille. En effet, bien que Rimbaud le fils trouvât *très gentils pour lui* Isabelle et Paterne, il n'avait reçu d'eux qu'une instruction primaire tellement insuffisante qu'il ne pouvait comprendre aisément la langue poétique, et que, malgré les explications arrachées à son oncle, l'œuvre de son père lui demeurait fermée. Il admirait pourtant de confiance un père dont lui parlaient les peintres « *exposant au Salon* »; il en tirait une fierté naïve qui illuminait parfois son visage. Pourtant, la folie ambulatoire du poète, ou plutôt son farouche désir d'indépendance, s'épanouissait en secret au fond de ce cœur simple: il avait appris le métier de mécanicien dans l'intention de s'engager sur un navire ou de se faciliter une carrière dans la marine de l'Etat. Le chômage ou les loisirs de son

humble profession, il les employait à pointer les billets du Salon afin de grossir ses économies. En l'écoutant, je songeais à son père, qui fut contrôleur du cirque Loisset et qui bourlingua sur les mers. Il retourna à ses billets, et le Moïse à parapluie reparut dans sa majesté paterne : « Très gentil, n'est-ce pas? Son père eut juste le temps de le reconnaître avant de mourir à Marseille, en 1891. Sa tante, Isabelle Rimbaud se chargea de lui, et, comme je l'ai épousée, nous l'élevons ensemble. »

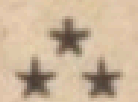
Paterne n'eut pas l'audace de prétendre qu'il lui avait donné le sein. Je ne sus féliciter l'éditeur et le biographe d'Arthur Rimbaud des sacrifices qu'il s'était imposés en respect d'une mémoire glorieuse, et peut-être en reconnaissance des profits qu'il en tirait. Je quittai Paterne Berrichon, et j'appris de lui, par la suite, que Rimbaud le fils s'était engagé dans la marine de Guerre, en qualité de mécanicien.

Peu de temps avant la mort de Subalterne Berrichon, je fis part de ma rencontre à Pierre Mac Orlan, qui me montrait une photographie de Rimbaud prise en Abyssinie. Avide de renseignements, l'auteur du *Chant de l'Equipage* en référa à Berrichon, mais celui-ci tomba des nues : « Un fils de Rimbaud? Rimbaud n'eut jamais d'enfant! Je le saurais... »

D'autre part, ni Alfred Vallette, ni Van Bever, ni Louis Dumur n'ont entendu parler d'un fils de Rimbaud. Jean Richepin, qui possédait une importante correspondance du poète d'*Iluminations,* n'en savait pas davantage. Paterne Berri-

chon fut-il un farceur? En 1909, a-t-il tenté d'abuser la confiance publique? Cependant, la ressemblance entre le père et le fils était si frappante, la modestie de ce dernier si touchante et si peu feinte qu'il faut écarter toute idée de supercherie. Enfin, Mme Isabelle Rimbaud, si pieusement dévouée à la mémoire de son frère, se fût-elle prêtée à cette odieuse pantalonnade?

Il s'agit moins de satisfaire un assez légitime sentiment de curiosité que de servir une cause généreuse : que ne vérifie-t-on les premières assertions de Paterne, d'abord en consultant à Marseille le registre des naissances pour 1891, puis le *Catalogue des Indépendants* entre 1907 et 1910, et, enfin, les inscriptions du Ministère de la Marine? Peut-être retrouverait-on les traces du second Rimbaud, qui fut, comme son père, possédé du démon de l'Aventure et des Voyages. Ou bien a-t-il eu le destin des *noyés pensifs,* que le poète du *Bateau Ivre* a vu descendre à reculons, parmi les hippocampes et les méduses?



Peu après la publication de cet article dans *Paris-Journal,* je reçus de Paul Signac la lettre suivante :

Monsieur,

Je viens de lire votre notice sur le fils de Rimbaud. Il y a erreur : le garçon qui vous fut présenté par Paterne était le neveu de Rimbaud. Sa ressemblance avec son oncle était troublante.

En 1908, son père vivait encore, assez misérablement, dans les Ardennes. Le jeune homme avait été élevé dans un patronage clérical. Puis il vint à Paris, amené par Isabelle Rimbaud chez Paterne Berrichon. Après son service aux Indépendants en 1908, il partit avec moi pour Saint-Tropez et nous navigâmes tout l'été à bord de mon petit yacht *Ubu*. Nos petites croisières lui donnèrent le goût de la marine. Le temps de son service militaire étant arrivé, il s'engagea sur la flotte comme mécanicien. Et de Toulon il venait souvent me voir à Saint-Tropez. Puis il partit pour le Sénégal, pour y faire des installations mécaniques, y tomba malade, et mourut sur le paquebot qui le ramenait en France avant la guerre.

Veuillez agréer, Monsieur, etc...

PAUL SIGNAC.

La question est donc résolue, grâce à Paul Signac, Président des Indépendants : Paterne Berrichon avait tenté de créer une légende tout comme la célèbre Demoiselle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, faisait passer sa suivante pour une bâtarde du poète Amadis Jamin, page de Ronsard. Or, cette Nicole Jamin était la fille d'un marchand de Barbonne, en Champagne : c'est M. Maurice Gauchie qui nous l'apprend dans ses *Documents pour servir à l'Histoire Littéraire du* XVII[e] *siècle.*

Selon Paterne Berrichon, parlant à moi-même, Arthur Rimbaud aurait aimé à Marseille « *une petite couturière* » et il aurait eu le temps de reconnaître son fils. Mais le fait ne s'accorde pas

avec la chronologie, puisque le poète abandonna Harrar en mars 1891, et mourut à Marseille le 15 novembre. Paterne Berrichon, qui ressemblait au père Eternel, faisait aussi des miracles!... Il jugea bon, cependant, de ne pas insister : dans la suite, le *fils* de Rimbaud redevint son *neveu,* et ce fut à ce titre et degré de parenté que le connurent Paul Signac et Paul Dermée. Le Neveu de Rimbaud n'eut pas l'éclat du Neveu de Rameau...

LE SECRÉTAIRE ET DAME COUPABLE

OU LES DERNIERES AVENTURES DU BARON D'ORMESAN

Quand les *Marges* publièrent, en 1911 (t. VIII, 92), le conte autobiographique de Géry Piéret intitulé *Hands Up,* la rédaction crut nécessaire d'éclairer le lecteur par la note suivante :

On a pensé qu'il pouvait être intéressant de reproduire aujourd'hui cette curieuse nouvelle que Géry Piéret, le jeune garçon qui se comportait si familièrement avec les statues phéniciennes du Louvre, nous avait remise il y a quelques mois.

L'offense à ces Phéniciennes, qui rendit Géry Piéret un instant célèbre, n'est pas de l'ordre de celle qui obligea de cuirasser d'airain certaine statue de la Renaissance italienne, si charnelle et si belle que des admirateurs éperdus l'avaient forée pour faciliter leurs hommages. Lui les avait tout simplement dérobées, peu après le vol de la Joconde, duquel il fut soupçonné en même temps que Guillaume Apollinaire, dont il était le factoton.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce vol, que *Paris-Journal* a relaté avec un truquage

assez incohérent, mais propre à détourner de plusieurs personnes la Police trop vétilleuse, comme à hâter le non-lieu et l'élargissement de Guillaume Apollinaire, victime de son bon cœur.

Géry Piéret avait succédé au baron Mollet dans ses fonctions de secrétaire, où la cuisine jouait un grand rôle. C'était bien, comme l'a dit à peu près un reporteur, un jeune homme fort correct, au chic américain, mais qui donnait, par ses traits, son regard et son maintien, la double impression d'un bon garçon et d'un individu sans scrupules. »

On eût pu varier ce jugement après-coup de psychologue de la dernière heure en disant qu'il avait l'air hardi et décidé, avec ses mâchoires puissantes, ses épaules en porte-manteau, ses muscles étirés de boxeur qui roulaient sous l'étoffe, et sa démarche hâtive et balancée de marin. Car il avait été et boxeur et soutier, et gabier et cow-boy. L'on savait tout cela au bout d'un quart d'heure de conversation. Il mettait aussi son orgueil à paraître un excellent latiniste, lisant à livre ouvert les textes les plus difficiles et pris au hasard. Mais un crâne piriforme, surmonté d'un épi de cheveux rebelles, accusait quelque dégénérescence. Aux yeux d'un observateur bienveillant, ce crâne lui donnait l'air d'un Sioux coiffé d'une plume d'aigle, d'autant plus que son teint tirait sur la brique, que sa peau tendue était lisse et comme frottée d'huile.

Je ne sais si je dois être fier ou humilié qu'Henri Massis m'ait confondu avec lui quand

il le sut coupable... Je crois pourtant que tout jeune homme eût nourri le secret désir de lui ressembler. D'ailleurs, ses complets havane, d'une coupe savante, d'une laine aussi fine que la soie de ses chemises, et ses cravates éblouissantes auraient commencé par faire naître cette envie chez nous, qui ne connaissions rien de l'Amérique, et qui passions encore pour le peuple le plus mal habillé du monde.

J'appris d'Apollinaire qu'il avait fait sa connaissance en 1905, alors qu'il était rédacteur au *Journal des Rentiers* et que Géry Piéret se trouvait sous ses ordres. Il a prétendu plus tard que ce fut en 1907, quand il prenait les bains d'Ostende, en compagnie de sa mère, Mme de Kostrowistky et de son frère Albert.

Congédié du *Journal des Rentiers,* Piéret serait entré au *Financier français* sans donner à ses employeurs plus de satisfaction. C'est alors qu'il avait regagné la Belgique, où il était né, et où son beau-père, M. H... exerçait les fonctions d'avocat-général. S'étant engagé dans l'armée belge, il avait déserté. Condamné de ce chef à vingt-huit jours de prison, il était revenu en France, errant toujours à l'aventure et couchant dans les asiles de l'Armée du Salut.

Ce fut à ce moment qu'il servit d'inspirateur à Guillaume Apollinaire pour les contes fantastiques de l'*Amphion Faux-Messie, ou Histoires et Aventures du Baron d'Ormesan,* qu'il donne comme un de ses amis de collège et le fondateur d'un nouvel Art, l'*Amphionie,* « en souvenir du pouvoir d'Amphion sur les moellons et

les divers matériaux en quoi consistent les villes. »

« L'instrument de cet art et sa matière, prétend l'auteur de l'*Hérésiarque*, sont une ville dont il s'agit de parcourir une partie, de façon d'exciter dans l'âme de l'amphion ou du dilettante des sentiments ressortissant au beau et au sublime, comme le font la musique, la poésie, etc... Pour conserver les morceaux composés par l'amphion, et pour que l'on puisse les exécuter de nouveau, il les note sur un plan de la ville, par un trait indiquant très exactement le chemin à suivre. Ces morceaux, ces poèmes, ces symphonies amphioniques se nomment des *antiopées*, à cause d'Antiope, la mère d'Amphion. »

La fable de ce premier conte est empruntée à la réalité de la fonction de Géry Piéret, qui était en ce temps-là guide des étrangers à Paris. C'est ainsi que dans l'*antiopée* intitulée *Lutèce*, le baron Ignace d'Ormesan, monté avec ses touristes sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille, indique la succursale du Comptoir d'Escompte comme étant le Palais du Luxembourg, le café Napolitain l'Académie Française, le Crédit Lyonnais l'Elysée, Notre-Dame le Panthéon, la Madeleine les grands magasins, les Ministères les demeures des hommes illustres, synthèse et licences *amphioniques* que notre Géry Piéret était capable d'employer sans vergogne devant des ébahis du Texas ou de Californie. Il est du moins presque certain que, pour réaliser l'*antiopée* de la *Toison d'Or*, il brisa véri-

tablement quelque vitrine de bijoutier, rue de la Paix, et qu'il fut incarcéré sous le prétexte qu'il s'était emparé de divers objets d'or constituant la Toison...

« Le juge d'instruction, conclut d'Ormesan, n'entend rien à l'amphionie, et je vais être condamné si vous n'intervenez pas. *Vous savez que je suis un grand artiste.* Proclamez-le et délivrez-moi.

« Comme je ne pouvais rien pour le baron d'Ormesan, et que *je n'aime pas avoir affaire avec la justice,* je ne lui répondis même pas. »

Singulière prophétie!...

Le second conte, intitulé *Un Beau Film,* nous présente le baron qui fait assassiner un jeune couple par un troisième personnage, dans le dessein de filmer la scène. Or, le héros d'*Hands Up,* Robert Astuce, qui n'est autre que Géry Piéret, se vante d'avoir quitté l'Europe à cause d'un crime *demi-artistique* qu'il avait commis. Que peut-être un crime *demi-artistique,* sinon quelque chose d'approchant?

Quoi qu'il en soit, Géry Piéret s'enfuit en Belgique, où sa famille, désolée de son inconduite. l'embarqua comme pilotin à bord d'un voilier à destination de la Californie.

Quatre ans après, il revenait en France, condamné outre-mer par contumace, selon ses dires. Il fut voir Guillaume Apollinaire, qui avait publié l'*Hérésiarque* l'année précédente, et qui le présenta à ses intimes comme l'incarnation même du baron d'Ormesan, désormais célèbre. Tué de six coups de revolver par l'auteur,

dans le conte du *Toucher à distance,* il continua, néanmoins, son rôle de baron d'Ormesan, comme si la volonté du poète, ou la gloire qu'il tirait de la fiction l'y eût contraint, et peut-être les deux ensemble, avec un penchant naturel pour la vie de mauvais garçon, il faut pourtant le dire...

Cependant, Guillaume lui faisait de la morale. Il me pria même secrètement de me joindre à lui et de lui parler en particulier quand l'occasion s'en présenterait Je me souviens qu'une fois, étant à table, Guillaume finit par s'empourprer de colère parce que son baron d'Ormesan s'obstinait à vouloir mener la vie de ceux que nous appelons aujourd'hui les *gangsters* et tirer ses revenus du vol et des femmes, cela avec une pointe de forfanterie, où il entrait certainement beaucoup de naïveté et de romantisme.

— Que veux-tu donc que je fasse d'autre? répondit-il en trempant gauchement une croûte de pain dans son vin.

— Mais travailler, puisque tu te prétends un *grand artiste,* un écrivain, et que tu sais plusieurs langues, dont la grecque et la latine à la perfection. Que ne viens-tu avec nous dans les bibliothèques, au lieu de traîner dans Paris et sur les champs de courses? Tu amplifierais les dons que tu crois avoir; tu te perfectionnerais au moins dans l'étude du français, que tu manies mal, comme un homme sans goût, et qui vécut longtemps à l'étranger. Demande à Fernand le temps qu'il nous a fallu, à l'un et à

l'autre, pour acquérir à peu près la connaissance de notre métier : dix ans de bibliothèques, à raison de cinq heures par jour!...

— Je suis paresseux de nature, répondit le baron. Mais je crois que les dons suffisent. Et puis, je ne sais quelle force mystérieuse me pousse à voler. Eh bien, non! ce n'est point pour faire le mal, ni vivre du produit du vol : c'est pour accomplir une chose rare et difficile, pour laquelle il faut de l'adresse, de la psychologie, de l'imagination et quelquefois de la force, s'il arrive qu'il faille tuer, ou sauter d'un troisième étage...

— Alors, fous le camp!... hurla Guillaume Apollinaire.

Le baron d'Ormesan resta longtemps tête basse sous l'œil menaçant de son maître, qui venait de frapper un coup de poing sur la table.

— J'essaierai! dit-il enfin, en se versant tranquillement à boire.

— Tu essaieras quoi?

— De travailler. Tout à l'heure, je te dirai des vers que j'ai faits. Mais, avant, laisse-moi te prouver combien il faut de sensibilité et d'imagination pour se tirer d'affaire dans les cas graves, comme je te le disais; combien, en somme, il faut être poète!...

Et le baron, les mains dans les poches et renversé contre le dossier de sa chaise, nous conta l'histoire que les *Marges* ont publiée sous le titre de *Hands Up!*

Je dirai brièvement que devant s'attaquer de nuit à un boxeur et à son manager, dans le des-

sein de les détrousser, mais n'ayant sur lui aucune arme à feu, il étendit brusquement le bras et cria *Hands up!* l'index braqué dans la direction des deux hommes. Ceux-ci lui obéirent et se laissèrent fouiller.

— Mais, dit Guillaume, s'ils n'avaient pas levé les mains, tu n'aurais eu qu'à prendre la fuite comme un péteux, ou te faire casser la figure?

— Non, car mon index, obéissant à ma volonté, laquelle était, en ce moment-là, aussi puissante que les plus puissants explosifs, mon index, dis-je, eût éclaté de sept coups de feu, tout comme un pistolet automatique.

— Le conte est beau, fit Guillaume. Ecris-le.

— Alors, avec ces mots magiques, *Hands Up!* que je vis rayonner sur l'Amérique, je me persuadai que tous ses milliards étaient à moi. Oui, il n'y avait qu'à crier *Hands Up!* et à pointer devant soi l'index de la main droite... Que de poésie, le sens-tu, de sensibilité et d'imagination il y a là?... Maintenant, je vais te lire mes vers...

Il lut deux pages calligraphiées, qu'il tira d'une poche intérieure. Guillaume clignait de l'œil de mon côté et rejetait dédaigneusement la fumée de sa pipe Narcisse.

— Tes vers ne valent rien, dit-il. Tu ferais mieux d'aller laver toute cette vaisselle et nous laisser ce qu'il reste de vin...



— Il faut travailler!... disais-je au baron, quand je me trouvais seul avec lui.

— J'ai bien une idée, me dit-il un jour : ce serait de me présenter chez Bostock et de me proposer comme homme-sandwich à cheval. Vous voyez peut-être cela d'ici? Moi qui fus cow-boy, je monte un étalon à poil, debout sur le dos de la bête tout ornée de plumes d'autruche. Je suis vêtu du pantalon de cuir de veau, et ma tête, coiffée du vaste chapeau que vous connaissez, émerge d'une double pancarte, où se lit en grosses lettres rouges : *Cirque Bostock.* Et je dévale dans Paris au grand galop en faisant claquer mon fouet de cuir de buffle!...

— La police de la circulation ne le permettra jamais... D'ailleurs, il est impossible de galoper sur le pavé...

— Alors, je représente sur la scène le fils d'un nouveau Guillaume Tell, et vous me cassez une pomme sur la tête, à la distance de vingt-cinq pas. Quoi ? Vous repérez votre hausse et votre mire de pistolet d'après un poteau qui reproduit exactement ma taille, et vous répétez ainsi tous les jours, une demi-heure avant la représentation.

— Je suis à peu près sûr de ne pas toucher votre tête, mais beaucoup, beaucoup moins de toucher la pomme à chaque coup. C'est le ridicule certain ! Bref, on ne sait jamais : une toux imprévisible fausse le tir, et je vous tue...

— Mais une balle de cire ?...

— Je vous éborgne, et l'on me coffre !

— Alors, je mets un loup en tôle d'acier, vous un loup de satin noir, et nous sommes deux fils de famille, deux jeunes gentlemen qui ne veu-

lent pas être reconnus...

Telles étaient les inventions de ce poète manqué quand il acceptait de *travailler !* Et travailler, c'était encore l'aventure, l'accident, la mort presque certaine...

Apollinaire eut assez de lui prêter un lit-cage. Il l'envoya loger dans un hôtel de la rue Taitbout, et lui permit d'emporter quelques douzaines de livres pour travailler la nuit, au lieu de courir les bars et les mauvais lieux. En réalité, il gênait ses amours. Peut-être aussi n'était-il pas très rassuré de le savoir seul chez lui quand il devait rentrer tard ou pas du tout, bien que Guillaume fût l'insouciance même.

— Vous devez bien avoir quelques outils, comme un ciseau à froid, une pince, une râpe à bois, un tournevis et un marteau, me dit le baron d'Ormesan. Ce serait pour installer des rayons de bibliothèque. Guillaume n'a pas même un clou !

— Prêtez-les lui, appuya Guillaume. Il faut encourager l'étude...

Il vint donc chercher ces outils le lendemain et je lui donnai quelques livres. Il était résolu à travailler pour de bon, à écrire le roman de sa vie, et des vers à n'en plus finir. J'insistai pour qu'il me rendît mes instruments. J'avais une raison que je dirai bientôt.

Le lendemain, jour de réception de Guillaume Apollinaire, et alors que nous n'étions encore qu'une dizaine d'écrivains et d'artistes, le baron d'Ormesan fit une entrée remarquable en tenant les deux mains écartées sur son gilet rebondi.

— Qu'apportes-tu là ? demanda Guillaume étonné. Un pain de ménage ? Est-ce un nouveau cabas à provisions pour gentleman ? ajouta-t-il en pointant sa pipe vers la ceinture de son secrétaire.

— Non, fit celui-ci, qui se déboutonna, tout arc-bouté, c'est un buste de dame phénicienne que je te rapporte du Musée du Louvre, pour en orner ta cheminée.

Il tira, en effet, une tête de femme assez grossièrement taillée, et que plus tard l'on sut être un spécimen de l'art ibérique de haute époque, à moins qu'il ne fût carthaginois. Puis il la plaça sur le marbre, non sans effort. Elle pesait plus de douze livres. Nous pûmes alors détailler cette figure camuse, que les millénaires avaient épuisée de lèvres tempêtueuses et de baisers de feu, tant qu'elle paraissait n'être plus qu'un résidu, un fantôme de pierre grise. Une torsade de cheveux en diadème rappelait la coiffure de Lucie Delarue-Mardrus : elle était allée rêver sur les ruines de Carthage et avait entendu le flot marin faire redire aux galets, qui se souviennent d'avoir été sculptés, la parole sinistre de Caton...

Apollinaire ni persone ne pouvaient croire que ce buste vînt réellement du Louvre. Sur l'affirmation réitérée du ravisseur, Guillaume et ses amis éclatèrent de rire. Quant à moi, j'étais atterré, car je voyais dans un avenir immédiat le prolongement de cette bouffonnerie. Du moins, les autres appelaient-ils de ce nom un pillage qualifié.

— Alors, raconte ! fit Guillaume, qui remodelait son héros et s'apprêtait à s'envoler sur la Chimère.

— Eh bien ! il pouvait être deux heures quand je pénétrai dans la salle des Antiquités Phéniciennes, ou que je crois telles. Il faut dire qu'après avoir déjeuné avec toi, j'avais résolu de faire un tour pour te laisser tout entier à tes amis. Mes goûts artistiques te sont bien connus... Je me trouvai donc dans une salle remplie d'hiéroglyphes et de statues. Le gardien somnolait. De temps à autre, je caressais le galbe d'un beau col, une joue lisse et renflée, une gorge un peu saillante. Puis, je passai dans une petite salle à côté. C'est alors que je fus frappé brusquement de la facilité avec laquelle il me serait possible de cueillir telle ou telle statuette de proportions restreintes. Je pris le temps d'examiner une cinquantaine de têtes, puis mon choix se porta sur celle-ci. Je la soulevai délicatement et m'efforçai de l'insérer entre mon gilet et ma chemise. Malgré mon ventre en cuvette et l'extrême rétraction que je lui donnais encore, je paraissais *enceint* de quelque chose. Je mis donc mon *rain-coat* et pus, en glissant mes mains dans ses poches raglan, aider au soutien de la statue, auquel n'aurait peut-être pas suffi l'excellente étoffe de mon complet américain. Tâtez plutôt, Monsieur... Ça ne revient pas à cent francs sur mesure, chez le plus grand tailleur de New-York...

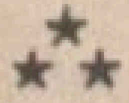
— Surtout pas à toi, qui ne l'as certainement pas payé ! fit Guillaume.

— *Exactly, dear Sir!...* Je mis au moins vingt minutes à sortir. La statue vacillait de droite et de gauche, et je redoutais qu'elle ne se brisât en s'effondrant. Mais, par un excès d'élégance qui me plaît, je parlai bien cinq minutes avec le gardien, toujours assis sur sa chaise, à l'entrée de la première salle.

— Et que lui dis-tu ? fit Guillaume, qui riait en se grattant le bout du nez, selon son tic habituel.

— Que dans mon pays on était si peu sûr des visiteurs que l'on enchaînait les statues sur leurs socles, et qu'il devait avoir fort à faire pour surveiller à lui tout seul des salles où il était facile de dérober quelque chose. Il rit grassement de me voir ainsi me payer sa tête, sans se douter, cependant, que j'en emportais une de deux kilogs et demi. Je lui demandai, enfin, où je pourrais uriner. Il me répondit que je trouverais un édicule à proximité, puisque je me disposais à sortir. J'en avais ma claque, mais je fis encore cet effort, et roulai le buste dans mon *rain-coat* lorsque j'atteignis l'endroit qu'il avait eu la bonne grâce de me désigner. Enfin, arrivant ici, je remis la statue en son premier lieu, je veux dire mon ventre, pour te faire une surprise plus inattendue.

— Et surtout ne pas manquer ton effet ! ajouta Guillaume, qui n'en pouvait plus.



J'appris, quelques jours après, et de la bouche de Guillaume, qu'enhardi par ce premier essai,

le baron s'était « procuré » une tête d'homme et une autre de femme aux cheveux roulés. C'est alors que je lui montrai toute l'étourderie de son indulgence. Je conclus qu'il fallait trouver un expédient pour restituer ces statues, sans que lui ni le baron fussent inquiétés, par exemple qu'un journaliste avait voulu démontrer, après l'expérience de la *Joconde*, combien il était facile d'emporter, au nez des gardiens, les objets les plus embarrassants. Ce fut pour atténuer sa responsabilité et, davantage, celle d'un de ses amis, dont il ne m'appartient pas de révéler le rôle singulier, qu'il forgea pour Géry Piéret l'histoire rocambolesque de *Paris-Journal*, où il est dit, comme il le fut répété devant le juge d'instruction, que le trop fameux baron avait commis son premier rapt au printemps de 1907.

On sait sans doute le reste de cette aventure, qui se passait au mois de mai 1911, et qui eut son épilogue le 17 septembre suivant, soit la libération de Guillaume Apollinaire, retenu à la Santé pour avoir refusé de donner le nom du délinquant. C'eût été, en effet, non seulement manquer aux lois de l'honneur, mais encore livrer le baron à la justice des différents pays où il avait été condamné par contumace, dont une fois à mort.

Mais on a peut-être oublié que le baron avait avoué son vol à *Paris-Journal* par une lettre anonyme parue le 2 août. Il y disait en substance qu'il tenait une statuette phénicienne à la disposition du directeur, *moyennant finances*,

puisque le journal avait promis 50.000 francs à qui lui rapporterait la *Joconde*, et qu'il se fiait à sa discrétion. Un reporteur fut envoyé au lieu du rendez-vous et reçut du baron la relation fantaisiste qu'il avait accepté d'écrire, et que le journaliste agrémenta de quelques conclusions « désobligeantes ». C'est alors que M. Dujardin-Beaumetz, ministre des Beaux-Arts, déposa une plainte contre inconnu.

De mon côté, je reçus un pneumatique du baron. Il me demandait à déjeuner pour que je lui rendisse un service au nom de Guillaume Apollinaire, lequel, cependant, lui défendait sa porte

Comme je n'avais rien à refuser à Guillaume, je reçus le coupable dans le petit appartement que j'occupais rue Berthollet.

— Guillaume m'envoie, me dit-il, pour que vous m'aidiez à écrire une lettre au rédacteur en chef de *Paris-Journal*, où l'on m'a traité de haut en bas. Il estime que vous sauriez m'inspirer de façon à expliquer mon acte et me valoir l'indulgence de la maison. S'il s'y refuse lui-même, c'est qu'il prétend que je l'ai assez compromis comme cela, et qu'il m'a ordonné de prendre le large. Je n'ai pas mangé hier et je ne mangerai que ce soir, si *Paris-Journal* me donne la somme qu'il m'a promise et ne me fait pas arrêter. Sait-on jamais ?...

Savais-je, moi, comment écrire cette lettre à laquelle il ne m'avait pas été donné de réfléchir? Mais, en épousant tant bien que mal les raisons confuses du baron, je lui dictai les lignes sui-

vantes, entachées de littérature et d'anarchisme à la mode.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

A une époque où le droit de réplique est universellement reconnu par la presse, vous me permettrez de protester en quelques mots contre certaines épithètes dont on m'accable dans votre papier d'hier relatif à l'enlèvement de la statuette phénicienne. Un voleur de profession dénué de tout sens moral, ne s'en émouvrait même pas; mais je ne suis point dépourvu de sensibilité, et les quelques grivèleries que j'ai commises ont été inspirées par des « difficultés » momentanées. Les sociétés bourgeoises, qui ont fait la vie si dure à l'individu dénué, quelles que fussent les ressources intellectuelles dont il disposât, sont responsables de ces déviations de conscience. Et j'en appelle ici à mon douloureux maître François Villon, le plus grand poète et larron de France, dont vous me permettrez de citer de mémoire les vers admirables :

Ou temps qu'Alixandre regna,
Ung homs, nommé Diomedès,
Devant lui on lui amena,
Engrillonné poulces et dés
Comme ung larron; car il fut des
Escumeurs que voions courir.
Si fut mis devant le cadès
Pour estre jugé à mourir.

L'empereur si l'araisonna:
« Pourquoi es tu larron de mer? »
L'autre responce luy donna:

« Pourquoi larron me faiz nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste?
Se comme toy me peusse armer,
Comme toy empereur je fusse.

Mais que veux-tu? De ma fortune,
Contre qui ne puis bonnement,
Qui si durement m'importunę,
Me vient tout ce gouvernement.
Excuse· moy aucunement,
Et saiche qu'en grant povreté
— Ce mot dit on communement —
Ne gist pas trop grant loyauté. »

Quant l'empereur ot remiré
De Diomedès tout le dit :
« Ta fortune je te mueray,
Mauvaise en bonne! » ce lui dit.
Ce fist il. Onc puis ne mefit
A personne, mais fut vray homme;
Valere pour vray le rescript,
Qui fut nommé le Grant, à Romme.
Se Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre piteux Alixandre,
Qui m'eust faict en bon eur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal, estre ars et mis en cendre
Jugé me feusse de ma voix.
Necessité faict gens mesprendre,
Et faîm saillir le loup du bois.

Recevez, Monsieur le Rédacteur en Chef, les civilités parfaites d'un poète et d'un voleur.

BARON IGNACE D'ORMESAN.

— Je lui ferai remettre cette lettre ce soir, avant d'être reçu par lui, dit-il. Maintenant, allons chercher à déjeuner.

J'avais un traiteur à ma porte qui préparait des plats à emporter. Quand je voulus m'en charger moi-même, le baron s'indigna, disant que ce n'était digne ni de moi ni de lui, et, d'un ton de grand seigneur, il força le bonhomme, estomaqué mais servile, à monter plusieurs étages qu'il tacha de sauce. J'étais le protégé d'un brigand !...

Quand nous eûmes mangé et bu, il prétexta de prendre l'air pour se pencher à la fenêtre. Le portrait d'un grand oncle à jabot de linon me regardait d'un air ironique et surpris, comme si j'eusse traité Cartouche.

— En dessous, dit-il, il y a un balcon dont la porte-fenêtre est ouverte, car j'ai lancé une grosse boulette de pain qui n'a pas rebondi. Personne non plus dans cette pièce, qui est à coup sûr une salle à manger : il en serait sorti quelqu'un pour m'engueuler. Connaissez-vous les locataires d'en-dessous ?

— Non, fis-je, assez étonné.

— Parce que, reprit-il, si j'étais sûr qu'ils fussent *au pèze*, je descendrais le long de ce tuyau de gouttière et j'irais visiter l'argenterie...

— Vous perdez la tête, Piéret, et vous reconnaissez fort mal l'hospitalité que je vous ai donnée. Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas de saison !

— Cher ami, excusez ma manie : voler est

plus fort que moi ! Quand je dis voler, vous savez ce que cela signifie : soit exécuter un tour périlleux ou difficile, comme autrefois de courir la bague afin de remporter une faveur, la faveur de haute et puissante dame Fortune... N'en parlons plus, et permettez-moi avec deux sous qui me restent, de vous offrir un cigare. Nous le fumerons au Luxembourg.

Nous descendîmes. Il acheta deux *crapulos*.

— Je vous avais pourtant demandé, fis-je entre deux bouffées, de me rapporter mes outils...

— Vos outils, cher ami, vos outils sont restés, le soir même de votre prêt si obligeant, sur les marches d'une villa de Saint-Cloud, que je tentais de cambrioler. Grâce au ciseau à froid, j'allais peut-être avoir raison de la porte, quand un imbécile de jardinier me tira un coup de fusil. Je dis *imbécile* parce que, la nuit, l'on ne tire pas à balle, mais à chevrotines. Aussi m'a-t-il manqué. J'eus tout juste le temps d'escalader la grille pour éviter un chien furieux : je suis soigneux de mes complets, si ce n'est pas abuser du pluriel... Ah ! j'ai bien pensé à vos outils !...

— Malheureux ! m'écriai-je, ils portent tous, frappés au poinçon, le nom et l'adresse de mon grand-père, qui faisait le commerce d'outillage et de machines agricoles...

— J'aime à croire qu'il en a vendu beaucoup, ce qui brouillera la piste, répondit-il en ricanant. Vous êtes bien tatillon, cher ami !...

Je pensai le semer au Luxembourg, sous le

prétexte de reconnaître n'importe qui : il ne me laissa pas le temps d'agir le premier. Avisant un garde corpulent, congestionné, médaillé et galonné, qui fumait un gros cigare, sans doute un « sénateur » de choix, il lui demanda du feu le plus courtoisement du monde. Le garde esquissa le salut militaire et lui tendit son cigare avec obséquiosité. Mais Piéret s'en empara, lâcha son mégot et s'enfuit avec la rapidité d'un lièvre, son chapeau de paille à la main pour qu'il ne s'envolât pas au vent de la course. L'épi de plume d'aigle ondoyait au sommet de sa tête. Je vis le garde esquisser un pas de poursuite; puis il souffla dans un sifflet à roulette. Déjà le chef Sioux s'était perdu dans un dédale de feuillage...

C'est ainsi que s'évanouit pour moi le baron d'Ormesan, à la strideur d'un sifflet de police !...



Le lendemain, je lus dans *Paris-Journal* et la lettre que j'avais dictée et une nouvelle protestation de Géry Piéret.

— M. le Voleur, lui dit-on, après lui avoir remis quelques billets — ce que Guillaume Apollinaire n'a jamais cessé de nier — avez-vous l'intention de persévérer dans la voie dangereuse où vous êtes engagé?

— Hélas, non ! Vous devriez vous rendre compte qu'il va nous être impossible de travailler pendant quelque temps. Du moins, il nous

serait à tout jamais interdit d'opérer au Louvre si l'on installait simplement des sonneries électriques...

Le 7 septembre, je lus cette autre lettre :

« Je ne veux pas quitter la France sans vous adresser l'expression de mes remerciements... Et je souhaite de tout mon cœur que la *Joconde* vous soit rendue. Je n'y compte pas beaucoup. Mais il est à espérer que si son détenteur actuel se laissait séduire par des idées de lucre, il se confierait à votre journal, dont les collaborateurs ont fait preuve envers moi d'une discrétion d'honneur si digne d'éloges. Je ne puis qu'engager celui qui *détient actuellement* le chef-d'œuvre de Vinci de s'en remettre entièrement à vous. *Il a la parole d'un collègue* que votre bonne foi est au-dessus de tout soupçon.

« Adieu ! Je m'en vais hors de France mettre en état mon roman.

« Je souhaite, encore une fois, sans *grande confiance,* que le mérite vous revienne de la récupération du chef-d'œuvre si regretté, et vous prie d'agréer, etc... »

Le 8 septembre, sauf erreur, Guillaume Apollinaire accompagnait à la gare de Lyon cet ironiste insupportable. Il avait pris la précaution de ne lui remettre son billet pour Marseille que lorsque le train fut en marche, plus une belle pièce de cent sous, en guise de *vade mecum.* Mais, le lendemain, notre voyageur expédia à M. Etienne Chichet, rédacteur en chef de *Paris-Journal,* la lettre suivante, datée de Francfort,

et vraisemblablement écrite au buffet de Marseille, le matin :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

J'apprends par un journal du soir l'arrestation de celui qui fut longtemps mon ami. J'ai hésité à vous écrire parce qu'il n'est point dans mes habitudes de le faire en des moments critiques. Inutile d'ajouter que les quelques douzaines de lettres que la Sûreté prétend avoir été envoyées par moi à M. Apollinaire ont été dictées par elle pour les besoins de la cause.

Mais j'ai mon sens de l'honneur, Monsieur, et je m'en voudrais de ne pas mettre les choses au point, au moment où un artiste, dont les aventures romanesques peuvent arrêter un moment l'esprit curieux, se voit inquiété, au mépris de toute justice, pour des méfaits qui lui furent longtemps inconnus et qui, lorsqu'il en eut connaissance, furent la cause de notre rupture. A l'époque où j'enlevai le couple phénicien, je ne connaissais pas M. Apollinaire. J'eus l'avantage de le rencontrer au Kursaal d'Ostende, peu avant mon départ pour la Californie, et, à mon retour, je le rencontrai de même, tout à fait par hasard, à Paris.

J'étais en difficulté et lui proposai moi-même de lui servir momentanément de secrétaire. C'est à peu près pendant qu'il était aux bains de mer que la nostalgie du Louvre me reprit, et que je me livrai aux voluptés d'un nouveau rapt.

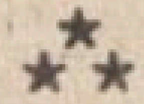
Connaissant ses principes, j'eus soin de le lui cacher, et ce n'est qu'au moment de la disparition de la *Joconde* qu'il découvrit la provenance de ma poupée favorite.

« Mon cher ami — me dit-il, et je me rappelle exactement ses paroles — mieux vaut t'en aller immédiatement. Je ne partage pas tes opinions, et je regrette de t'avoir invité chez moi, maintenant qu'il me faut bien croire à tes crimes. » Il me fit promettre de restituer au plus tôt la statuette phénicienne et ne me revit plus.

Voici, Monsieur le Rédacteur en chef, l'exacte vérité, et je vous affirme, sur mon honneur à moi, qui vaut mieux que celui de quelques collègues de mon ancien ami, que je suis sincère dans les moindres détails.

Je vous prie d'avoir la bonté d'insérer ces mots. Il est profondément regrettable, il est douloureux qu'un homme de cœur, probe et scrupuleux comme M. Guillaume Apollinaire, puisse souffrir, même un moment, de la vie privée de quelqu'un qui ne fut pour lui qu'un « sujet littéraire ».

BARON IGNACE D'ORMESAN.



« Les aventures surprenantes ou amusantes » du baron d'Ormesan, délices de Guillaume Apollinaire, n'étaient pas près de finir... Cependant, grâce à lui, le poète comparaissait devant le juge d'instruction, avec les menottes dissimulées sous son chapeau. J'ai sous les yeux la photographie publiée par *Paris-Journal*. Voici le col sans cravate, signe de dégradation civique; voici le costume dont il était si soigneux et qui baye après un coup de fer; voici les yeux effarés; voici la bouche où tremble un sanglot ! Et voici le flic qui tient, avec le même air im-

passible, le cabriolet de la crapule et du Juste. Pauvre Guillaume Apollinaire, inventeur bafoué par tes propres inventions !...

Le baron d'Ormesan, lui, errait sur les quais de la Joliette, à Marseille, parmi les débardeurs, les *cagolles* et les *nervis*. Mais il ne respirait pas encore à pleins poumons l'air de la liberté, dans ce vent quelque peu phénicien, lui aussi, qui balayait la poussière de charbon et lui caressait les narines de l'odeur charnelle des « fruits de mer ».

En questionnant les uns et les autres, il avait appris que tel navire allait partir dans la journée pour New-York et tel autre pour Alexandrie. Indécis, il s'en remit au divin Hasard. Pile pour l'Amérique, encore dangereuse pour lui; face pour l'Egypte, où il était sans histoire, mais dont il avait tort de ne pas tenir compte du protectorat anglais...

Le sort amena Alexandrie.

Le baron escalada la passerelle d'un pas marin qui ne trompa pas le capitaine.

— Matelot ? fit celui-ci, qui fumait un gros cigare en arpentant le pont.

— Si vous voulez...

— Comment, si je veux ?

— Eh bien, voilà : je désire me rendre au Caire, où j'espère trouver du travail. Mais je n'ai que cent sous et ce costume. Je peux être aussi bien cuisinier, *steward*, soutier ou balayeur. Je coucherai n'importe où, sur le pont ou dans la cale. On peut aussi m'employer comme interprète : je parle couramment l'anglais,

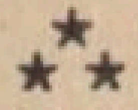
l'espagnol, l'italien et l'allemand. J'oubliais le flamand, dans lequel je peux faire des calembours, tellement il m'est familier, le *slang,* que j'appris à Londres, chez les gentlemen de fortune, nommés *beggers,* et le *yeedish,* qui fleurit comme une rose de chien sur la bouche des filles du ghetto d'Amsterdam. Valet de chambre, je sais coudre et stopper, remonter les talons, blanchir le linge et le repasser, repriser les chaussettes et donner le pli. Il n'y a pas de cireur comparable à moi : le dessus et le dessous, comme chez les ambassadeurs, les financiers et les directeurs de canards. Je masse et shampouine à la perfection!

« Quant à mes petits talents de société, vous pouvez en juger...

Et le baron « tombant la veste » apparut en chemise de soie et fit la roue sur les mains. Il termina par un saut périlleux.

— Mon garçon, fit le capitaine, je vous prends comme valet de chambre. En outre, vous me perfectionnerez dans la langue anglaise, que je prononce assez mal, dit-on. On vous donnera un costume de toile blanche et une casquette. Allez dès maintenant vous faire habiller au vestiaire de la lingerie. Votre nom?

— On peut m'appeler Jack.



Dès le premier soir, et lorsque son service fut fini, Jack se mit à rôder sur le pont. Mais on ne fit pas attention à lui, sinon pour lui deman-

der des liqueurs fortes parce qu'il portait la livrée de *steward*. Il poussa donc jusqu'à l'avant, où sont parqués les passagers de troisième classe, en majorité composés de domestiques et d'émigrants. Car Jack ne négligeait personne. Mais, par bonheur pour lui, il n'y avait pas grand monde. Il distingua donc facilement et sans la chercher une dame corpulente qui touchait au déclin de son automne et qui semblait s'ennuyer sur une chaise longue, confort d'ailleurs inusité dans sa classe. Un brillant luisait à la main dont elle soutenait languissamment sa tête, et Jack remarqua encore qu'elle portait une broche de clinquant pour retenir un châle à pampilles multicolores, et des anneaux d'oreilles à l'orientale. Il lui demanda avec sollicitude et d'un ton de gentilhomme si le ressac d'Escampo Bariou n'amollisait pas son courage et s'il pouvait quelque chose pour elle, comme de lui donner un oreiller, un flacon d'alcool de menthe et du sucre. Il se hâta d'ajouter qu'il en avait une provision personnelle, pour que l'on ne crût pas qu'il soutînt les intérêts du bord, et que, d'ailleurs, il était tout autre que celui qu'il paraissait être.

La forte personne lui dit qu'elle l'avait bien deviné et que sa socété lui serait le meilleur cordial dans l'ennui de la traversée, qu'elle redoutait beaucoup plus que le mal de mer, auquel elle n'était pas sujette. A la vérité, elle souffrait encore d'un malaise moral, celui d'avoir fermé les yeux de sa pauvre sœur, dont elle s'excusa de ne pas porter le deuil.

Quant au cordial, elle en avait une ample provision et du meilleur : cognac, chartreuse et bénédictine de différents cordons, sans compter la prunelle, le rhum Saint-James, le pippermint et le beurre de cacao. Ses paroles fleuraient un peu toutes ces bonnes choses, tant relevées que vulgaires. Bientôt Jack consentit de goûter un doigt de fine Napoléon dans un gobelet d'argent que la dame essuya d'un mouchoir de dentelle, lequel eût singulièrement contrasté avec ses mains rouges aux ongles bordés de noir, si l'une d'elles n'avait été ennoblie par un brillant.

Pour en finir, cette patricienne était cuisinière.

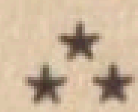
Mais elle corrigea aussitôt cet aveu, pourtant sans vergogne, en ajoutant qu'elle avait été la nourrice de son maître, et que son maître appartenait à la meilleure société du Caire, qu'il en était même quelque chose comme le coryphée — si j'ose faire peser ce mot savant sur sa langue — puisqu'il dirigeait le plus grand journal de la ville, voire de l'Egypte entière. Aussi étaitelle fière de l'avoir nourri de son lait, ainsi que de le nourrir et le servir encore de ses propres mains, ses mains maternelles...

— C'est comme moi, fit Jack. Mais, avant, j'étais baron...

— Ça saute aux yeux, fit la dame. Je sais reconnaître le beau monde !

Depuis longtemps, Jack était à ses pieds, comme un baron, ou plutôt comme un page. Puis, de fil en aiguille, il en vint à réciter des vers sous la belle lune épanouie comme un derrière de dame

damascène, pour emprunter une image éblouissante au poète Guillaume Apollinaire. Enfin, ils burent tour à tour dans le même gobelet, à la place où leurs lèvres s'étaient posées, un philtre amoureux beaucoup plus ancien que le vainqueur de l'Egypte, puisqu'il remonte au delà des Pharaons...



Le lendemain, Jack avoua ses crimes, ce qui témoigne d'une grande connaissance du cœur des femmes. Plus il en avouait, plus la pauvre sentait grandir son amour, et plus il grandissait, plus elle se sentait coupable avec lui, car lui c'était elle, elle c'était lui. Aussi descendait-elle dans les profondeurs, les abîmes des repentirs pour en remonter joyeusement comme un ludion et y redescendre encore. Mais elle songeait surtout aux montagnes russes, qu'elle connaissait mieux, et qui donnent des vertiges recherchés du Sexe, lequel, un peu paresseux, requiert des commotions fortes et contrastées.

— Non, disait-elle, après ses abandons, non, je suis vraiment coupable ! Si bien que Jack l'en avait surnommé *Dame Coupable*. Mais elle ne l'appelait plus Jack depuis qu'il s'était révélé baron d'Ormesan, de même que je l'appellerai désormais *Dame Coupable*, à cause du grand cœur de servante qu'elle lui avait ouvert, et qu'il ravageait sauvagement. Il inventa même des crimes qu'il n'avait pas commis, tour à tour

Fra Diavolo, Pranzini, Jack l'Eventreur et Schinderhannes, naguère chanté par son maître :

> « *Il faut ce soir que j'assassine*
> *Ce riche juif, au bord du Rhin;*
> *Au clair des torches de résine,*
> *La fleur de mai, c'est le florin.* »
>
> *On mange. Alors, toute la bande*
> *Pète et rit pendant le dîner,*
> *Puis s'attendrit à l'allemande*
> *Avant d'aller assassiner.*

Enfin, elle lui passa au doigt son brillant et le reçut dans sa couchette, ce qui est contraire au règlement.

Mais *Dame Coupable* avait les pieds si peu soignés que le baron, resté délicat, les lui entourait de serviettes éponges, et cela lui faisait des bottes. Pour ménager sa susceptibilité, il prétendait que c'était l'amour à la russe — ne célébrait-elle pas les montagnes du même nom, qu'elle n'avait connues qu'à Neuilly ? — et il lui vantait discrètement le maroquin des Caucasiennes, que parfume l'écorce du bouleau.

Ainsi se passaient leurs nuits. Le jour, *Dame Coupable*, séparée de son amant, retombait dans le remords et remplissait *la carrée* de ses gémissements. Comme elle gémissait aussi la nuit, mais pour une cause différente, les voisins se mirent en quatre pour apaiser son mal et pouvoir fermer l'œil. Les uns lui jouaient de l'accordéon, les autres de la guitare monocorde, ou de la darabouka. Les femmes, qui nourrissaient

aussi des cirons dans leurs voiles, la bourraient de mendiants, qu'elles épargnaient sur leur dessert. *Dame Coupable* se laissait gaver, mais elle n'en pleurait pas moins la bouche pleine, et elle mêlait son concert désespéré aux sons criards des instruments.

Quant au baron, redevenu Jack pendant le jour, il comblait le capitaine de joie et de contentement. Ce dernier, grâce au damné Jack, apprenait l'anglais de la Chambre des Lords et le *slang* de la rue du Petit-Cotillon, à White-Chapel, qui est tellement mal famée, lui affirmait son professeur, qu'on en sortait toujours sans son mouchoir, et parfois avec une seule chaussure. Il lui faisait de ces mêmes tours de pickpoket et courait après pour lui rendre sa montre, son portefeuille ou son épingle de perle, sans jamais rien conserver. Et l'heureux homme s'en allait courtiser les dames des premières, la tête parfumée de Chypre, la nuque peignée en cul de singe, la joue fraîche comme du veau, la cravate nouée avec art et le pli du pantalon en fil de fer.



— Tout cela est bel et beau ! dit un soir le baron à *Dame Coupable*, et lorsqu'ils passaient entre Candie et l'antique Cyrène. Mais le moyen de racheter des fautes aussi incommensurables que les *nôtres*, serait sans doute de me trouver du travail, ou du moins une situation, lorsque nous serons au Caire.

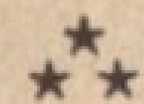
— J'y ai bien songé dès le premier jour, fit *Dame Coupable*. C'est de vous présenter comme mon neveu à mon nourrisson, un neveu naturel que j'aurais « reconnu » aux obsèques de ma sœur en France, et qu'elle m'aurait recommandé sur son lit de mort. Nul doute qu'il ne vous trouve une place dans son journal, instruit et poète comme vous l'êtes !...

Et dans la certitude qu'elle en avait, autant que pour préluder au rachat de ses propres fautes par un acte de charité et lui permettre de se présenter avec élégance, *Dame Coupable* lui fit don de ses économies. Alors le baron put risquer quelques parties clandestines de poker avec le véritable *steward* et des gentilhommes de son entourage, de sorte qu'en arrivant à bon port ces messieurs n'avaient plus de quoi fêter le plancher des chamelles.

Mais, honnête et généreux par dessein, le baron remit à *Dame Coupable* la somme qu'elle lui avait donnée. Et *Dame Coupable* en pleura toutes les larmes de son corps, car elle ne pouvait s'enlever de la tête que son amant trichait au jeu, bien qu'en son langage châtié il appelât cette action : corriger le hasard, ou redresser la Fortune.

Le capitaine, « enchanté d'un si beau jeune homme », ainsi qu'il est dit dans une chanson « pour passer le temps », lui montra sa reconnaissance des bons offices qu'il lui avait rendus, comme de lui avoir fait pénétrer les arcanes de l'anglais tel qu'on le parle à White-Chapel et dans les docks du River Thames. Ainsi le baron

fut-il en partie dédommagé de ne pas avoir oublié de lui rendre son chronomètre ou sa perle grise.



Moins d'un mois après, le baron était devenu Rédacteur en chef du journal! C'est à quoi lui avait servi d'être présenté comme cousin de lait du Directeur, si l'on peut dire. Bien que, censément, il n'eût pas été reconnu par son père, il ne se targuait pas moins de son sang bleu; mais j'ignore sous quel nom il se présenta au public, car il a poussé la discrétion jusqu'à taire celui du journal et le pseudonyme qu'il s'était choisi. Il avait pour cela d'excellentes raisons...

Tout allait bien, et *Dame Coupable* était consolée de voir son second poussin en passe de devenir un aigle. Pourtant, le mensonge qu'elle avait dû faire la tourmentait de temps à autre, et elle s'enivrait encore de ses larmes. C'est à travers elles, à tout prendre, qu'elle chérissait le plus son amant, quand, à la dérobée, elle pouvait l'apercevoir dans les lieux où sa condition lui interdisait d'entrer, ou qu'au retour de ces fêtes il lui faisait parfois l'honneur de faire tressailir par sa présence un sein qui ne l'avait pas nourri. Et comme elle était avide des échos de ses succès et de sa gloire !

Hélas ! le démon attaché à ce jeune homme n'avait fait qu'une trêve. Aux environs de Christmas, il conçut une idée qu'il soumit à son cousin de lait. C'était de réunir dans un théâtre,

et sous les auspices du journal, la colonie anglaise et américaine des hivernants, aux fins de se distraire en écoutant une revue de sa composition, où, comme il convient, se déploierait un grand luxe de nudités et de costumes. On terminerait par le tirage d'une tombola au profit des œuvres de bienfaisance.

Le Directeur accepta d'enthousiasme d'en être le parrain, le baron écrivit la revue, et le rideau se leva sur une scène magnifique.

Dans la salle, ce n'était qu'aigrettes de diamants, diadèmes, joyaux et colliers de perles. Mille mains étincelantes de feux applaudissaient à l'esprit de l'auteur, à la grâce des *girls* et des chanteuses.

La revue touchait à sa fin quand toute l'électricité s'éteignit.

Alors, on entendit des cris aigus de femmes, des voix colères d'hommes et des bruits de lutte.

— Au voleur !...

— A l'assassin !...

— La police !...

— On m'a volé mon collier !...

— Mon porte-or !...

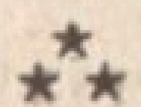
— Mon sac !...

— Mes bagues !...

Pourtant, on entendait aussi la voix du baron. Il criait de la scène et dans un porte-voix : « Rassurez-vous, *Ladies and Gentlemen*, c'est un court-circuit. La lumière sera rétablie dans un instant ! »

La foule finit par s'écouler à tâtons dans la rue, où se voyait le spectacle le plus extraordi-

naire que l'on puisse imaginer : des habits noirs qui s'accusaient mutuellement et se boxaient d'importance, des plastrons bâillants et cabossés, des femmes décoiffées, demi-nues et déchirées, d'autres portées à bras; enfin, du sang, des plaies, des bosses et le tout aussi pitoyable que ridicule.



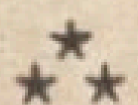
Le lendemain, un journal adverse imprimait que le Rédacteur en chef de celui qui avait patronné cette fête était plutôt un chef de bande et qu'il en possédait la preuve. Mais comme cette preuve était plus morale que formelle et que la police fut impuissante à découvrir le moindre indice de culpabilité, le journal accusateur fut condamné sur une plainte du baron, et son rédacteur emprisonné.

Cela ne suffisait pas au baron. Il tint à honneur de prendre la place de celui qui l'avait insulté publiquement. Lorsqu'il y parvint, il jugea que sa réhabilitation passait toute espérance. En même temps, il était débarrassé de *Dame Coupable* en tranchant ainsi le lien mystérieux qui l'unissait à elle et d'elle à son nourrisson. Enfin, il était presque le maître, et il fit courir le bruit que son ancien directeur n'était peut-être pas aussi innocent que lui-même. Une guerre sournoise remplaça l'honorable rivalité des deux maisons, et cela dura jusqu'aux environs de l'autre Christmas, où le baron convainquit son patron de riposter, une fois pour

toutes, par une démonstration publique, une preuve éclatante, celle-là, de son honorabilité, naguère mise en jeu. C'était d'annoncer une autre revue, une autre tombola. L'on verrait bien de quel côté se trouvait le coupable !...

Quand le rideau se leva, le baron parut sur le plateau et fit un petit discours aux *Ladies and Gentlemen*. Il leur dit que toutes les précautions avaient été prises pour que la scène odieuse de l'an dernier ne se renouvelât pas, et il leur exprima sinon les excuses, du moins les regrets de la grande cité hospitalière, qu'ils voulaient bien honorer de leur confiance, Sur quoi il fut applaudi à l'unanimité.

Eh bien, tout se passa exactement comme l'année précédente ! Sauf que, sur la jetée, deux policiers, arrêtèrent un homme qui courait, enveloppé d'un *rain-coat*, dont le col relevé touchait les bords rabattus de son chapeau. C'était le baron. Il avait pris le temps de changer son habit de soirée contre un costume de marin.



Si la police locale n'avait rien découvert pendant un an, la police anglaise n'était pas restée inactive. Par des photographies, elle était parvenue à identifier le pseudo-baron d'Ormesan avec celui que les tribunaux du Canada avaient condamné par contumace, et, par des recoupements, avec celui que la justice française avait condamné de même, au printemps de 1912. Ces conclusions parvinrent en Egypte, cependant

que le baron méditait dans un cachot sur les moyens de s'évader, et non sur la mort de *Dame Coupable,* qui n'avait pu résister à ce dernier coup et s'était remise entre les mains de Dieu, avec un égal bagage de démence et de remords.

Justiciable des tribunaux anglais, le baron fut donc emmené, menottes aux poings, sur un navire en partance pour un port du *British Channel.* Encadré de deux policemen, il avait obtenu de rester sur le pont, d'où il regardait décroître la rive. Il disait des choses si belles que ses gardiens pleuraient en silence et mordillaient leurs grosses moustaches blondes, se demandant peut-être comment le vol et l'effronterie pouvaient enfanter des paroles qui dépassaient en nombre et en accent celles du commun des mortels. C'est qu'ils ignoraient le Quatrième Chant de *Childe-Harold,* dont le baron devait réciter la dernière partie.

Puis il leur parla familièrement : il les avait apprivoisés. Quand la côte ne fut plus qu'une bande grise à l'horizon, distante environ quinze milles, il leur demanda s'il garderait encore longtemps ces menottes inutiles qui l'empêchaient, par exemple, de fumer avec eux une cigarette, ou, s'ils ne le lui permettaient pas, de se gratter derrière la tête. Ils sourirent et le délièrent.

Mais, d'un seul élan, et après avoir porté la main à sa poche, le baron plongea dans la mer et ne reparut qu'à trois cents mètres dans le sillage, dont le remous le dérobait vaille que vaille aux revolvers de ces messieurs, supposé

qu'ils fussent bons tireurs et que les balles eussent touché efficacement.

Revenus de leur stupeur, ils songèrent que les requins se chargeraient de trancher leur incertitude, et ils allèrent boire un whisky pour mieux rédiger leur rapport. Le capitaine ne s'émut pas outre mesure du cri de la vigie. Il pensa qu'un homme flanqué de gendarmes ne valait pas un stoppage, ni même la manœuvre d'une embarcation.

Cependant, le baron nageait toujours. Avec le couteau grand ouvert qu'il avait tiré de sa poche et s'était procuré par astuce, il détacha ses habits, et en éventrait les requins que n'épouvantaient pas sa voix et les battements de ses pieds écumeux. C'est ainsi qu'il franchit les quinze milles qui le séparaient de la terre, faisant la planche de temps à autre, ou nageant en des positions relativement confortables. Je crois me souvenir qu'il rencontra une épave sur laquelle il prit du repos, le couteau planté à portée de la main.

Le reste de son aventure ne m'a pas été narré par Guillaume Apollinaire, qui reçut de lui cette longue relation, écrite de la terre d'Egypte. Du fait qu'il la reprit devant moi en s'esclaffant sur *Dame Coupable,* j'en ai pu retenir toutes les circonstances et les détails les plus marquants. Mais, aujourd'hui, je me demande, si, comme il l'a fait dans l'*Hérésiarque,* le poète n'a pas mêlé la réalité à la fiction. J'aurais pu consulter les journaux du Caire; mais, pour m'épargner un calembour anglais d'une déplorable facilité, je

préfère dire que je ne m'en soucie pas, et croire véridique l'histoire plaisante qui me fut maintes fois contée.

Ci falt la geste que Thurold déclinet...

Maintenant, je reprends mon tour.

En 1917, je regagnais par voie ferrée la Côte d'Azur, où j'étais en traitement. Le train s'arrêta pour laisser partir un train militaire belge qui démarrait en vitesse. Penché à la portière, j'eus à peine le temps de voir, à vingt mètres, un grand garçon qui agitait vers nous un képi d'officier, car je ne pouvais croire que ce fût vers moi.

— Fleuret !... cria-t-il, la main en porte-voix.

Et comme il restait le torse en dehors — *è pericoloso poggiarsi* — à sa figure de Sioux, à son épi de plume d'aigle, je reconnus le baron d'Ormesan !...

J'ai dit ailleurs que Guillaume Apollinaire lui apparut de nuit dans la tranchée, et qu'il en écrivit à Eugène Montfort. Pourtant, Guillaume ne mourut que le lendemain. Le baron est allé le rejoindre depuis quelques années : peut-être lui en raconte-t-il de bonnes. Peut-être aussi *Dame Coupable* les vient-elle interrompre par ses gémissements d'ombre hagarde. Car, si elle n'a jamais existé, Guillaume lui a donné la vie parmi les fantômes que l'esprit enfante, comme les Servantes de Pénélope et Dulcinée du Toboso...

MAMAN PERRIN

I

Maman Perrin avait quatre vingt-dix ans quand j'en avais huit. Elle était ma bisaïeule, et s'appelait, de ses prénoms, Anne-Marie-Victoire. Je les avais oubliés, parce que, depuis plus d'un demi-siècle, tout le monde l'appelait *Maman Perrin;* et voici que je les retrouve, pareils à des feuilles desséchées dont il ne reste plus que les nervures et les veines.

> « *Les doux noms que Marthe et Marie,*
> *Les doux mots que morte et passée!...*

Mais où sont les bouches qui l'appelaient encore Anne, Victoire ou Marie, au temps de Napoléon, de Louis XVIII et de Charles X? Tissues d'ombre elles-mêmes, elles ne profèrent que des fantômes de mots, et voilà sans doute pourquoi j'ai comparé Anne-Marie-Victoire à des feuilles mortes. Laquelle me souffle à l'oreille la texture consumée de leurs syllabes?...

Maman Perrin, à quatre vingt-dix ans lisait et

tricotait sans lunettes. Coiffée du bonnet que l'on voit aux portraits de Mme de Warens et de Mme Geoffrin, elle lisait sur une couseuse au coin de la fenêtre les *Mille et une nuits* de Galland, et les *Aventures de Gil Blas*, en des éditions minuscules, que je possède encore. Je m'asseyais à ses pieds sur un rond de sparterie et je regardais sans mot dire, car Maman Perrin n'aimait pas le bruit, les objets qui l'avaient suivie depuis sa naissance, et dont la plupart étaient d'origine illustre et cachée. Une poule de porcelaine peinte, dans laquelle on mettait les œufs frais, semblait veiller d'un œil impérieux sur tous les bibelots de l'étagère où elle trônait. Elle y trônait, flanquée de deux carafes de cristal taillé, du plus pur style Louis XVI, et que je sors aux grands jours en pensant à *Maman Perrin*, à son bonnet de dentelle au ruban vert-pomme, aurore ou céladon, à ses mitaines de filoselle, à sa bague « sorcière », et au parfum de cassis mélangé de poire bergamotte que respirait toute la maison. *Maman Perrin* n'interrompait sa lecture que pour parler à son serin, quand il avait bien chanté. Mais les serins de *Maman Perrin* n'atteignaient jamais un grand âge : elle avait la manie de leur donner des lavements avec une seringue à oreille, et les serins crevaient immanquablement dans la soirée.

Je ne sais comment il se faisait que la plupart de ses oiseaux avaient une patte cassée. *Maman Perrin* y appliquait une allumette serrée de fil blanc, que le serin s'efforçait de défaire quand il ne se sentait pas surveillé.

Maman Perrin, mise en bonne humeur par les trilles de son canari, chantait parfois du Béranger, dont elle se flattait, comme Sainte-Beuve, et avec autant de discrétion, d'avoir connu la *Lisette.* Elle avait aussi vu passer Napoléon, et elle attribuait sa longévité à cette vision, à cette grâce d'un instant. Sa belle-mère, elle, avait vu, sous ses fenêtres de la rue Sainte-Anne, la tête de Mme de Lamballe portée au bout d'une pique, et Mme de Lamballe est ma tante de la main gauche. Bref, *Maman Perrin* avait beaucoup vu et beaucoup entendu dire pour un enfant de huit ans né dans la paix. Sans doute Lamballe venait-elle nous regarder encore derrière les rideaux et les fusains. Mais nous n'avions pas d'yeux pour la voir.

De tous les objets qui attiraient mes regards et auxquels il m'était défendu de toucher, deux m'inspiraient une grande convoitise : des tablettes de chocolat, me semblait-il, placées sous des globes de verre de chaque côté de la cheminée, et départagées par une pendule dorée représentant Minerve ou la Sagesse. Je n'osais pas demander à *Maman Perrin* si l'Empereur lui avait donné ce chocolat quand elle était petite fille, du chocolat Menier sur les prospectus et les affiches. *Maman Perrin* n'aimait pas les questions; il fallait attendre qu'elle parlât. Aussi vivais-je dans une grande impatience, me demandant pourquoi *Maman Perrin,* s'obstinait à ne pas s'apercevoir de l'attention que je portais à ce chocolat sous globe.

Un dimanche, *Maman Perrin* alla entendre la

grand'messe. Comme j'étais venu la voir après celle de huit heures, il n'y avait pas de raison pour que je l'accompagnasse. Elle prit donc sa canne d'épine à pommeau de baleine, qui avait commandé à Fontenoy, la canne d'ordonnance des officiers de S. M. et elle partit avec sa vieille servante en me recommandant de ne toucher à rien, de ne point bouger, et de lire attentivement le *Robinson Suisse* qu'elle m'avait donné, et où il y avait de si belles images.

J'attendis quelque temps que les cloches eussent cessé de sonner, c'est-à-dire quand je crus ma grand'mère et sa servante bien installées dans nos chaises, et je me levai de terre pour aller contempler l'une après l'autre les deux tablettes de chocolat sous leurs globes de verre.

Chacune était posée sur un socle; une ganse de peluche verte empêchait la poussière de pénétrer sous le globe : c'était donc du chocolat de choix, auquel on prenait garde.

D'autres objets, cependant, attiraient aussi mes regards, mais je jugeai qu'ils voulaient faire diversion pour empêcher un malheur. C'était un coquillage moucheté, en forme de grain de café monumental, et qui rendait le bruit de la mer Caraïbe quand on le portait à l'oreille. Avec lui, on pouvait bien rêver une heure ou deux. En fermant les yeux, on voyait des palmiers, des récifs de coraux, des nègres coiffés de plumes et armés de sagaies, des poissons-volants, des colibris et des singes verts. Je savais que mon grand-oncle Robert, le frère de *Maman Perrin,*

le lui avait rapporté des Antilles, au temps de la marine à voiles et des fusils à pierre.

L'autre objet était un vide-poche représentant un petit marquis accoudé contre une coquille, et que j'avais de fortes raisons de croire en sucre : un de ces vieux jouets, me disais-je, qui ont appartenu à un enfant mort, que l'on garde en souvenir, et que les familles se transmettent sans plus rien savoir des circonstances qui l'ont entouré. Ce devait être le cas, puisque on y mettait des allumettes...

Je me décidai pour le globe le plus éloigné de la porte-fenêtre qui donnait sur le jardinet, et par où *Maman Perrin* devait rentrer ainsi qu'elle était sortie. Mais, comme la hauteur de la cheminée empêchait le libre exercice de mes gestes, je portai une chaise avec effort et me mis en mesure de soulever le globe de verre, qui représentait bien le tiers de ma hauteur. J'y parvins. Embarrassé de ce fardeau, je voulus descendre pour le poser sur un guéridon qui marquait le centre de la pièce. Hélas! j'aurais dû m'y attendre : dans le mouvement de descente que je fis, il m'échappa et se brisa en mille miettes sur le parquet...

« Il n'est que trop certain, me dis-je, que je suis perdu, que jamais je ne reviendrai chez *Maman Perrin*. Alors, que rien ne m'arrête : on ne me tiendra pas plus rigueur d'avoir cassé l'un et mangé l'autre que d'avoir cassé l'un sans avoir mangé cet autre. »

Aucun chocolat n'avait le goût de celui-là! Aucun, non plus, n'avait sa dureté. Je me souviens,

cependant, que mon grand-père, le fils de *Maman Perrin,* ayant voyagé en Espagne, me parlait du chocolat espagnol, dans lequel on met beaucoup de cannelle. Bien qu'il sentît plutôt le benjoin, je le baptisai chocolat espagnol, et pensai que mon grand-père l'avait rapporté de Séville, où il y a des danseuses à castagnettes et boléro. Aussi grignotai-je mon chocolat en agitant la main gauche, dont je claquais le pouce et l'index et en dansant quelque chose qui voulait être espagnol.

A chaque instant, j'étais obligé de rejeter des corps étrangers qui me semblaient être des morceaux de bois, et qui, selon moi, devaient être de l'écorce de cannelle, que l'on avait mise à profusion. J'admirai, une fois de plus, l'esprit d'observation de mon grand-père, qui s'exerçait sur toutes choses, ainsi que sa mémoire sans défaut.

Je mis bien une demi-heure à ronger ma tablette. Après, comme je songeais que j'avais encore la moitié d'une heure, je m'attaquai au petit marquis, à qui je commençai par lécher la tête pour m'assurer qu'il fût bien en sucre. Je ne m'étais pas trompé! Le corps y passa, puis la coquille, malgré un goût atroce de poussière et de phosphore. Ce faisant, j'avais pris un petit balai de cheminée pour pousser dans un coin les débris de verre. Puis, je sortis et rentrai à plusieurs reprises en disant : « Rebonjour, mon petit enfant, a-t-on été sage?... » Eh bien! il était impossible de voir que le globe manquât sur la cheminée. Absolument impossible!...

Je n'étais tout de même pas très rassuré, du

fait que j'avais observé que les grandes personnes remarquent toujours des choses que les enfants ne voient pas.

J'en étais à cette digestion troublée, quand *Maman Perrin* rentra. En entendant son pas sur le gravier, je m'assis devant le guéridon et fis mine d'être plongé dans *Robinson Suisse*, gêné par le hoquet qui venait de me prendre subitement et saisi d'un tremblement général. Moi qui n'avais pas la notion exacte de l'heure et ne savais pas la lire en chiffres romains, je m'étais laissé surprendre!

« Rebonjour, mon petit enfant, commença ma grand'mère. A-t-on été... Ciel! s'écria-t-elle en laissant tomber la canne de M. le Duc, pour lever les bras vers le séjour de Dieu qu'elle invoquait, Ciel! il a cassé le globe! Il a dû manger la momie!... Je m'en serais doutée à la lui voir toujours regarder sans rien dire... Attends! Attends! Attends! Attends!... »

Ces derniers mots me sont restés dans l'oreille pour toujours, avec leur timbre et leur cadence!

Mais je n'*attendis* pas longtemps. *Maman Perrin* avait saisi des pincettes et s'était mise en devoir de m'en donner des coups sur la tête. Moi, je me mis à tourner autour du guéridon. *Maman Perrin*, malgré ses quatre-vingt-dix ans, me poursuivait avec célérité! « Attends! Attends! Attends! Attends! » J'aurais pu courir plus vite, prendre la tangente et m'enfuir. Par déférence, je mesurais ma faculté de tourner en rond et de courir sur celle de *Maman Perrin*. Levant les yeux, j'aperçus la poule de porcelaine

qui me jetait un regard plus irrité que de coutume, et qu'elle a gardé depuis pour le vieux poussin à barbe. Quand j'eus reçu assez de coups sur la tête, je m'élançai vers la porte restée ouverte et filai d'une traite chez mes grands-parents. On ne me demandait rien, je ne dis rien; mais, quelques jours après, l'on me recommanda de ne plus aller chez *Maman Perrin*, que j'avais beaucoup fatiguée. Sans doute pour me donner des remords, on ajouta que, ce dimanche-là, la servante était allée acheter une brioche au sortir de la messe, et que j'en aurais eu ma part si je n'avais pas taquiné *Maman Perrin.*

Je n'entrai donc plus chez elle. Mais quand je passais devant son rez-de-chaussée, je la regardais longuement, assise près de la fenêtre, qui relisait sans se lasser, les *Mille et Une Nuits. Maman Perrin* ne fit jamais semblant de me voir : elle était avec les Djinns, les Génies, l'Oiseau Roc, Ali Baba et les Quarante Voleurs...

Un an et demi plus tard, le Directeur du Petit-Séminaire de Mortain me fit venir dans son bureau. Ce grand et noble vieillard, qui aurait dû bénir les faulx et les fusils à pierre des Chouans du Bocage, m'attira contre lui, et me dit : « Mon *fî,* il faut prier pour *Maman Perrin...* »

Je ne priai pas, car les enfants ne savent pas prier. Mais je passai des jours et des jours à graver dans mon cœur la figure de *Maman Perrin,* qui avait épousé le fils du Roi, qui avait vu l'Empereur, qui avait connu Lisette, et qui m'avait tapé sur la tête : « Attends! Attends! Attends! Attends!... »

Mais toi, pourquoi ne m'as-tu pas *attendu* jusqu'aux vacances, chère *Maman Perrin?*... J'aurais pleuré derrière ton cercueil; j'aurais porté des fleurs sur ta tombe...



J'avais vingt-deux ans. Après avoir écrit une lettre, je cherchai de la cire à cacheter dans le petit bureau d'acajou que m'avait laissé *Maman Perrin.* Je retrouvai quelque chose qui, depuis quelque temps, m'en tenait lieu et que j'allumai à une petite lampe. Un parfum de myrrhe et de benjoin emplit alors la pièce, et mille Génies des Contes Arabes me caressaient de leurs ailes. Il me revint aussi un vers du Poète qui me consolait de vivre :

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée...

Ma mère parut soudain.

— Je pense, dit-elle en riant, que tu as retrouvé le second morceau de la momie rapportée d'Egypte par ton grand-oncle Robert. C'était quand il était de garde au pied d'une Pyramide, où Champollion faisait des fouilles... Ma sœur en avait déjà mangé la moitié, toi l'autre : rappelle-toi...

O vous à qui j'écrivais jadis, et qui, pour la plupart, figurez ici, n'avez-vous point gardé quel-

que enveloppe, où, sur une cire odorante et translucide, peut-être la chair d'un Pharaon, se voit une couronne ducale à deux tourtres s'entre-bèquetant, avec la devise : *Restons Unis ?...*

II

Mais je n'ai pas fini avec les profanations!...

Le mari de *Maman Perrin* avait légué à son fils une flûte traversière, bois et ivoire, du célèbre Hotteterre, et qui porte, sous la signature de ce luthier, lui-même musicien, l'entrelacs L. R. (*Luthier Royal*), copié sur celui de *Ludovicus Rex*. J'ai cette belle pièce sous les yeux, mais non le Stradivarius que mon grand-père avait hérité avec la flûte et un petit hautbois, qui paraît être sa larve.

Mon grand-père n'avait pas respecté l'héritage de ce violon. Pourtant, il aurait dû lui être précieux à plus d'un titre. Séduit par un luthier de mauvaise foi, il l'avait échangé contre un Graniani et une petite somme d'argent, du moins petite pour l'époque...

Nous étions toutefois dans l'admiration, la vénération de cet instrument : il représentait une fortune. Pour moi, il valait bien davantage.

C'était à la fois le dieu Lare et le Poète de la maison, le révélateur du passé, le constructeur de palais féeriques, et, pour tout dire, le luth d'Orphée, encore qu'il résonnât sous l'archet d'un amateur médiocre, et cela du propre aveu de ce dernier.

Sans lui, je n'aurais connu ni Bach, ni Mozart, ni Rameau, ni Beethoven, ni Weber, ni Schubert, ni Chopin, ni Schumann, ni les opéras classiques et romantiques, que je pouvais chanter de mémoire avant de posséder les poètes, et qui me tenaient compagnie, comme plus tard des lambeaux de Racine, de Musset, de Lamartine et de Victor Hugo.

Telle solitude campagnarde, quand je me promenais enfant avec mon chien, tel manoir perdu dans les hautes futaies, telle ferme antique, son toit de chaume moussu, ses pressoirs et ses meules de foin réveillaient en moi les *Noces Villageoises* ou la *Symphonie Pastorale*. Je m'asseyais sous un arbre et berçais ma rêverie de musique, avec des variantes et des amplifications de mon cru. La servante elle-même cirait les parquets, les poings sur la hanche, en fredonnant un branle de Rameau. Ses jupes relevées et formant paniers au-dessous de la ceinture, elle s'identifiait sans le vouloir aux Toinons du vieux temps, que j'avais vues sur les estampes, et qui n'étaient pas si éloignées de la jeunesse de *Maman Perrin*. ....

Ainsi, par la vertu de ce violon, vivais-je dans un temps ancien qui se présentait à moi sous des images animées; et voilà pourquoi, lorsque l'on

m'accuse de pastiche, j'ai de bonnes raisons de sourire de ceux qui veulent ignorer que toutes ces choses et ces formules vétustes faisaient déjà partie de moi-même, qu'elles étaient ma vie secrète aussi bien qu'extérieure, et qu'enfin je n'en connus pas d'autre avant l'âge de virilité.

C'était surtout pendant les longues après-dînées d'hiver que je subissais l'enchantement de ce violon. Par la haute cheminée de granit, parvenaient le bruit de l'ouragan et de la mer démontée, parfois les cris des oies sauvages qui passaient en triangle à des hauteurs prodigieuses, et parfois le *lamento* d'un roulier ou d'un marin qu'insultaient les chiens de garde disséminés dans les bocages. Pour conjurer la nuit hantée de bruits sinistres, ainsi que les regrets et les appréhensions de l'âge, mon grand-père tirait de son coin la boîte à violon et installait son pupitre sous la lampe Carcel réformée, qui rotait comme une sorcière repue de philtres et de rogomme. Ma grand'mère faisait du crochet en penchant sur son ouvrage un nez en bec d'aigle qui semblait l'entraîner en avant, tant il était chargé de méditations. Quant à moi, je regardais les images du *Magasin Pittoresque*. Mais j'attendais surtout, n'ayant l'air de rien, car la rêverie m'était interdite comme un témoignage de nonchalance et de paresse, que la musique commençât.

Dès les premiers accords, le Songe me venait prendre par la main et me faisait monter, pareil à Cendrillon, dans un carrosse doré. J'allais avec lui chez les Fées de Madame de Beaumont, qui

étaient vêtues comme au temps de Mozart, ou bien comme les jeunes filles de Tony Johannot, que je voyais me sourire sur mon livre en des encadrements de feuillage. J'étais avec elles dans les sites que j'avais parcourus dans la journée, ou l'un de ces petits manoirs, mes buts préférés de promenade, et où j'eusse aimé avoir de petites et de grandes amies qui m'auraient donné des tartines de miel et fait boire du vin de Tokay en des timbales d'argent.

La musique évoquait pour moi des personnes et des décors, et inversement, sans doute parce que j'ignorais les sentiments et les passions des hommes. Aujourd'hui encore, je situe toujours dans les mêmes lieux qu'autrefois la *Flûte Enchantée* et la *Pastorale,* bien que j'aie vu beaucoup de pays delà les mers et les frontières, qu'il me soit possible d'inventer ou de me passer d'images, et que les sons produisent sur moi un effet tout opposé.

Ma grand'mère fredonnait quelquefois les paroles d'un opéra de sa jeunesse. Quand son mari posait son violon, ils parlaient ensemble des spectacles et des concerts d'avant 1870. Ils avaient vu l'Empereur et l'Impératrice dans leur loge. Ce soir-là chantait tel ou telle; peut-être la Malibran... J'ai tort, car elle est morte en 36! Puis ils finissaient par s'éloigner de la musique pour parler de diverses circonstances de leur temps. Mais c'était toujours elle, toujours l'archet magique qui levait le rideau sur le décor ressuscité.

Un soir, j'appris ainsi que Victor Noir dînait avec eux chez un de mes oncles quand il alla

se faire tuer chez le Duc de Morny, qu'il parlait de souffleter. Il était un peu gris en sortant; comme on voulait le retenir, il montra une arme qu'il portait dans sa poche... Ces détails inconnus peuvent-ils excuser le geste du Prince?...

Parfois encore, on me disait : « Dessine donc ce violon, au lieu de rester là, béant. A quoi penses-tu?... Ce serait un excellent exercice, car les raccourcis en sont très difficiles... »

Et je dessinais le violon, qui était un grand personnage.



Quinze ans après, le violon était sur un bahut sculpté du petit appartement de la rue Berthollet.

— Qu'attendez-vous, mon vieux, me dit un jour Raoul Dufy, qui demeurait à l'hôtel, rue Linné, qu'attendez-vous pour vendre le violon de votre grand-père, si c'est vraiment un Graniani? Vous n'avez même pas de quoi acheter du papier pour écrire, et vos habits luisent comme les miens. Heureux encore si vous n'avez pas un trou ou deux à votre culotte!...

Je répliquai que ce serait une profanation. Mais il me sortit de tels arguments, il possédait une telle expérience des embarras que je commençais de vivre, que je pris le parti qu'il me suggérait. Il fallait d'abord s'assurer de la cote des Graniani, voir des collectionneurs et des

experts. Grâce à un compositeur de mes amis, je vis les uns et les autres, et je me faisais l'effet, avec ma boîte à violon, de promener dans Paris un cercueil d'enfant...

Ces personnes me dirent qu'un Graniani, sans valoir un Stradivarius, n'aurait point de prix pour un amateur. Pourtant, malgré son étiquette, le mien ne paraissait pas être entièrement de la main du luthier...

Sur leurs indications, j'allai rue Gaillon, dans un ancien hôtel de Sévigné, où je trouvai un petit homme sémillant, aux cheveux gris ébouriffés et qui me mit tout de suite à l'aise.

— Monsieur, dit-il d'un air malin, je vous connais : vous êtes premier violon à l'Opéra...

— Non, fis-je, un peu embarrassé.

— Si, si! reprit-il en me prenant par un bouton. Moi, je vais tous les soirs à l'Opéra. J'y connais tous les artistes. Je comprends qu'il soit cruel d'avoir à se débarrasser de son violon, de son vieux camarade... Mais, entre nous, pourquoi s'en cacher, puisque aussi bien vous voulez le vendre? ajouta-t-il en ouvrant la boîte.

— Eh bien oui! fis-je timidement, je suis violoniste, mais pas à l'Opéra...

— Alors, c'est votre frère... Mais, puisque vous êtes violoniste, jouez-moi donc quelque chose. Nous jugerons ainsi de la sonorité de ce *Graniani*...

Il prononça ce nom d'une façon sarcastique qui me fit passer un frisson dans le dos.

— Excusez-moi, dis-je en rougissant, un rhumatisme chronique m'empêche de remuer les

doigts de la main gauche. C'est un peu pourquoi je dois me débarrasser de ce Graniani, que mon grand-père échangea contre un Stradivarius...

— Votre grand-père, jeune homme, sauf le respect, devait être une fameuse andouille!... Ça, un Graniani?... Ça, un Graniani?... Remportez, Monsieur!... Tenez, je garde un archet. C'est la seule chose qui m'intéresse. Le second est tout juste propre à battre les tapis!... Je vous donne quarante francs de l'archet, qui est plus ancien que le violon. Quarante, ni plus ni moins...

— Cependant, fis-je, l'étiquette...

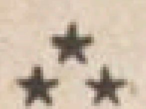
— Il n'y a pas d'étiquette qui tienne! Je vous mettrai toutes les étiquettes et les signatures que vous voudrez. Qu'est-ce que ça prouve?... Alors, moi, luthier, je n'y connais rien? Je ne sais pas, sans l'étiquette, qui a fabriqué un violon de marque, moi?... Voyez, reprit-il en tournant et retournant l'instrument, le manche seul peut être de Graniani. C'est un *machin* de bric et de broc... Il a d'ailleurs été fêlé. On l'a réparé assez maladroitement...

Je me souvins, en effet, que mon grand-père, désespéré de n'être pas Paganini, avait lancé son violon d'un bout à l'autre de la pièce.

— Je vous offre donc quarante francs de l'archet, reprit le luthier. Que demandez-vous de ce sabot?

— Rien, fis-je, et je remporte l'archet.

— Vous réfléchirez sans doute après avoir vu mes confrères. Souvenez-vous que je suis l'ami des artistes...



J'allai rue Linné et contai à Dufy cette mésaventure, omettant, toutefois, de lui parler du premier violon et du rhumatisme qui m'avait empêché de jouer. Je craignais qu'il ne se moquât d'un prétexte aussi ridicule.

— Vous n'avez pas su vous y prendre, me répondit-il. Nous irons ensemble demain; mais j'entrerai seul, et vous m'attendrez au coin de l'Avenue de l'Opéra.

Le lendemain, nous échafaudâmes de beaux rêves, chemin faisant : n'allions-nous pas être riches? A nous la Côte d'Azur, l'Espagne, l'Italie, la Grèce!... Et Dufy me fit part de sa connaissance des instrumentistes : son père, qui tenait les grandes et petites orgues du Havre de Grâce; son frère aîné qui dirigeait un orchestre et jouait du violoncelle, du piano et de la clarinette; un autre frère qui s'était voué à la critique musicale, et tous les musiciens du Havre, qu'il avait peints sur une vaste toile — un vrai Manet! Tout cela lui conférait l'autorité nécessaire pour imposer un Graniani, même douteux, à un bonhomme qui se disait luthier et n'était peut-être que commissionnaire...

J'attendis cinq bonnes minutes. Mon précieux ami ressortit les mains vides. Quel tour de force! Sublime Raoul!

— Alors, ça y est? fis-je en me précipitant vers lui.

— Mon cher, vous êtes un sacré idiot!... Que ne m'avez-vous dit hier qu'il vous avait demandé de jouer quelque chose, et surtout la réponse que vous lui avez faite?

— Quel rapport?...

— Vous allez voir. Il me dit : « Vous, je vous connais : premier violon à l'Opéra?...

— Oui, dis-je avec assurance, premier violon.

— Alors, jouez-moi donc quelque chose.

— Impossible, un rhumatisme...

— Il y a déjà quelqu'un qui m'a fait hier la même réponse, au sujet de ce faux Graniani. Vous êtes deux fumistes. Mais, comme après tout vous devez être deux artistes, je vous offre cent francs de ce navet.

— Alors? questionnai-je, tout haletant.

— Alors, dans la situation ridicule et sans issue où vous nous avez mis l'un et l'autre, j'ai accepté les cent francs.

— Mais l'archet, dont il offrait quarante?

— Il n'en fut plus question. Il m'a répété dix fois que les deux n'étaient bon qu'à battre les tapis. Voici donc quatre-vingts francs. Les vingt autres sont la commission proportionnelle dont nous étions convenus.

Je savais mon ami encore plus gêné que moi et ne discutai pas. Mais toute mon enfance, et *Maman Perrin*, et mon grand-père et ma grand'mère, et Mozart, et Bach, et Beethoven m'apparurent confusément à travers un nuage qui m'avait obscurci l'entendement et la vue. Je les voyais, je les entendais, et les sites chers à mon cœur passaient aussi devant mes yeux. La ser-

vante elle-même, les poings sur les hanches, fredonnait le branle de Rameau. J'entendis jusqu'aux hurlements de mon chien qu'irritaient les notes aiguës, et qu'il fallait consoler devant la haute cheminée...

Je crus que j'allais mourir sur-le-champ, puisqu'il est dit que les moindres circonstances de leur passé apparaissent, le temps d'un éclair, à ceux qui vont quitter la vie.

C'est ainsi que j'accompagnai Dufy, dont j'entendais à peine le son de la voix, et que je passai avec lui rue Sainte-Anne, où avait demeuré *Maman Perrin.* Là, quelqu'un courut derrière nous.

— Monsieur, fit une voix, vous me devez vingt centimes!...

— Vingt centimes? répondit Dufy. Et pourquoi, s'il vous plaît?...

— Pour l'endive que vous avez choisie, si j'ose dire, à mon étalage.

— Alors, reprenez votre endive! répliqua Dufy avec dignité. Ces faquins-là, reprit-il en s'adressant à moi, n'imaginent pas que l'on puisse rester deux jours sans manger, et ça vient réclamer quatre sous!...



Quand j'eus repris mes esprits en passant la Seine, je reprochai à Dufy d'avoir laissé la boîte rue Gaillon. Grâce à la présence de cette boîte, je n'aurais pas été forcé de tout avouer à ma mère.

— Pour cent sous, dit-il, nous trouverons, rue Saint-Jacques, une boîte et un violon.

Je doutai beaucoup de cette certitude après l'expérience que je venais de faire. Pourtant, au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue Soufflot, nous trouvâmes un marchand de musique et d'instruments d'occasion.

— Je voudrais, dit Dufy, un violon de rien du tout pour figurer dans une nature-morte. Vous devez bien avoir ça dans les vingt sous?...

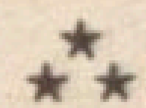
— Oui, fit le marchand, qui prit un violon au hasard. Ah! ce n'est pas un Stradivarius... Il y en a qui s'en servent tout de même pour jouer dans les cours...

— Et puis, vous n'auriez pas une boîte? ajoutai-je timidement.

— Elle sera un peu plus cher que le violon, plaisanta le marchand. En voilà une de trois francs...

Après tout, elle valait bien l'autre, à la différence que le dedans était garni de flanelle rouge au lieu d'une belle peluche bleue.

Rue Berthollet, je mis la boîte et le violon au-dessus du bahut sculpté. Il se passa cinq ou six ans sans qu'il fût question de rien.



Un jour, donc, dans une belle villa de la Côte d'Azur, où se trouvaient à table quelques invités, une jolie femme, à qui j'avais conté cette histoire, voulut en faire profiter les autres, que je

venais d'amuser avec des anecdotes du « bon temps ».

— Racontez, dit-elle, comment vous avez vendu le violon du grand-père...

— Comment, s'écria ma mère, tu as vendu le violon?... Tu...

On la calma, on la rassura en lui disant à l'avance qu'il était faux et qu'à deux nous n'en avions tiré que cent francs. Mais cela me fit rater mon effet...

Quelques années plus tard, une personne âgée qui avait accompagné mon grand-père sur le piano pendant les belles soirées d'été où l'on peut mettre un pied dehors, une personne que j'aurais crue morte avec toute la société de ce temps-là, dit à ma mère : « Votre père avait un excellent violon dont vous ne faites rien, s'il n'a pas été vendu; et moi, je voudrais encourager mon petit-fils, qui commence à jouer passablement. Peut-être consentiriez-vous à me céder cet instrument pour un prix raisonnable?... »

Ma mère n'osa raconter la vente du Graniani afin que je ne fusse pas taxé d'ingratitude ou d'irrévérence. D'autre part, elle ne voulut pas paraître désobliger une amie de son père, de sorte qu'elle se trouva presque engagée dans une affaire dérisoire.

— Je l'ai laissé pour trois cents francs, me dit-elle. De quoi aurais-je eu l'air si je l'avais donné à moins?...

Mais qui sait? Peut-être est-ce un véritable Graniani? Et ne raconte-t-on pas que des Stradivarius ne furent pas achetés beaucoup plus cher

que le violon de la rue Saint-Jacques, lequel avait un beau vernis poli et décoloré par l'usage. Et si léger, ce violon! Il ne pesait guère plus que les cendres d'un cœur...

GRANVILLE

Le vieil historien avranchinais Le Héricher, dont la science était considérable, fait dériver le nom de Granville de *Glam*, *Grant* ou *Grente*, un des leudes de Rollon, à qui échurent le roc et le havre de cette place non encore bâtie. Mon ami le Marquis de La Rochetulon-et-Grente se prévaut de cette origine viking; il affirme avec fierté que ses ancêtres ont construit la première enceinte palissadée, ou *haya*, de la ville fortifiée par Vauban environ deux mille ans après. Le *Domesday-Book* garde le nom de Robertus de *Glanvilla :* il n'y faut voir que l'original du radical *Glam*, dont il vient d'être question. Robertus reçut de Guillaume le Conquérant des biens situés dans le Suffolk. Son frère Fitz Hamon hérita tout ce qu'il possédait en Normandie et laissa deux fils, qui furent la souche des *Granville* d'Angleterre.

L'histoire de Granville ne commence guère avant le XIe siècle. Au suivant, les D'Argouges, descendants de Fitz-Hamon, possédèrent la ville en fief. A vrai dire, il s'agissait du rocher de

Lihou, car la cité ne date que du milieu du XVe siècle, à l'époque où le sire Thomas d'Escale, sénéchal de Normandie pour le roi d'Angleterre, ayant acheté le roc à Jean d'Argouges, y construisit une forteresse propre à tenir en respect la garnison du Mont Saint-Michel. A cet effet, il contraignit les habitants à démolir leurs maisons du lieudit la Houle pour en transporter les matériaux sur le rocher de Lihou, dépouilla la ville voisine de Saint-Pair, en rasa les maisons et s'en appropria les pierres. Enfin, il isola le Roc par la coupure dite Tranchée-aux-Anglais, pour n'être pas attaqué par la terre ferme. Malgré cela, Louis d'Estouteville, commandant du Mont Saint-Michel, s'empara de la place par trahison et la redonna à la France. En reconnaissance, Charles VII accorda la franchise et l'exemption des tailles « à toute manière de gens qui voudraient venir et faire résidence à Granville » (1445). Ses fortifications doublées, ce fut bientôt une des plus fortes places de province. Sa franchise, confirmée par Henri IV et Louis XIV, contribua pour une large part à sa richesse, encore que ses marins, dès 1504, montés sur plus de cinquante navires, fissent la pêche à Terre-Neuve, quatre ans après la découverte du Portugais Cortereal.

Catholique pendant les guerres de Religion, avec le Mont Saint-Michel et Cherbourg, Granville resta fermée aux protestants qui s'acharnèrent contre ses remparts : c'est qu'elle leur aurait ouvert la route marine de Jersey et de l'Angleterre. En 1563 et 1574, notamment, Mati-

gnon de Thorigny, ancêtre des Grimaldi actuels et son gouverneur, la défendit contre les Huguenots dans un siège mémorable. Pourtant, elle tomba au pouvoir des royaux, ce qui permit à Henri IV d'y faire débarquer le renfort des 4.000 Anglais envoyés par la reine Elisabeth, et sur lesquels le roi de Navarre comptait avec impatience.

Le XVIIe siècle fut pour Granville une ère de prospérité. En 1695, une pluie de quatre ou cinq cents bombes lancées par les Anglais réveilla l'esprit guerrier de ce nid d'aigles : René de Carbonnel, lieutenant du Roi, se mit à la tête d'une poignée de volontaires et repoussa la tentative ennemie. Ce fut alors que Vauban fortifia la ville à la moderne et dessina, dit-on, les plans de ces admirables casernes qui ne furent construites qu'en 1740. Elles ne servent plus, depuis la paix de 1919, qu'à l'abri de familles besogneuses et à l'instruction d'un corps de stagiaires fort réduit. Sous les remparts de la haute-ville serpentent aujourd'hui de petits boulevards ornés de fleurs et de verdure, innovation ridicule qui enlève à la place une partie de son caractère sobre et sauvage. A force de vouloir « agrémenter » Granville, on lui enlèvera tout intérêt. Les artistes et les gens de goût se détournent déjà des bâtisses merdoie de la Tranchée-aux-Anglais, dont la passerelle de bois fut d'abord transformée en pont de fer, puis abolie. Les rochers eux-mêmes ont été domestiqués pour favoriser une « promenade » en béton, sur laquelle se dressent d'affreux

lampadaires électriques. Il se trouve donc des gens auxquels l'obscure clarté de la lune ou des étoiles ne suffit pas pour admirer la mer nocturne ? Qu'aurais-tu dit, poète d'*Oceano Nox*, toi qui aimas tant Granville, et toi, Michelet, qui écrivis là, en 1870 et 71, les plus belles pages de la *Mer* ?...

Retournant à l'histoire, nous trouvons encore à Granville, au XVIIIe siècle, la maison de Matignon : le prince de Monaco en est gouverneur, ce qui justifie davantage l'appellation de *Monaco du Nord* que l'on voit sur les affiches des gares. Les Anglais bombardent toujours, les corsaires granvillais, rivaux des malouins font merveille, ou s'emparent même de Jersey pour quelques heures. L'activité du port est si grande qu'on y compte cent-dix navires, outre les caboteurs ou les bateaux de pêche, et que 6.000 marins y sont classés. Mais l'ère éclatante de Granville est celle de la Révolution, du Consulat et de l'Empire. En refoulant les Vendéens d'une part, en faisant face aux Anglais de l'autre, la ville défend la route de Paris. Durant le siège commandé par La Rochejacquelein, le 15 novembre 1793, les habitants, hommes, femmes et enfants, ainsi que les débris des Bleus battus à Fougères et quelques volontaires de la Manche, forment environ 12.000 combattants, qui résistent aux 30.000 de Vendée. Les assaillants se faisaient des échelles de leurs baïonnettes plantées dans les murs. L'acharnement de l'attaque, l'énergie de la défense font du siège de Granville une des pages les plus émouvantes

de l'histoire. Enfin l'armée vendéenne se retira sur Avranches, devant l'incendie que Lecarpentier avait allumé dans les faubourgs par une grêle de bombes et de boulets rouges. La cité dut à cette résistance des 15 et 16 novembre 1793 son nom de Granville-la-Victoire, duquel son énergique population est si fière.

L'Empire donna aux constructeurs de Granville une activité singulière. Là se préparèrent les chaloupes canonnières qui devaient porter l'invasion sur les côtes anglaises. Mais dirai-je les glorieux faits d'armes des Pléville, des Hugon, des Lecoupé, des Ponée, des Quernel ?... J'aime mieux, quittant l'histoire, sans laquelle, néanmoins, on n'entre pas au cœur d'une ville, rappeler mes impressions d'enfance, lorsque Granville n'était que gaieté et pittoresque : alors, une prétentieuse bêtise, une âpreté trafiquante qui viennent d'ailleurs, n'en avaient pas recrépi la rugueuse façade. Heureusement, tout n'est ni défait ni repeint.

D'abord, on a beaucoup parlé de la *Granvillaise,* que Charles Nodier a si bien décrite dans *La Fée aux Miettes.* De mon temps, cette beauté espagnole, qui devait ses traits et son teint bistré à des aïeux ibériques employés à la construction du port sous la Restauration, cachait aux trois-quarts ses cheveux bleus sous une coiffe plate, d'une blancheur éblouissante, et surmontée d'un capot noir qui encadrait la figure et dessinait la taille malgré ses plis austères. De lourds pendants d'oreilles, faits, le plus souvent, de coquilles de moules serties d'or,

donnaient à son visage un aspect encore plus étrange. Déjà, les jeunes femmes ne portaient guère plus ce costume, mais des pêcheuses qui, pour la plupart, avaient dépassé la maturité. La pureté, la fierté du profil, l'éclat d'ébène de leurs grands yeux, le charme de la coiffure, d'une simplicité merveilleuse, l'allure piaffante et nerveuse du corps en faisaient des femmes aussi troublantes que les Gitanes de Grenade. Telles étaient les Granvillaises du dimanche et des fêtes. Les autres jours, vêtues d'un court jupon, les jambes et les pieds nus, un panier et un filet sur le dos, elles arpentaient la route qui mène à Carolles ou Saint-Jean-le-Thomas pour aller pêcher le bouquet et la crevette. Elles faisaient, par bandes de six ou de dix, plus de cinquante kilomètres par jour, au pas de chasseur, avec des pieds incomparables, balançant les bras comme des soldats et chantant comme eux des chansons à l'accent viril. Le bronze de leurs bras et de leurs jambes m'émerveillait, ainsi que leurs dents de porcelaine, larges et laiteuses. Les jours de régates, elles tiraient l'aviron comme les hommes. Ah ! elles étaient bien les filles de celles-là qui roulaient des barriques de cidre contre les assaillants de 93 et portaient fièrement, comme des mouches, les grains de poudre reçus presque à bout portant sur les remparts !... La ville elle-même vivait dans un autre âge. Les bombes anglaises, posées sur les chapiteaux qui terminent les colonnes des vieilles portes cochères, étaient parées de ravenelles et de géraniums, et elles semblaient ainsi écla-

ter de fleurs dans le haut-quartier chargé de remugles, d'odeurs de latrines et de poisson.

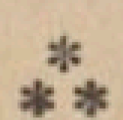
Comme au temps du *Chevalier Destouches,* les pots de chambre rêvaient sur le rebord des fenêtres, et l'on entendait en passant le long des chemins de ronde des voix impérieuses qui criaient : « Gare l'eau!... » On a changé tout cela et l'on pense que l'on a bien fait; mais c'était un merveilleux chasse-faquins ! Nous les appelions des *horzains.* Qu'on me pardonne : j'ai trop vécu chez les plus bourrus et les plus malicieux des corsaires... Les hommes portaient le collier de barbe et des boucles d'oreilles, pour avoir, prétendaient-ils, une vue plus aiguë. Ils étaient vêtus de vareuses bleues, hiver comme été, d'une casquette de pilote, et de braies qui se terminaient par des sabots sur lesquels elles étaient clouées, et qu'ils nommaient des sabots-bottes. Ils portaient aussi un petit foulard de soie blanche, d'un effet cossu et « distingué » et ils serraient entre leurs dents un brûle-gueule toujours renversé, pour que le tabac ne se consumât pas au vent. Ce brûle-gueule était en terre de Southampton et représentait la vingtième partie de la longueur de la pipe neuve. D'un côté, l'on y voyait en relief le profil de la *Queen* en sa jeunesse; de l'autre, une corvette toutes voiles dehors sur des vaguelettes à la Dufy.

Dans les rues de la basse-ville, des femmes déhanchées portant un éventaire de poires cuites criaient en fausset : « *La roulée ! la roulée !...* » à l'heure où les chandelles commençaient à s'allumer dans le petit jour ou que le

crachin du soir tombait sur la ville, l'hiver. Alors, des cabarets qui formaient tous les rez-de-chaussée du port, les loups de mer que j'ai décrits sortaient en se dandinant et achetaient galamment la *roulée* avant de prendre la mer. Il y en avait aussi sur le pont du Bosc, petit fleuve côtier que l'on a recouvert; ils tenaient là une sorte de Diète narquoise et taciturne. Sur les quais de ce Bosc, formés de deux trottoirs étroits, les lavandières frappaient le linge par les jours de soleil, et leur eau de savon allait porter aux huîtres du parc, aujourd'hui supprimé par hygiène, la crasse des hautaines gitanilles et la potasse, son antidote. Des portées de chiots et de chatons naviguaient le ventre en l'air, de conserve avec des rats morts de vieillesse, afin que, par la sagesse de la divine Providence, qui veut limiter le nombre des malheureux hommes, la Typhoïde ne s'éteignît pas. Et la Typhoïde passait glorieusement sous les chansons des lavandières et les applaudissements de leurs battoirs. Des hôtels d'apparence bonasse, construits sous l'Empire et la Restauration avec l'argent des prises anglaises, rêvassaient au bord du cours d'eau à des gloires anciennes, allègrement achetées par le sabre, le pierrier et le pistolet d'abordage. C'était Naples, ou Marseille, ou Venise que Granville : une virago dure, brave et gaie; mais on a encore changé cela !...

Sur ce Cours Jonville, au long duquel coulait le Bosc à ciel ouvert, il y avait, et il est encore un kiosque à musique. C'était là que le diman-

che, la musique militaire jouait la *Traviata*, la *Cigale et la Fourmi*, les *Pêcheurs de Perles*, ou *Poète et Paysan*. Tous ces instrumentistes, jusqu'au triangle et au timbalier, étaient prix de Conservatoire, car, d'un consentement unanime et quasi séculaire, on garait, dans cet antique repaire de flibustiers, les paresseux, les délicats et les artistes des petits inconvénients du noble métier des armes ! Et là, passaient et repassaient, la hanche fringante et la gorge avantageuse, le bataillon des filles à marier, qui soupiraient pour le flûtiste de grand avenir, ou le jeune sous-lieutenant qui conduisait un tonneau attelé d'un poney pie, perdait au jeu cent francs par semaine, et portait monocle carré — vieille famille bretonne... Et puis, entre autres originaux, se voyait M. Derroux, de la Douane. Il suivait ses filles en comptant ses petits pas à haute voix : « Un, deux ! un, deux !... » et il tenait sa cigarette avec une pince à linge en métal...



M. Derroux était peut-être parent d'une marchande d'huitres qui s'appelait d'un nom à charnière : Mme Derroux-Montcui, que l'on ne manquait pas de corriger en Dérouille-Monchose, quand on voulait être poli... M. Derroux, lui, aurait bien eu besoin d'être dérouillé. Ses petits pas, sa manie des chiffres et quelques autres singularités trahissaient une paralysie menaçante, dont il est certainement mort. M.

Derroux n'en est pas moins l'un de mes plus glorieux souvenirs. Je veux dire qu'au moyen de M. Derroux, j'ai tenu en haleine, et pendant toute une soirée, un cercle d'amis, dans un petit château limitrophe de l'Eure et du Calvados, devant un feu de haute cheminée, qui consumait à la fois tout un chêne et nous recréait un autre univers. Cependant, au dehors, la nuit épaisse des campagnes nous séparait du monde. Alors, M. Derroux, ou peut-être son ombre, s'imposa davantage à ma mémoire. Peut-être représente-t-il toute une philosophie bureaucratique et bourgeoise, un corps de doctrine ? Derroux, que me veux-tu ?...

En ce temps-là, j'étais commis honoraire chez des courtiers maritimes nommés Guillebeaux. Un commis honoraire, dans ma langue, est un commis amateur que sa famille place dans un bureau pour lui donner le goût des affaires, quand il est poète et disposé à paresser irrémédiablement. J'avais, par bonheur, rencontré là un camarade de classe, mon ami Maillard, qui était beaucoup plus fantaisiste que moi. Il n'est peut-être pas inutile de dire que nous enfantions le désordre dans le bureau, et que ce fut moi que l'on pria d'en sortir, en qualité de commis honoraire sans honoraires...

Notre fonction principale était d'établir des Connaissements selon les déclarations des capitaines. Aussi allions-nous souvent à bord, et davantage sur les navires anglais et norvégiens, dont les déclarations étaient communément rédigées dans un français trop imprécis. Alors,

nous y buvions beaucoup plus de bière, de rhum et de whisky qu'il ne convenait à des adolescents... Bien disposés à la gaieté, nous allions porter à M. Derroux les connaissements que nous avions établis tant bien que mal, et à l'heure matutinale où M. Derroux descendait la rampe de la haute-ville. Les jours de verglas, on l'apercevait qui dévalait le labyrinthe des remparts. Pour cela, car il était prudent, il s'y prenait à quatre pattes, les mains et les pieds chaussés de laine. Mais, comme il n'omettait pas de compter ses pas, qui étaient quadruples, on entendait, dans le « silence de faulx », comme dit Mallarmé, la petite voix clairette de M. Derroux : « Un-deux-trois-quatre !... Un-deux-trois-quatre !... »

Pleins d'une déférence que les jeunes n'ont plus, nous attendions que M. Derroux pénétrât dans l'Hôtel des Douanes. Mais il fallait le surprendre à l'instant où il quittait sa jaquette. Avant de répondre à nos saluts, M. Derroux faisait l'inventaire de ses poches, afin de le transborder exactement dans le petit veston d'alpaga qu'il revêtait pour travailler. Aussi prenions-nous chacun une chaise en attendant qu'il eût fini, toute hâte à lui présenter les connaissements le forçant à recommencer ses calculs.

Et M. Derroux disait : « Merde! un, deux! J'ai oublié mon petit crayon pointu par le bout!... (entre parenthèse, la perte de ce petit crayon remontait, paraît-il, à dix ans). Un portefeuille, un !... Un canif, un !... Un mouchoir, un !... Quarante sous pour le tabac, le journal

et l'apéritif, quarante ! Un cure-dents, un ! Une pipe de terre, une ! Un paquet de caporal, un !... Mais toutes ces choses qu'il avait mises sur la table, il les fallait recompter avant de les caser dans ses nouvelles poches, à l'exception du tabac et de la pipe. Cette pipe était une merveille, en ce sens qu'étant « vieillotte et ancienne », son maître en avait bouché les trous et les fissures avec des allumettes qui lui donnaient l'apparence d'un hérisson ! Il fallait encore attendre que M. Derroux eût bourré sa pipe en comptant exactement jusqu'à soixante. Il comptait jusqu'à dix pour l'allumer, après des gestes magiques, soumis aux lois des Nombres. Et quand il avait tiré une quantité toujours la même de bouffées, M. Derroux disait : « Messieurs, un deux, maintenant, je vais chier ! »

Il se dirigeait à pas comptés vers une cour où s'alignaient les « lieux », selon la désignation militaire. Par le losange de la porte nous parvenait la voix de M. Derroux, qui comptait inlassablement. Un jour, l'un de nous donna un coup de pied dans la porte.

« N. de D. ! un, deux ! Messieurs, foutez-moi la paix !... Maintenant, il faut que je recompte. Vous êtes bien avancés, un, deux ! »

Pour avoir troublé le calcul de M. le Chef de Bureau, nous dûmes écouter un long discours de son sous-chef, où la morale et la politesse se mêlaient à l'ironie.

« Non seulement, conclut-il en taillant un bouchon, ces choses-là ne se font pas, indignes

de jeunes gens comme il faut, mais elles sont la cause que nous perdrons encore une demi-heure, le temps que M. Derroux en arrive au nombre que vous avez interrompu. Et s'il a une défaillance de mémoire, bien excusable à son âge, il n'en sortira pas de la matinée. »

En l'attendant, on disposait pour lui un escabeau roulant contre des classeurs verts à tiroirs qui s'élevaient jusqu'au plafond. A son retour, M. Derroux examinait le connaissement qu'on lui tendait, et il en relevait toutes les matières en en détachant les nombres d'une voix de prêtre à l'autel. De temps à autre, comme nous pouffions, il abaissait la feuille et nous glissait un coup d'œil, qu'il voulait réprobateur, pardessus ses lunettes d'acier bleui. Il y avait dans ses yeux grisâtres une telle mélancolie qu'elle nous ramenait à la politesse. C'était, non toute la mer héroïque des yeux de Cléopâtre, mais l'eau glauque des vieux bassins, où se reflétaient les raffiots et les sinistres murailles de la forteresse. Cinquante ans, et peut-être plus, de connaissements, de bordereaux et autres feuilles : cinquante !...

Alors, M. Derroux s'élevait en comptant les marches jusqu'au dernier classeur, qui portait, par exemple, le n° 25, et il y tapait vingt-cinq coups à main plate. Enfin, il en extrayait un duplicata, et redescendait, non plus en comptant les marches, mais chaque classeur, sur lequel il donnait encore le nombre de coups correspondant à son numéro d'ordre. Un fantôme de poussière en sortait pour s'évanouir sur-le-

champ. « Réveille-toi, semblait-il dire : c'est moi Derroux, ton vieux maître, le roi de l'indolence et de la routine de céans !... »

Nous ne touchions pas à la fin, car il remontait à l'échelle autant de fois qu'il fallait de feuilles, c'est-à-dire une demi-douzaine, et c'était à chacune la même comédie.

Bref, M. Derroux s'installait bien commodément dans son fauteuil, bourrait et allumait une seconde pipe en invoquant les Nombres, et il prenait une plume d'oie pour donner sa signature. Mais la plume tournoyait plusieurs fois en l'air avant de s'abaisser vers le papier. C'était l'acte le plus rituel, le plus sacré de cette heure entière. Dans un religieux silence, où l'on entendait lamenter au loin les sirènes, le ressac buter de ses béliers contre les récifs, et les moineaux piailler dans la cour, s'élevait enfin la voix de M. Derroux : « Derroux une fois, Derroux deux fois, Derroux trois fois... » Il se tournait alors vers nous, nous regardant par-dessus ses lunettes, et la plume à fleur du papier. « Derroux, reprenait-il, Derroux, des roupettes ! » Et il signait, d'une belle calligraphie digne d'un élève de Brard et Saint-Omer, avec des lacs, entrelacs, points, embrouillaminis et paraphes. Il restait un instant songeur devant son chef-d'œuvre. « Derroux, affirmait-il pour lui seul, en nous tendant la feuille comme à regret, Derroux est un fameux lapin ! »

Nous le saluions jusques à terre; au bout du couloir, nous entendions encore sa voix gloussante qui rythmait nos pas et en couvrait le re-

tentissement : « Un, deux ! — un, deux ! — un, deux !... »

Voilà une belle vie, qui, grâce aux chiffres invoqués à chaque geste, n'a jamais dû faillir. Que Dieu, qui tient des livres exacts, reçoive l'âme arithmétique de M. Derroux !... Que M. Lebrun, ancien élève de Polytechnique, aille s'incliner tous les ans sur sa tombe !...

***

Mais, moi, ce n'est pas en fonction de calculateur que je peux me résoudre à postuler le Ciel ! Mon inaptitude à compter m'avait déjà fait renoncer à la plus poétique des carrières, celle de la Marine. Aussitôt passé le temps des connaissements, qui dura ce que durent les roses, j'organisai si l'on peut dire, la chute d'une maison *Uscher*, ou tout au moins celle de son patron, car il s'agit d'une succursale de banque...

J'étais donc entré là après des essais infructueux, mais riche de mes diplômes et d'une langue étrangère. Quand je me trouvai devant l'in-folio du livre d'entrées et de sorties, dont il me faudrait, tous les soirs, additionner dix pages de chiffres serrés, j'eus le sentiment d'une catastrophe prochaine, quelque chose comme la Révolution Française. Cependant, au milieu d'une symphonie intérieure et des plus fantastiques, où éclataient les foudres du directeur et celles de mon père-grand, les sarcasmes insultants du caissier et de mes collègues, mêlés aux

lamentations d'Israël qu'entonnait souvent ma grand'mère avec un art impressionnant, j'entendais un petit hautbois qui se rigolait de toutes choses, et qui, malgré sa part incluse dans l'orchestre, paraissait prendre naissance en mon plexus solaire et m'emplissait de vagues délices. On ne saurait trop se connaître soi-même. C'est donc en m'y appliquant que j'acquis une sorte de conviction : cette petite voix rassurante n'était autre que la mienne. Et cette petite voix disait, *allegretto :* « On verra bien comment la résistance passive, la douce mais inébranlable Muse, jointes à la divine Anarchie proposée par Notre-Seigneur auront raison de tous ces maroufles !... »

La première fois, je fus aidé dans mes comptes par mon voisin, qui poussa l'obligeance jusqu'à abandonner la contemplation de photographies obscènes, dont la vue m'avait rempli de dégoût et de colère, moi qui n'avais guère aimé qu'avec mon cœur... Mais, comme le génie ne s'apprend pas, je constatai seulement qu'il n'avait mis que quelques secondes à refaire dix pages d'addition, et sans compter sur ses doigts! Cependant, de temps à autre, et la plume toujours à la main, il avait retiré plusieurs fois de sa poche ces bacchantes fort occupées...

Le lendemain, je n'osai déranger ce galant, qui m'eût pris pour un sot, et non sans raison. J'avais seulement retenu la *preuve* qu'il avait faite de chaque addition, et je m'employai à l'établir avec la complaisance qu'apportent, dans un autre domaine, nos politiques les plus intè-

gres. Comme eux, j'ajoutai les mots rituels : Passez, muscade !...

Je n'en avais pas moins sué sang et eau, dans ma bonne volonté de bien faire. Peu à peu, comme je remarquais que tout allait bien, que le livre que je tenais n'était peut-être pas indispensable, mais sans doute une sorte de luxe et superfétation de fermier général pour obliger un poète, je me fis beaucoup moins de mauvais sang. Le nez sur mon livre, pour avoir l'air occupé, je me récitais des vers de Samain, ceux que m'avait appris mon ami Luce, un camarade de petit-séminaire, qui préparait des études de Droit chez un greffier d'à côté :

Les sirènes chantaient! Là-bas, vers les îlots,
Une harpe d'amour soupirait, infinie;
Les flots voluptueux ruisselaient d'harmonie,
Et des larmes montaient aux yeux des matelots!

Il m'avait copié cette longue poésie de merlan, toute cosmétiquée, et qui doit être aujourd'hui le sortilège de prétentieux bordels, au milieu d'une violente tempête, cependant qu'après déjeuner nous nous étions mis à l'abri sous les murs du Casino déserté : un de ces casinos d'hiver qui ont l'air d'une chemise de soie délavée et toute vergogneuse des taches de l'amour. Des paquets de mer de plusieurs tonnes venaient lécher nos pieds, après avoir crevé dans un fracas de tonnerre. Nous étions assis sur le pas d'une porte et serrés l'un contre l'autre pour donner moins de prise au vent, nous entendre parler et nous témoigner aussi une

grande affection. Puis ç'avait été les poètes latins que nous avions appris ensemble en une enfance bénie. Nous ne voyions ni n'écoutions plus la mer agitée...

Voilà dans quelles bonnes dispositions je rentrais au bureau, noyé d'embrun et transi de froid. Mais, pour moi, les *flots* toujours *ruisselaient* d'harmonie; et qu'importaient les obscénités de mon voisin,

Quand je *pouvais mourir aux lèvres des Sirènes*
Et pour jamais dormir sur mon *rêve enlacé!*

— Monsieur Fleuret, me dit un jour le patron, qui sortit de son bureau comme un sanglier fonce de sa bauge, puisque vous êtes poète, parait-il, seriez-vous fichu de me donner une rime à *oncle ?...*

J'aurais pu rester stupide; mais un bon génie vint à mon secours afin que la Poésie ne fût pas humiliée en ma personne par un furieux à *phynances,* qui la faisait sans doute résider dans une rime introuvable.

— *Furoncle,* fis-je avec douceur et en remettant le nez dans mon livre d'entrées et de sorties.

A l'espèce de galop qu'il prit, j'eus le sentiment que j'avais blessé à mort mon agresseur. Un murmure flatteur s'éleva autour de moi, et je me sentis prendre la main.

— Merci ! fit un petit bossu à tête de Christ châtain. Moi, je suis compositeur de musique !... Nous nous raccompagnerons ce soir...

— Tout cela est bel et beau ! remarqua le caissier derrière sa cage. Mais j'ai vu plusieurs fois M. Fleuret se servir du grattoir... Il faudrait veiller à ne point se tromper, et ne plus mettre Arras dans la Somme, alors qu'Arras est dans le Pas-de-Calais... J'ai dit !

« Misérable cochon ! pensai-je, tu as également dit à la veuve d'un capitaine à la mer, qui voulait placer un petit héritage et ses économies, que les actions de la B... étaient de tout repos, quand tu cherchais à vendre les tiennes, et que, ce soir même, tu sais que cette pauvre femme est ruinée pour avoir acheté tes restes !... » Et j'entendis, sur cette révolte, la petite voix de hautbois, qui me fit supporter avec plus d'allégresse la catastrophe imminente.

Le petit bossu était un homme exquis. Nous prîmes par des venelles à l'abri du vent, afin de nous entendre parler dans la tempête perpétuelle qui règne à Granville tout l'hiver, et nous fîmes ainsi presque une demi-lieue. Il me confia qu'il était amoureux d'une jeune fille blonde, et qu'il composait pour elle sur le piston. Aussi avait-il besoin d'un poète pour lui dire qu'elle était *blonde* et sans *seconde*, et que son cœur à lui n'était pas contrefait. « Et puis, ajouta-t-il avec un rire douloureux, si jamais elle m'accorde ses faveurs, je ne serai pas obligé d'enlever ma veste. Aussi bien, fais-je toujours attention à ce qu'elle me voie seulement de face !... » Tout à la musique, il faisait voltiger ses longs doigts sur un piston imaginaire, et il solfiait : *Fa, fa, la, mi, si fa, fa, sol, la, mi, si !...* Au tournant

d'une ruelle sordide, une lanterne du temps de Vauban éclaira soudain mon compagnon : son visage extatique reflétait une beauté divine, celle que Rembrandt a donnée à Jésus dans les *Pèlerins d'Emmaüs*...

Je le quittais chaque soir sous cette lanterne et m'enfonçais tout seul et à découvert dans l'ouragan qui me décochait une pluie de carreaux d'arbalète, dont résonnait mon surcôt de marin comme un bouclier de cuir. Pendant une lieue que j'avais à faire, je passais par des alternatives de lumière et de nuit. Parfois, quand j'avais vent debout, je restais tendu en avant, dans un équilibre impossible, ou bien, je me couchais dans un fossé plein d'eau pour n'être pas renversé et pouvoir respirer de temps à autre. Profitant d'une accalmie de quelques minutes, je reprenais ma marche en courant et j'atteignais le point d'espace le plus balayé par la tempête. Là, sur mille mètres, on eût dit que toute la mer se soulevait d'un seul coup et retombait tonnante sur le rivage. Des montagnes d'écume de cinquante pieds illuminaient la nuit de leur blancheur immaculée. Les nuées basses et déchiquetées couraient avec une vitesse inimaginable, et, parfois, la lune, au milieu de leurs déchirures, venait éclairer ce chaos. Souvent, quand la tempête venait de terre, je me mettais à l'abri dans une carrière abandonnée et de plain-pied avec la route. Alors, je pouvais contempler plus à l'aise ce spectacle terrible, et prendre plaisir à me mettre en retard pour mortifier une famille inhumaine, ou attraper là

quelque bonne pneumonie. Les erreurs d'addition ne pesaient pas lourd dans ma conscience, tout illuminée et bouleversée par le sauvage et prodigieux tableau de la nature. Là, je me plaisais à imaginer qu'un brick, à sabords blancs et noirs, chassant au large sur ses ancres, m'avait dépêché une baleinière, bondissante comme une flèche à la crête des vagues, et qu'au milieu de difficultés incroyables j'allais pouvoir embarquer pour des pays de cocotiers, d'où je ne serais jamais revenu... Et, dans le vent qui m'emplissait la bouche, bien que je fusse à l'abri, je hurlais ces vers de Byron, dont je savais tout *Childe-Harold* par cœur :

Adieu, adieu! my native shore
Fades o'er the waters blue;
The night-winds sight, the breakers roar,
And shrieks the wild sea-mew.
Yon sun that sets upon the sea
We follow in this flight;
Farewell awhile to him and thee,
My native Land, Good Night!

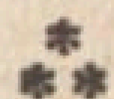
ou bien, je récitais ceux-ci, entre mes dents serrées de rage :

The Childe departed from his father's hall :
It was a vast and venerable pile...

Je rentrais pourtant « au manoir paternel » à une heure tardive et le ventre creux. « La servante au grand cœur » enlevait mes houseaux et mes souliers de chasse pleins d'une eau glacée. Je m'asseyais à table sans souffler dix paroles. Une fois, pourtant, je racontai que j'avais

vu une trombe toute ronflante courir sur la mer, et qu'elle ressemblait au chêne Ygdrassyl des Scandinaves, parce qu'elle joignait notre monde au ciel et que ses ramures s'éparpillaient aux quatre points cardinaux. C'était vrai ! Mais on me dit que je rêvais, et que, d'ailleurs, la nouvelle m'aurait précédé... J'aurais pu répliquer que les trois-quarts des hommes ne voient rien, que les étoiles leur sont inconnues, et qu'un bon tiers ne sont même pas éblouis par la splendeur manifeste de Dieu. Mais je ne répondis rien, et j'innovai l'habitude de m'aller coucher après le second plat, indifférent et fermant l'oreille au Mozart ou au Beethoven qui venait me caresser et me sourire jusque dans mon lit...

Le matin, dès le petit jour, je recommençais ma lutte avec la tempête, et je comparais souvent à mon destin de vieilles épines du temps de la Guerre de Cent ans. Inlassables, elles se dressaient sur la falaise, du côté du couchant, pour en savourer la pompe et rêver à des ciels enchanteurs. Mais, depuis leur jeune âge, un vent maussade et sans relâche les rebroussait du côté de la terre. Nul oiseau ne chantait jamais dans leur chevelure rêche et comme infernale, où devaient siffler et lamenter les mânes irrités des vieux gabelous et des soudards d'Henri V d'Angleterre.



« Il ne convient pas, me dit un jour le Directeur, de venir ici avec des bottes. Et puis, M.

l'Inspecteur doit visiter la succursale d'un jour à l'autre : il en ferait des observations. »

Le Caissier, qui avait des prétentions à l'élégance et s'habillait comme un coiffeur, sourit avec mépris.

« Va, pensai-je, les observations de M. l'Inspecteur seront d'une bien autre nature, et je voudrais contempler ta superbe !... »

Cela ne tarda pas. M. l'Inspecteur fit une entrée quasi-princière par toutes les courbettes que lui firent ces âmes serviles, mon cher petit bossu excepté. Lui ne se serait agenouillé que devant sa belle blonde en lui jouant du cornet à piston : *Fa, fa, la, mi, si, fa, fa, sol, la, mi!...* Une fragance de chypre et d'opopanax montait des chevelures et des mouchoirs, car l'on sait que les Dieux requièrent des parfums. Tout ce qui se pouvait voir de la peau et du linge était propre, et peut-être ces messieurs avaient-ils poussé le scrupule jusqu'à s'être lavé les pieds. Quoi qu'il en soit, M le Directeur était en jaquette, et sa tête de marcassin s'élevait d'un faux col glacé qui paraissait être une tour de porcelaine. Quant à M. le Caissier, il avait ajouté à son costume clair un papillon de soie mauve qui semblait fait de la jarretière neuve d'une putain.

« Messieurs, dit l'Inspecteur, mes visites sont rares, et je regrette toujours, à chacune, de ne pouvoir venir plus souvent serrer la main de nos plus dévoués collaborateurs. Mais aussi, et plus que je ne le devrais dire, je cite en exemple une succursale comme la vôtre, qui fait le plus grand honneur à notre Siège et lui con-

quiert des sympathies toujours plus nombreuses, dans cette jolie ville où le négoce s'allie à l'élégance...

— Monsieur l'Inspecteur, répondit le patron, dont l'obséquiosité masquait mal la suffisance, nos collaborateurs et moi vous remercions de l'attention que notre Siège veut bien nous accorder, d'une façon si flatteuse et particulière... Mais, ajouta-t-il, après une série de gentillesses du même goût, il conviendrait, peut-être, de justifier encore une fois l'honneur de tant de confiance et de ne pas vous faire perdre, Monsieur l'Inspecteur, des instants précieux. Veuillez, je vous prie, examiner les livres de caisse, que tient M. Un Tel, et, qu'avec un légitime orgueil, je pourrais appeler mon bras droit... »

M. le Caissier rougit jusqu'à la racine de ses cheveux en brosse et tira sur sa petite barbe en pointe pour faire valoir sa belle main. Quant à nous, nous fûmes autorisés à nous asseoir. On eût entendu voler une mouche, si les mouches eussent osé voler. M. l'Inspecteur tourna distraitement une douzaine de pages, serra la main du caissier, qui devint cramoisi, et passa au suivant avec un murmure flatteur. Le jeu fut le même, et M. le Directeur rejetait de plus en plus sa tête en arrière, comme s'il eût atteint le rêve qu'il convoitait de diriger :Caen, Cherbourg, ou Lisieux. Enfin, tout le monde fut congratulé et je pensai qu'on ne descendrait pas jusqu'au livre d'effets et de sorties, qui est le dernier dans la hiérarchie des livres, paraît-il. Même, M. l'Inspecteur se regardait les mains, comme s'il eût

songé à les laver avant d'être le commensal du patron. Une odeur de dinde truffée s'immisçait jusqu'à nous comme un parfum du Ciel. Au-dessus, Mme la Directrice devait donner un dernier coup d'œil à sa table et plusieurs à son visage.

— Tout est parfait, M. le Directeur, tout est parfait, selon mon attente ! et ce serait par trop me répéter que d'y insister encore en partant du particulier au général.

— Monsieur l'Inspecteur, il conviendrait encore que vous vissiez le livre d'effets et de sorties, que tient notre nouveau, un jeune homme formé par nos soins, et qui, de plus, est un poète, sans doute un poète fort distingué, car il a su trouver une rime à *Oncle*, qui passait pour n'en point avoir. Enfin, comme l'on dit, cela vaut mieux que d'aller au café, n'est-ce pas, M. Fleuret?...

— Ce n'est vraiment pas la peine, pas la peine ! répondit M. l'Inspecteur, qui cherchait, des yeux son chapeau, et me jeta un regard bienveillant.

— M. l'Inspecteur, j'ose vous assurer que ce serait le désobliger !... Vite, mon cher ami, me dit le patron, à qui ce *cher ami* venait d'échapper, et qui, dans sa joie, me prenait certainement pour un autre, vite, donnez votre chaise à M. l'Inspecteur. »

Je donnai ma chaise. M. l'Inspecteur y fut assis de force, et moi je commençai de chercher aussi des yeux mon surcôt et toutes mes affaires, afin de les atteindre d'un bond.

— Oh ! oh ! fit M. l'Inspecteur, des grattages à la première page..., des corrections à la seconde; une addition fausse à la troisième avec preuve de complaisance... Eh mais! ça devient grave!... Toutes ces preuves, Monsieur le Directeur sont des preuves de complaisance! Prenez donc une chaise, je vous prie; Monsieur le Caissier, également, à ma droite...

Midi achevait de sonner à l'Eglise Notre-Dame. La sirène de l'usine Dior emplissait l'espace. Des voix joyeuses rebondissaient dans la rue.

Personne n'osait se retourner sur moi, soudainement devenu la honte de l'établissement ! Alors, je tournai les yeux du côté de mon petit bossu. Lui aussi ne voulait pas me regarder. Même, il me montrait sa bosse; mais cette bosse était secouée d'un fou rire. Voilà, pensai-je, un homme d'esprit, et un artiste, et bien digne d'être aimé d'une jeune fille, qui saura le rendre heureux. Il le mérite !...

Cependant, je me sentais cloué sur place, bien que je pensasse filer à l'anglaise.

— Messieurs, s'écria l'Inspecteur, il y a déjà dans ces trente premières pages, une erreur de plus de cent millions ! Pour une banque qui fait dix mille francs d'affaires dans ses bonnes années, cela n'est pas tolérable ! Messieurs, nous ne quitterons ce livre...

— Monsieur est servi ! fit à mi-voix la femme de chambre bretonne, toute gréée de sa plus belle coiffe. Elle avait entr'ouvert timidement

une porte, et signifiait ainsi que la dinde ni sa maîtresse n'en pouvaient plus d'attendre.

— Nous ne quitterons ce livre, dis-je, qu'après l'avoir purgé de toutes ses erreurs, et jusqu'au dernier centime ! Qu'on aille chercher des sandwichs et de l'eau minérale. Au travail, donc !...

« Quoi ! fit-il en se retournant brusquement, vous êtes encore ici, Monsieur ?... Vous osez, vraiment, vous osez ?...

— Moi, Monsieur, au contraire, je n'ose rien, balbutiai-je. C'est-à-dire que... je n'osais pas m'en aller. Mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque !...

— Alors, foutez le camp ! me souffla le caissier d'un ton rageur et en me montrant des dents de lapin, d'une senteur pestilentielle.

— Je fous le camp, Messieurs, je fous le camp ! repris-je, envahi d'une grande sérénité, mais en témoignant moins de hâte que mes paroles semblaient l'annoncer. Puis je m'habillai, et, longeant des dos hostiles, je sortis, le chapeau sur la tête, sans saluer personne. Je ne le fis que dehors, quand j'eus tiré la porte, et que j'entendis de grands éclats de voix, où dominait le Nom du Seigneur. Car il m'advint, avec l'esprit de l'escalier, lequel était réduit à une marche, le sentiment que je devais saluer la Justice de Dieu, dont j'avais été le très humble instrument pour la cause des veuves ruinées et d'une centaine de tirelires de vieillards et d'orphelins...

*
* *

Dix ans après, Boulevard de la Madeleine, quelqu'un me frappa sur l'épaule. C'était mon cher petit bossu, dans une pelisse merveilleuse, avec un chapeau de soie à huit reflets, un coulant de brillants à sa cravate de boyard et des gants beurre-frais à baguettes. Mais je ne le reconnus pas sur-le-champ.

— Voyons ! Granville, la banque... Quatre cents millions d'erreurs en trois mois !... Je dis *quatre cents*... Les zéros ne vous coûtent rien... Le directeur mis à la porte, devenu sous-chef de gare à... ! Moi, mon cher, j'ai épousé la belle blonde; vous savez : *fa, fa, la, mi, si, fa.fa, sol. la, mi !* fit-il en taquinant un piston fantôme. Et, tel que vous me voyez, je pars pour chasser le tigre en Egypte, car je suis un grand chasseur de fauves !... »

Il me tendit la main en riant, pour prendre congé. Je voulus le retenir, je le suppliai. Mais rien n'y fit.

« Sacré farceur !... », me cria-t-il, et il partit comme un daim, pour sauter dans un attelage. Je demeurai stupide.

Alors seulement, je compris le sens caché des paroles du patron, que cinq ans auparavant, j'avais rencontré, tout jaune et tout blanchi, avec un crêpe au bras droit. C'était, dans une boutique de cartes postales, à Saint-Jean-le-Thomas, près du Mont Saint-Michel. Dans ce *trou-pas-cher*, je repaissais du vent de la grève et du cri des courlis mes rêves mélancoliques.

Autant dire que je ne ruinais plus personne, pas même moi.

« Monsieur, m'avait-il dit en pointant un index réprobateur, vous êtes un *individu !...*

— Et vous, Monsieur, répliquai-je avec un salut fort civil, vous êtes logiquement de même,

Puis nous nous tournâmes le dos.



Ah ! je voudrais écrire un livre sur tous ces types de Granville que j'ai connus et qui n'appartiennent ni à Dickens, ni à Daudet, ni à Balzac, ni à Jules Renard, mais quelque peu à Barbey; d'aucuns au dessinateur Antony Mars, du moins pour les femmes de l'été, que le peuple et les gamins regardaient se baigner, de la place gratuite que l'on nommait satiriquement le *Plat-Gousset*. Hélas! personne ne se souvient d'eux, car ils étaient trop familiers pour paraître extravagants, et les « jeunes » ne me croiraient pas...

Où êtes-vous, joyeux « animateurs » de ce Carnaval qui durait une semaine, avec une prodigalité, une fantaisie inouïes? Et toi, 2e de ligne, évanoui dans la fumée de Charleroi, avec tes musiciens et tes sous-lieutenants corsetés; et vous, marins des garde-côtes, qui passiez si négligemment par la rue Le Campion, au son d'un clairon faux, et ne marquant point le pas par mépris des biffins; et toi, flotte innombrable des dundees, des bisquines, des sloops, des doris et des grands terre-neuvas?...

C'était du terre-plain de l'Eglise Notre-Dame

qu'il fallait, qu'il faut encore, pardon! contempler le panorama de Granville, avec la côte de sable qui s'étend presque jusqu'à Coutances, à droite, et avec ses rochers noirs jusqu'à la montagne de Carolles, à gauche, cette partie formant une portion de la baie du Mont Saint-Michel. Par les beaux jours, le Mont s'aperçoit dans une buée, pareil au Vaisseau-fantôme. Les îles Chausey, en face, sont posées sur la mer comme une escadre noire, et Jersey montre parfois une silhouette vaporeuse. L'église de granit doré par le soleil et poncé par les rafales est une des plus curieuses, sinon des plus belles de l'Avranchin. A cause de la disproportion entre la tour et la flèche, elle représente, ainsi trapue, la synthèse de son peuple marin, alourdi de sabots-bottes, de cirés et de suroîts. Achevée en 1651, si je ne m'abuse, elle atteste, par ses cintres surbaissés, la décadence de l'ogive au XVIIe siècle. La façade, d'ordre ionique à colonnes renflées, est d'un classicisme Louis XIII, froid et correct, où le sculpteur n'a travaillé que les chapiteaux. Le reste est un composite du XVe, du XVIe et du XVIIe. Mais sa lourdeur, sa sévérité sont voulues : comme les maisons, comme les vieilles armures, elle était à *l'épreuve*, c'est-à-dire à l'épreuve des projectiles. Elle est, enfin, l'unique monument d'une forteresse qui se tasse devant la visée des pointeurs. Autour, ce ne sont que venelles escarpées, qui partent d'un pont-levis toujours existant, et dévalent jusqu'à des casemates percées de meurtrières et recouvertes d'un gazon pisseux. La plupart des volets sont clos: la vie, la

gaieté ont élu domicile dans les faubourgs et la ville-basse, j'allais dire sur le port, qui n'est plus celui de mes jeunes années, mais un sombre miroir de bassins vides, où s'amoncelle du minerai normand.

La promenade du Roc, ou Cap Lihou — appellation qui remonte aux Saxons du IVe siècle — est mélancolique et sauvage. On ne peut la faire sans songer à Victor Hugo, qui, sur le chemin de l'exil, data de ce lieu une petite ode sur une petite fleur. Mais une petite ode où passe un grand souffle panthéiste, pour qui sait lire et comprendre la poésie. Pour les autres, elle est quelconque, elle est muette. Ainsi apparaîtra ce roc dénudé à qui n'aime ni le vent, ni la pluie, ni la mer, ni la désolation des récifs, ni la solitude infinie...

Vue de Saint-Pair, Granville s'allonge comme un monstrueux cuirassé chargé de tourelles. Sous un moutonnement de nuages délicats ou sous un ciel d'orage, ses tonalités font souvent penser à celles de Boudin, qui était d'Honfleur. C'est de Saint-Pair que, par de pures matinées, le vent m'apportait l'allègre rumeur de l'école des tambours. Elle me replongeait aux temps aventureux des corsaires et des peintres de marine, les Garneray, les Gudin, les Morel-Fatio, dont j'avais vu les œuvres gravées dans la *France Maritime*, et qui m'ont façonné, presque à eux seuls, une âme d'autrefois...

ÉLOGE DE LA PLAQUETTE

L'Eloge de la Plaquette! Quelle aubaine, pensai-je, pour un homme qui a passé vingt-cinq ans dans les fonds publics à rechercher les productions les plus infimes de l'ancienne littérature; quelle aubaine de faire le cuistre, de briller à peu de frais! Et puis me vint, presque en même temps, une petite idée aimable et timide comme un souriceau, une de ces idées dont on ne saurait trop se méfier, qui s'apprivoisent, qui vous mangent dans la main, si j'ose dire, qui ont bientôt dévoré votre vie par anticipation, et qui deviennent aussi monstrueuses que des mégathériums. Tout érudit en élève une dans sa mansarde. Cette mansarde se change en bureau (une pièce, une cuisine), puis en véritable appartement, quelquefois en hôtel particulier, car il faut bien loger le monstre avec ses provisions de gueule: les livres, les paperasses, les fiches, que sais-je encore? Et loger aussi les amateurs qui,de temps à autre, viennent voir s'il grossit. « Vous avez là, disent-ils en hochant la tête, des *Origines érotiques de la Révolution française* qui ne mourront pas » ; ou bien une « *Pratique du Bilbo-*

quet depuis Henri III jusqu'aux petits-neveux de l'Immoraliste, qui ne périra qu'avec le dernier des hommes! » Et vous êtes flatté d'élever un monstre qui vous vaudra de finir tout desséché à l'Institut, entre deux maréchaux flatulents. De là à penser que les gentilles souris, si gourmandes de vieux papiers, sont de petites idées en quête d'un malheureux savant, il n'y a qu'un pas. Afin de vivre dans l'heureuse paresse qui est la loi de nature, il faut donc avoir un piège et noyer les bestioles tous les matins.

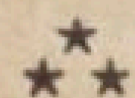
Ma petite idée, à moi, était de démontrer que la littérature gisait tout entière dans les plaquettes, depuis le *Serment de Strasbourg,* jusqu'au *Cimetière marin,* car, partie d'une seule page, la plaquette peut enfler jusqu'à cent-cinquante. Avec la plus mauvaise foi du monde, celle des gens qui veulent avoir raison, j'ose ajouter que la Bible et les Œuvres de Shakespeare peuvent tenir dans une plaquette. N'a-t-on pas présenté à je ne sais plus quelle princesse un Ancien Testament écrit sur pelure d'oignon ou baudruche à la pointe d'une aiguille et dont les dimensions étaient si restreintes qu'il tenait dans une coque de noix, et n'existe-t-il pas une édition du grand Will qui se loge dans une poche de gilet, à côté du stylographe et de la lime à ongles? Quant aux classiques du XVII[e], sans remonter aux éditions originales, nous avons tous connu, dans notre enfance, des Andromaque et des Misanthrope imprimés en caractères elzéviriens et dans lesquels les acteurs apprenaient aussi leurs leçons. Pour les romanti-

ques, il y a l'édition Rouff des *Œuvres* poétiques de Victor Hugo en une quinzaine de plaquettes, et, pour la Pléiade, les *Odes* de Ronsard publiées en cinq livrets par la *Bibliothèque Romanica.* Ces *Odes,* moi qui ne possède en original ni les *Folastreries,* ni les *Remonstrances,* je les ai relues sous les cèdres de la forêt de Bussaco, en Portugal, devant un panorama magnifique, et c'est là que j'ai le mieux goûté la nécessité de la plaquette, tel Paul-Louis tirant un Horace de son havresac quand la Campagne d'Italie lui laissait des loisirs...

Mais j'ai renoncé à mon idée, parce qu'il ne faudrait pas moins d'une bibliographie critique aussi considérable que le *Manuel du Libraire* pour la mener à bien, et que, d'autre part, les XIII volumes des *Anciennes Poésies Françaises,* les X des *Variétés Historiques et Littéraires* de la Bibliothèque Janet suffisent amplement à soutenir une thèse à laquelle je ne tiens plus. La plus curieuse des plaquettes que reproduit cette dernière collection est, à mon goût, la *Vie généreuse des Mercelotz, Gueuz et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon, mise en lumière par M. Peschon de Ruby, gentilhomme breton, etc., à Lyon* 1596.

Elle a été réimprimée au tome VIII des *Joyeusetez, facéties et folastres imaginations* de Techener, autre volumineux recueil de plaquettes. Si tu veux connaître, *Lecteur,* les « *diverses façons de suivre la Vertu* », prends cette *Vie généreuse,* et tu verras qu'elles consistent : 1° *à bier sur le rufe;* 2° *à bier sur le mingue;* 3° *à bier sur*

l'antife; 4° *à bier sur la foigne;* 5° *à bier sur le franc mitou, et,* 6°, *à bier sur le voutime.* En même temps, tu apprendras l'argot du XVIe, ce qui n'est pas non plus négligeable.



Je n'ai parlé ni des *Mazarinades*, qui parurent toutes en plaquettes, et qui sont au nombre de plusieurs milliers, ni des autres satires politiques ou sociales, des poèmes, des panégyriques, des requêtes et autres pièces qui sont les témoins de la vie d'un siècle, non plus que des livrets d'Epinal si chers à mon cœur, car j'ai craint d'attirer à nouveau la redoutable petite souris...

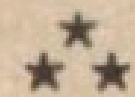
Je veux m'en tenir à la plaquette *en soi*, qui peut avoir plus de personnalité que le livre, si l'on considère aujourd'hui qu'elle doit être le meilleur d'un livre, comme le serait un tirage à part de la préface d'*Atala;* ou bien encore si, dans l'esprit de son auteur, elle expose une pensée qui doit rester isolée, tel un brillant solitaire dont l'éclat ne souffre pas de voisins. Plus simplement, ne serait-elle pas, en marge de la production courante et besogneuse de l'écrivain, comme un témoignage de son amour des Lettres, de sa conscience désintéressée, quelque chose, en réduction, comme sa *Peau de Chagrin*, sa *Fille aux Yeux d'Or*, ou son *Chef-d'œuvre Inconnu?* Ainsi considérée, la plaquette n'est plus une production que la hâte, jointe à l'impécuniosité, jette à bas prix sur le marché, mais un

objet de luxe à petit tirage, et dont l'impression doit être parfaite. De la sorte, on ne lira plus dans les romans mondains, rédigés par des journalistes désobligeants, que le héros qui doit mal finir, le raté de l'Amour, de l'Honneur et de la Diplomatie, « avait publié, dans sa jeunesse, une plaquette de vers chez un vague éditeur ». C'est que le nom de plaquette est lui-même péjoratif. Ceux de *livret* ou de *libelle* étaient jadis plus aimables. Mais l'usage a voulu que *livret* fût réservé à la poésie de mirliton, je veux dire celle que l'on met en musique, et que *libelle* impliquât le sens de diffamation. Va donc pour *plaquette*, mot inventé par les libraires, qui en ont trouvé de pires, et que Littré a daigné enregistrer malgré l'ostracisme de Bescherelle.

Ainsi, ces trois appellations de *livret*, de *libelle* et de *plaquette* évoquent des idées de mesquinerie, de malhonnêteté, de niaiserie ou d'impuissance chez certains accoucheurs de trois cents pages, pour qui le génie n'a rien que de gros, comme si l'œuvre de Villon ne tenait pas dans le creux de la main, comme si le Temps n'avait point réduit à l'état de plaquette les Odes de Pindare, de Bacchylide, de Sapho, d'Anacréon et de tous les lyriques grecs. Que restera-t-il de Ronsard et d'Hugo, sinon 2.000 ou 1.500 vers, et même beaucoup moins? Qu'est-il resté dans les mémoires de l'œuvre considérable de Chrestien de Troie? Alors, pourquoi ne pas faire de soi-même ou des autres le choix que la Postérité répugnera d'entreprendre? Déjà, de tout le fatras poétique d'un Gérard de Nerval, notre siècle pré-

voyant isole les *Chimères*, qui sont le meilleur du Romantisme. Par la piété de l'auteur du *Reliquaire*, la fin du XIXe siècle a élagué de Verlaine les broussailles qui étouffaient son églantier, encore qu'il serait bon d'y revenir, de porter la serpe sur un bon tiers de ce qui reste...

Qui donc conserverait la garde-robe de sa mère ou d'une ascendance plus lointaine? Une poignée de bijoux, le plus souvent une bague, et, quelquefois, un bouquet de mariée sous un globe, voilà ce que laisse à l'âme le souvenir, lui aussi grand élagueur, lui aussi artiste accompli. Ce qu'à dessein il relègue dans l'ombre, il incite à l'imaginer et le désirer de la même qualité que ce qu'il maintient dans le demi-jour. Le commun des lecteurs peut croire que l'œuvre poétique de Gérard égale les treize sonnets des *Chimères* et que c'est un trésor inestimable qui ne se retrouvera pas. Mais que l'on n'aille pas sonder les bibliothèques publiques, que l'on ne renfloue pas l'épave! Le charme serait rompu : la médiocrité de l'œuvre offusquerait la lumière voilée d'*El Desdichado*, le mystère rayonnant d'*Artémis*. Ainsi de Théophile, avec la *Maison de Sylvie*, du Président Maynard, avec la *Belle Vieille* ou les *Priapées*, de Saint-Amand, avec la *Solitude*, de Théodore de Banville, avec le *Laurier de la Turbie*, de Voltaire lui-même, avec ses *Poésies Fugitives*, où M. Lanson le trouve supérieur à Voltaire encyclopédiste, conteur et dramaturge, opinion qui demande beaucoup de courage devant les Pets de Loup de l'Université et les Homais de la Démagogie.



Le discrédit public de la plaquette n'est plus de nos jours. Il a cessé depuis près de trente ans. C'était à l'époque des Symbolistes et de la Librairie Léon Vanier, où Verlaine publiait ses œuvres en plaquettes, et que les jeunes gens l'imitaient au grand déplaisir d'Henri Fouquier. Quelque quinze ans après, on trouvait ces ouvrages dans les boîtes des bouquinistes pour un prix dérisoire. La *rose* de Vanier, imprimée sur la couverture, vous tirait le regard, et c'était avec envie que l'on feuilletait dévotement ces vers, l'envie d'être imprimé par Vanier. Il fallait, du moins, arriver comme moi de sa province, car la marque n'avait déjà plus de lustre dans le monde des Lettres, où l'on savait qu'elle recouvrait des « comptes d'auteurs ». Le monde des Lettres recherchait avec plus d'avidité les *Oraisons Mauvaises*, les *Proses Moroses* et *Simone, poème champêtre,* de notre maître Rémy de Gourmont. *Simone,* surtout, me charmait avec sa couverture de grossier papier de tenture, qui semblait avoir été arraché à la chambre de la petite fille paysanne, cette « *Marie* » de Rémy de Gourmont, qui sentait la ronce, le lierre lavé par la pluie, les noix, l'amour et le feu. Il y avait encore le *Livre de Monelle* de Marcel Schwob, où la typographie dansait un peu, pour mieux ressembler à celle des livrets de colportage qui me ravissaient au temps où je chantais les images d'Epinal et les vieux almanachs.

Quand j'eus publié ce premier recueil d'une vingtaine de poèmes, mon ami le poète Charles-Théophile Féret, à qui je l'avais dédié avec une ferveur toute filiale, me conseilla, je ne sais encore pourquoi, de l'aller déposer au Ministère de l'Intérieur, alors que le dépôt se fait obligatoirement par l'imprimeur lui-même. J'allai donc au ministère avec ma plaquette en poche, une plaquette à couverture semée de fleurettes et tirée à cent exemplaires sur mauvais papier. Le concierge à qui je demandai le bureau du Dépôt légal m'adressa au dernier étage. Là, dans une sorte de grenier, je découvris un imposant septuagénaire à barbe chenue, qui ressemblait à Emmanuel des Essarts. Mais j'aime mieux croire pour sa mémoire que ce n'était pas lui... Il feuilleta ma plaquette avec une telle attention que j'osai penser qu'il s'intéressait à mes vers, qu'il allait en lire à haute voix, féliciter mes vingt ans avec la même indulgence que celle de mon ami Charles-Théophile Féret, et me promettre son appui dans la carrière. Un Parnassien, pourtant, ne devait pas goûter ma prosodie... Enfin, le beau vieillard me dit brusquement en fronçant un sourcil olympien :

« Où est le nom de l'imprimeur?... Quel est l'imprimeur de ce machin-là? »

Comme je m'étais peu soucié de l'imprimeur, je n'en savais pas le nom, mais je mis ma bonne volonté au service de M. des Essarts pour l'aider à trouver. Je ne fus pas plus heureux que lui.

« S.... N.. de D...! reprit alors M. des Essarts, qui est-ce qui m'a f.... un commis pareil, qui

ne sait même pas le nom de son patron? Ah! N.. de D...!... Mais, tenez, niquedouille, le voici le nom de l'imprimeur, juste sous le titre : TENNYSON... Ecrivez, dit-il non moins brusquement à son secrétaire : *Friperies*, par Fernand Fleuret, éditeur Eugène Rey, 8, boulevard des Italiens; imprimeur : *Tennyson.* »

M. des Essarts prononçait à la française, sans faire sonner les *n*.

« Mais, Monsieur, hasardai-je timidement et tremblant de tous mes membres, Tennyson est le nom du poète anglais auquel j'ai emprunté l'épigraphe :

And my hart is a handfull of dust...

— Quoi, poète anglais, épigraphe? Qu'est-ce que vous me chantez là? Vous feriez mieux de vous taire, jeune homme... Allons, écrivez : Imprimeur, *Tennyson.* »

Puis M. des Essarts jeta la plaquette à la volée dans un panier, et, pour se faire pardonner un moment d'humeur, me congédia d'un geste noble et bienveillant, celui qu'aurait eu Nestor s'il m'avait accordé audience.

La plaquette de *Friperies*, je l'avais publiée parce qu'il me semblait que j'allais mourir. Dans mon esprit, c'était comme un coffret où se serait confessé mon cœur d'enfant. A cet effet, je lui destinais un autre titre : *Pyxis*, c'est-à-dire petite boîte, mais, ayant reconnu qu'il ne convenait pas à la simplicité des vers, à son manque absolu d'atticisme, je le remplaçai par *Fripe-*

ries, qui évoque l'idée de dépouille ou de souvenirs pêle-mêle abandonnés. Après tout, je n'ai été amené à en parler que parce que j'ai dit plus haut que la plaquette devait être un témoignage personnel à la suite de celui de Gourmont, dont les plaquettes de vers ou de prose, si recherchées, contiennent le plus intime de lui-même : le cœur déchiré qu'il n'a pas mis dans les livres qui font sa gloire.



O Plaquette ma Mie, toi qui portes un si vilain nom, et qui faisais sourire les chieurs d'encre du boulevard, tu es la fiole précieuse qui garde le parfum d'un jour, amer ou sucrin, chaste ou pervers, somptueux ou mélancolique! Tu n'es pas à toutes mains, comme ta grande sœur la Bouteille, et tu ne saurais, comme elle, te prêter aux baisers goulus des barbares. Mais tu suffis à l'enivrement du solitaire, qui revêt ton cristal, ton opale ou ton jade d'un écrin précieux.

O Plaquette ma Mie, tu sens tour à tour les myrtes de Longus mêlés au miel melodunois d'Amyot; la rose flétrie au chaperon du mauvais escholier Francoys; la rose vineuse du vieillard de Téos, et l'aubépine du gentil Vendômois; l'encens épiscopal du grand Ponthus de Thyard; la civette et l'ambre des ducs de Bourgogne, dont t'a remplie Jean Le Maire de Belges ; l'opium de Baudelaire et de Quincey; la bergamote des *Fêtes Galantes*, et le jasmin d'*Aziyadé!*

O Plaquette ma Mie, fiole, sachet, pyxis, drageoir, boîte à mouches, tu fleures mille choses encore, depuis l'angélique jusqu'au dangereux parfum de la ciguë; mais, sois louée, derechef, de ne pas sentir l'encre et la colle, la sueur du peuple, le pot-au-feu bourgeois et le cosmétique des calicots, ô Jeunesse éternelle des Poètes, *Oleum effusum, Vas electionis!...*

FIN

TABLE DES MATIERES

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES MODERNES
DE LA TECHNIQUE DU LIVRE
29 BIS, R. DU MOULIN-VERT
— PARIS-XIVe —

DERNIERS OUVRAGES PARUS

FERNAND FLEURET

AU TEMPS DU BIEN-AIMÉ

RACHILDE et J.-J. LAUZACH

L'AÉROPHAGE

BERNARD ROY

FANNY
ou
L'ESPRIT DU LARGE
Prix des Vikings 1934

JEAN-JOÉ LAUZACH

MADEMOISELLE
DE ROCAULION
AFFRANCHIE...

AMÉDÉE FAYOL

BALÉARES
Iles heureuses

A paraître prochainement

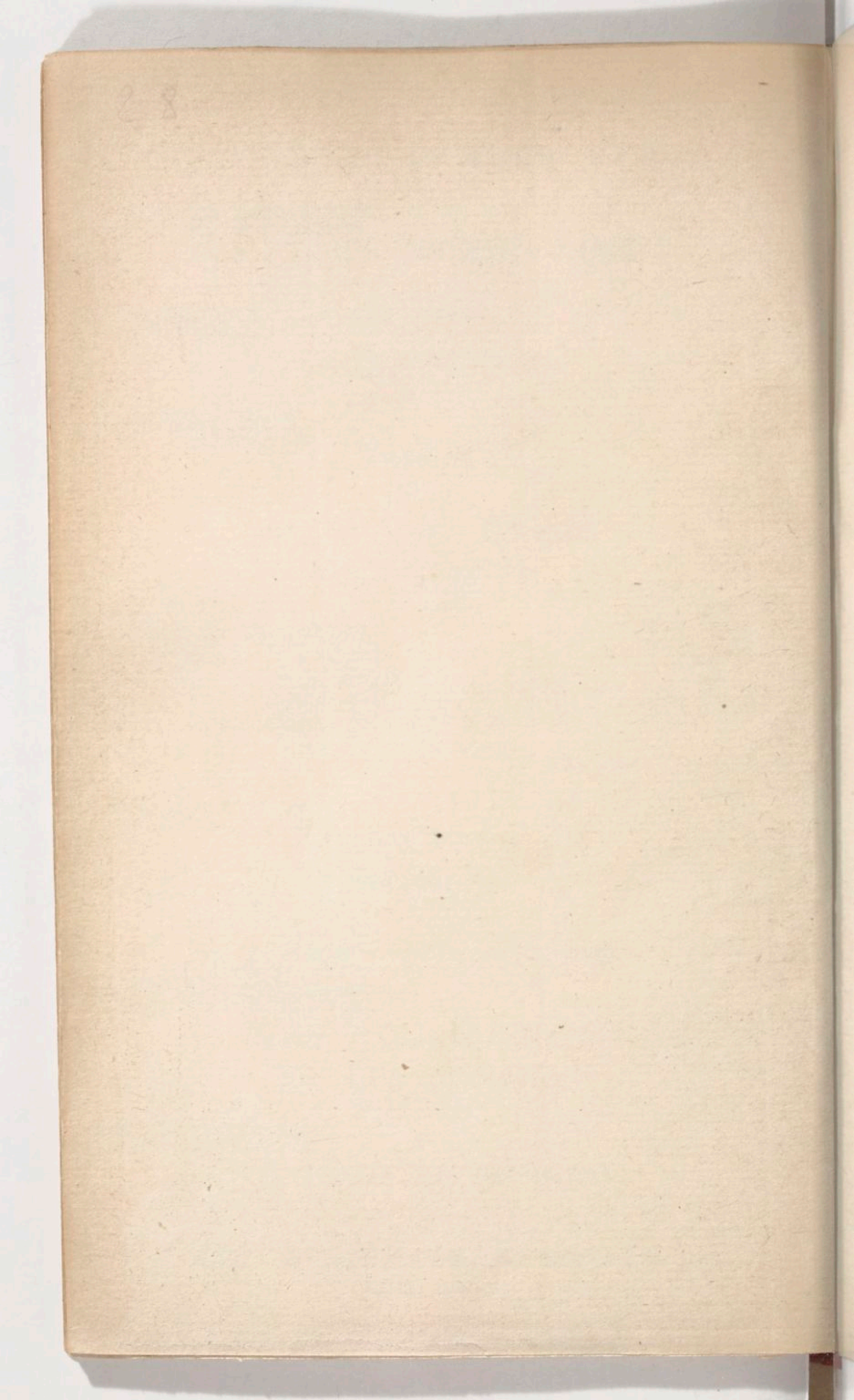
EUGÈNE SEMENOFF

IVAN TOURGUENEFF
ET LES FEMMES

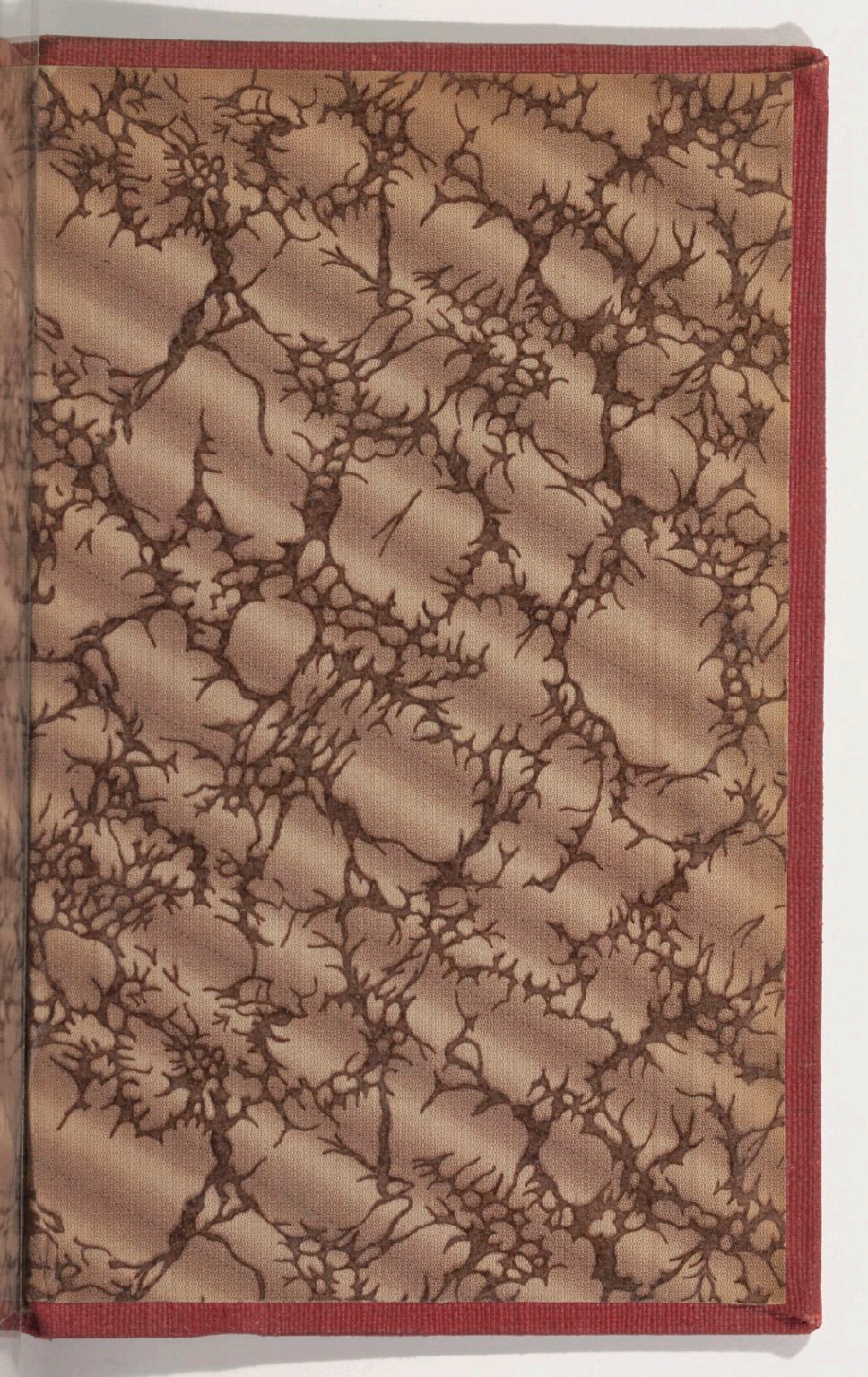
BERNARD ROY

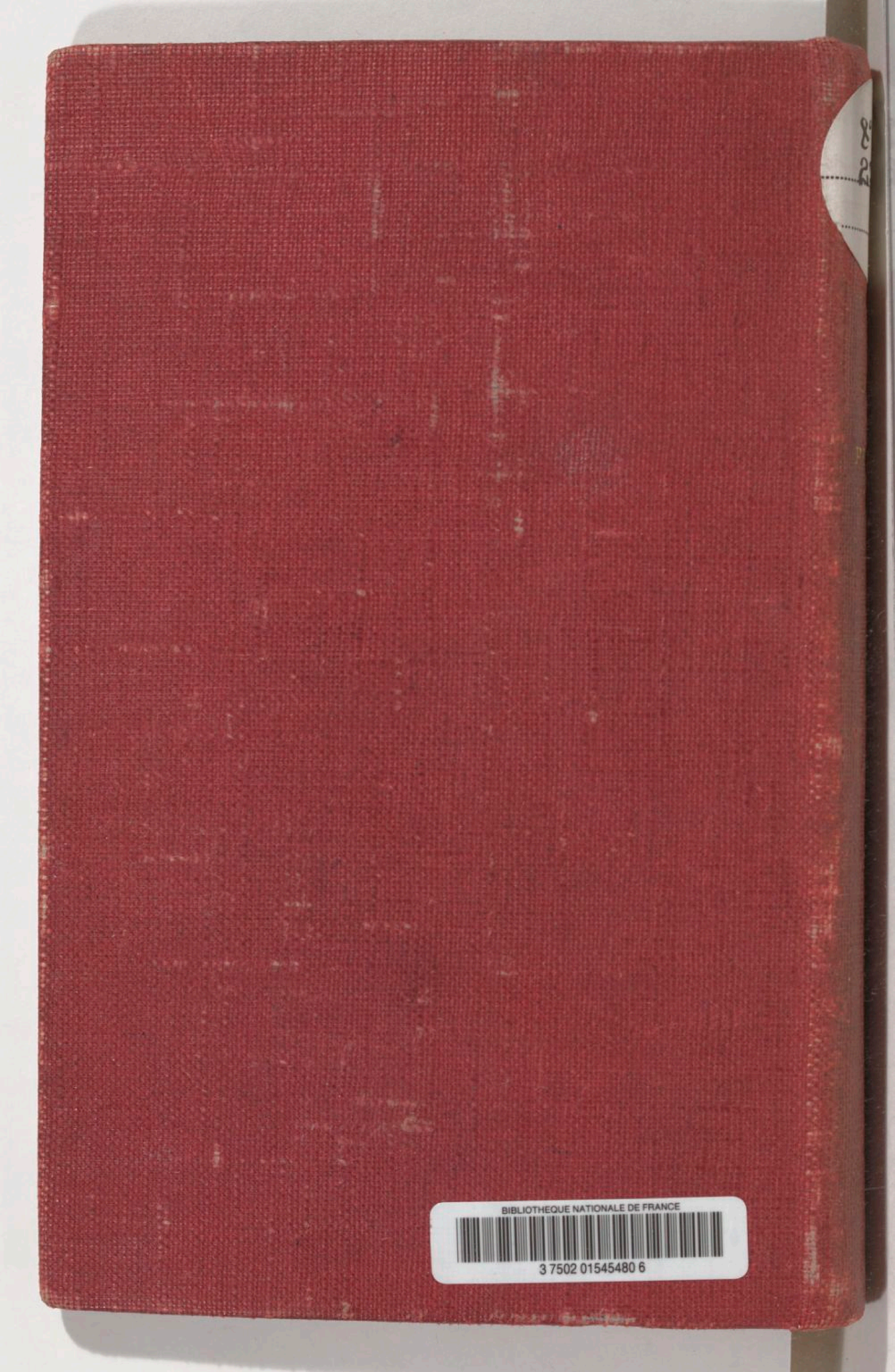
REYNART LE RENARD
ROMAN

LES ÉCRIVAINS ASSOCIÉS
ÉDITEURS


28






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01545480 6